

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

ProQuest Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]

**Le *De Cultura Ingeniorum Oratio* de Johannes Amos Comenius. Notice
biographique, traduction et commentaire traductologique.**

Jean-Claude Dauphin

Mémoire

présenté

au

Département d'études françaises

**comme exigence partielle au grade de
maîtrise en traductologie (M.Trad.)**

**Université Concordia
Montréal, Québec, Canada**

Septembre, 2002

©Jean-Claude Dauphin, 2002

UNIVERSITÉ CONCORDIA



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-72879-X

Canada

RÉSUMÉ NON SPÉCIALISÉ (LAY ABSTRACT)

Le *De Cultura Ingeniorum Oratio* de Johannes Amos Comenius. Notice biographique, traduction et commentaire traductologique

**Jean Claude Dauphin, M. Trad.
Concordia University, 2002**

Le mémoire explique d'abord la place de Comenius (1592 –1670), pédagogue, évêque et philosophe, dans le monde des idées. Comenius est de ceux qui, dans les Temps modernes, ont révolutionné l'éducation en défendant des principes incontestables aujourd'hui : proscrire la violence de l'apprentissage, privilégier la compréhension, partir du réel, ouvrir les portes de l'éducation aux femmes comme aux hommes. Comenius est aussi considéré comme le père des *Moravian Brethren* et est à la source du courant piétiste. Il a, enfin, proposé un système d'unification des connaissances et contribué à la fondation de la *Royal Society* de Londres.

La deuxième partie du mémoire présente la première traduction française du *De Cultura Ingeniorum Oratio*, discours latin prononcé par Comenius à Saros Patak, en Hongrie, pour marquer le lancement d'une réforme scolaire. Le texte expose ce qu'est un peuple cultivé. La traduction est accompagnée de notes et est présentée en regard le texte latin.

Un commentaire traductologique constitue la troisième partie du mémoire. Après avoir souligné l'opposition entre la tradition littérale allemande qu'illustrent bien Schleiermacher, Hölderlin et Benjamin et que défend Berman, et l'école fonctionnelle représentée par Christiane Nord, pour qui toute traduction ne doit fidélité qu'à son but, l'auteur opte pour cette seconde théorie. Il justifie son choix en soulignant que si la première approche ne peut s'appliquer à la traduction de textes techniques, la seconde, plus englobante, convient autant à ceux-ci qu'aux textes littéraires tout en permettant une certaine littéralité, comme l'auteur le montre dans sa traduction.

RÉSUMÉ

Après avoir brièvement expliqué l'apport de Johannes Amos Comenius (1592-1670) sur les plans de la pédagogie, de la religion et de l'organisation des connaissances, ainsi que le contexte immédiat du *De Cultura Ingeniorum Oratio*, discours prononcé en 1650 par l'auteur, le mémoire présente la première traduction française de cette œuvre. Cette traduction, très proche de l'original latin par le style, la ponctuation, le traitement des citations et certains traits typographiques dont l'utilisation de l'italique, a été faite dans un cadre fonctionnaliste, mais en faisant appel, vu la clientèle cible visée, à une approche privilégiant le caractère essentiel et étranger du texte source.

**Je remercie Madame Claire Le Brun-Gouanvic
de m'avoir fait profiter de ses talents de latiniste,
tous mes professeurs de l'Université Concordia
de leur savoir et M. Jean Caravolas,
de l'Université de Montréal, de ses
connaissances sur Comenius.**

*Dilectissimæ patientissimæque
uxori meæ Margaritæ*

TABLE DES MATIÈRES

1. Comenius et son temps.....	1
1.1 Comenius pédagogue.....	1
1.2 Comenius pasteur.....	7
1.3 Comenius savant.....	9
2. Le <i>De Cultura Ingeniorum Oratio</i> : introduction et traduction.....	11
2.1 Le contexte historique immédiat.....	11
2.2 Les versions latines du <i>De Cultura</i>	12
2.3 La traduction.....	14
2.4 Notes.....	56
3. La traduction du <i>De Cultura Ingeniorum Oratio</i> à la lumière de la traductologie.....	61
3.1 Introduction.....	61
3.2 Le macrocontexte théorique.....	62
3.3 La traductologie jusqu'au XIX ^e siècle.....	63
3.4 Friedrich Schleiermacher.....	66
3.5 Walter Benjamin.....	70
3.6 Antoine Berman.....	73
3.6.1 <i>Ibant obscuri sola sub nocte</i>	76
3.7 Christiane Nord.....	79
3.8 Le <i>De Cultura</i>	83
3.9 Traduction et prise de décision. Stratégie de traduction.....	86
4. Bibliographie.....	91

1 – COMENIUS ET SON TEMPS

Johannes Amos Comenius (Jan Amos Komensky) est né le 28 mars 1592 à Uhersky-Brod en Moravie, d'une famille membre de l'*Unitas Fratrum* (Unité des Frères), une église réformée qui s'inspirait des doctrines de Jan Hus. Cet ecclésiastique tchèque d'origine comme de cœur recevra sa formation universitaire en Allemagne et aura surtout comme champ d'action subséquent la Bohême-Moravie, la Pologne, la Suède, l'Angleterre, la Hongrie et la Hollande.

Peu connu du public français en partie sans doute parce que sa vie s'est déroulée dans des pays slaves ou saxons en conflit fréquent avec la France de l'époque, Jan Amos Comenius compte néanmoins parmi ceux qui ont exercé une influence prépondérante en pédagogie (Spinka, 1943), importante dans l'évolution du protestantisme (Spaugh, 2001; Casalis, 1976) et non négligeable dans la création des sociétés savantes (Young, 1971). Les pages qui suivent analysent ces trois aspects et éclairent du même coup l'époque qui fut celle de Comenius; notre introduction au *De Cultura* donnera ensuite plus de détails sur le contexte historique de ce discours lui-même.

1.1 Comenius pédagogue

Sur le plan pédagogique, l'apport de Johannes Amos Comenius a été multiple. Il a contribué - il n'était pas le seul - à mettre de l'avant une pédagogie adaptée rejetant la contrainte et faisant appel aux sens, aux intérêts et à l'amour de l'activité des jeunes, et a concrétisé cette approche dans de nombreux manuels dont, tout particulièrement, des ouvrages permettant un apprentissage graduel du latin, langue qu'il considérait la plus parfaite de

toutes. Il a introduit les sciences naturelles ainsi que des cours pratiques dans le régime pédagogique, défendu l'école universelle et obligatoire, conçu et appliqué un *cursus* qui tranchait avec celui de l'Antiquité et du Moyen-Âge (Carcopino, 1939; Le Goff, 1977; Rice Jr, 1970) et qui était très voisin de celui d'aujourd'hui.

Pour bien saisir ce que pouvaient avoir de révolutionnaire les idées de Comenius pour son époque, un bref tour d'horizon de l'enseignement depuis l'Antiquité paraît utile.

Si l'on se prend à rire de l'évocation que Plaute fait dans ses *Bacchides* du gosse de riche qui rappelle vertement à son professeur sa situation d'esclave pour le traîner chez sa propre maîtresse, on aurait tort de penser que tout ce que le monde romain comptait d'écoliers et d'étudiants menait la gent professorale par le bout du nez. En fait, c'est exactement l'inverse qui était de règle. Esclave mal payé, l'instituteur de l'école primaire, le *ludi magister*, comme on l'appelait, tenait à la fois du tyran borné et du croquemitaine. Bien loin de favoriser la progression de ses écoliers, il la ralentissait, de l'avis de Jérôme Carcopino dans son ouvrage sur *La Vie quotidienne à Rome à l'Apogée de l'Empire* :

L'ambition de l'instituteur se bornait à apprendre machinalement à ses élèves à lire, à écrire et à compter; et, disposant de plusieurs années pour le faire, il ne se préoccupait point de perfectionner ses pauvres méthodes (...). Ainsi (...), il enseignait à ses auditeurs les noms et l'ordre des lettres avant de leur en montrer la forme, et quand, péniblement, ses élèves étaient parvenus à distinguer les caractères d'après l'aspect, il leur restait, au prix d'un nouvel effort, à les grouper en syllabes et en mots. Leur tâche était ralentie comme à plaisir; et lorsqu'ils passaient à l'écriture, ils se heurtaient aux mêmes mécanismes irrationnels et retardataires. De but en blanc, ils étaient placés en présence d'un modèle et comme rien ne les avait préparés à le reproduire, il fallait que leurs doigts fussent tenus dans ceux du maître et guidés par la main d'autrui pour retracer les contours de l'ébauche qui leur avait été proposée, de sorte que d'innombrables séances

se suivaient avant qu'ils possédassent l'habileté voulue pour exécuter d'eux-mêmes cette simple copie. (Carcopino, 1939 : 130-131)

Les deux autres niveaux d'études, la grammaire et la rhétorique, n'étaient pas non plus marqués par le sens de la pédagogie. Le *grammaticus* faisait autant de place au grec qu'au latin et donnait très nette prédominance à l'étude des écrivains les plus anciens, «dégageant avec un pédantisme méticuleux le sens de chaque mot, définissant une à une les figures auxquelles se prêtaient les mots et la diversité de ces tropes où ils entraient : métaphore, métonymie, catachrèse, litote, syllepse. Il ne considérait jamais le fond que secondairement (...) et suspendait en quelque sorte l'expérience des choses réelles à la forme des énoncés.» (Carcopino, 1939 138) Quand au *rhétor*, il ne donne pas moins dans le fantaisiste et l'irréel, proposant, pour former son étudiant à devenir ce *vir bonus, dicendi peritus* dont parle Caton, des sujets de discours bourrés d'anachronismes et d'invraisemblances.

Pour faire avaler cette indigeste potion on recourait aux coups. «La douleur et la crainte, témoigne tristement Quintilien, font faire aux enfants des choses qu'on ne saurait rapporter et qui, bientôt, les couvrent de honte.» (Carcopino, 1939 : 130)

Si le Moyen Âge a changé le *cursus* antique, qu'il sépare, après un rapide apprentissage de base, en *trivium* (grammaire, dialectique et rhétorique) et *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique) avant que soit abordée l'étude du droit, de la médecine ou de la théologie, son recours aux anciens et à l'argument d'autorité - Aristote - rappelle Rome. Sa prédilection pour les coups également, comme en fait foi le témoignage du moine Guibert de Nogent, cité par Bossuat :

«Tandis que les enfants de mon âge couraient çà et là selon leur plaisir, moi, retenu par une contrainte continuelle, affublé comme un clerc, je

regardais les bandes de joueurs, comme si j'eusse été au dessus d'eux. Même les jours de dimanche et pendant les fêtes des saints, j'étais obligé de subir cette dure règle. On m'accordait à peine quelques instants de repos, jamais un jour entier. Mon maître m'accablait presque tous les jours d'une grêle de coups et de soufflets pour me contraindre à apprendre.» (Bossuat, 1956 : 275)

Il semble bien que la Renaissance et sa redécouverte du fonds grec et latin n'ait fait qu'amplifier l'importance des études littéraires dans le système scolaire - même si les sciences d'observation faisaient alors de grands pas - sans pour autant donner de méthodes plus adaptées d'apprentissage. Voici ce qu'on dira de la pédagogie de cette période

The common fault (...) was a general lack of knowledge and application of sound pedagogical principles, of psychology, and of a concern with education for life. Boys were forced to memorize the Latin grammar and to learn long lists of nouns and verbs the meaning of which they usually did not comprehend. The teachers spoke only in Latin and sometimes did not even know the vernacular. The pupils were then plunged into the readings of authors who dealt with matters beyond their comprehension even if the texts had been written in vernacular. To overcome the glaring faults of pedagogy, the masters resorted to corporal punishments, often excessive and even brutal. Beatings was administered for intellectual as well as moral shortcomings. (Spinka 1943 : 50-51)

Comenius goûta sans doute à ce régime. Mais, à cause peut-être de la mort de ses parents qui l'amena à interrompre ses études pour les reprendre un peu plus tard, à cause aussi de son génie, il en détecta vite le caractère inadéquat. Ses études à Herborn, en Allemagne, qui le mirent en contact avec la pensée de réformateurs pédagogiques tels que Altsted, Ratke et surtout Andreae, achevèrent de le convaincre qu'il fallait s'y prendre tout autrement pour former la jeunesse. Dès son retour en Moravie et son acceptation des charges de pasteur et directeur de l'école de Fulneck en 1616, il introduisit des

changements. Ses visées pédagogiques s'expriment bien dans sa *Didactica Magna*, qu'il compose entre 1627 et 1632 et publie en 1657

Mais j'ose promettre, moi, une grande didactique, c'est-à-dire un art universel qui permet d'enseigner tout à tous avec un résultat infailible d'enseigner vite, sans lassitude ni ennui chez les élèves et chez les maîtres, mais au contraire dans le plus vif plaisir; de donner un enseignement solide, surtout pas superficiel et formel, en amenant les élèves à la vraie science, à des mœurs aimables et à la piété de cœur. Enfin, je démontre tout cela *a priori*, c'est-à-dire en le tirant de la nature immuable des choses; comme d'une source vive coulent sans cesse des ruisseaux qui s'unissent finalement en un seul fleuve, j'établis une technique universelle qui permet de fonder des écoles universelles. (cité par Prevot 1981 36)

C'est en 1631, alors qu'il est co-recteur du gymnase de Leszno, en Pologne, que, peu satisfait de la façon dont on enseignait le latin, il publie le *Jamua linguarum reserata* (La porte des langues réouverte), une méthode d'apprentissage progressif et agréable de cette langue. L'ouvrage connaissant un succès instantané et phénoménal et étant traduit en plusieurs langues, son auteur devient célèbre. Comenius complètera l'ouvrage par d'autres allant dans le même sens, dont une grammaire (*Grammatica latina nova methodo ad jucundam facilitatem celeremque praxin ex naturalis didacticæ legibus concinnata*).

La réforme pédagogique proposée par Comenius touchait non seulement les méthodes d'enseignement, mais les contenus. Soucieux de développer un *curriculum* qui aide les élèves à prendre leur place dans la vie, il y intègre les sciences d'observation, influencé en cela par Bacon, pour qui, comme le fait remarquer Coppleston (1952), ces sciences sont la clé du progrès technique :

(...) Bacon saw that it was scientific knowledge of nature, not alchemy or magic or fantastic speculation, which was to open up to man the path of dominion over nature. Bacon stood not only chronologically but also, in

part at least, mentally on the threshold of a new world revealed by geographical discovery, the finding of fresh sources of wealth and, above all, by the advance in natural science.

On le verra d'ailleurs dans le *De Cultura*, pour Comenius l'homme - et le peuple - cultivés maîtrisent la nature.

Des siècles avant qu'on l'instaure, Comenius vit la nécessité de l'école primaire obligatoire pour tous, garçons et filles. Voyons encore sa *Grande didactique* :

On ne peut donner aucune raison pour exclure le sexe faible (j'attire votre attention sur ce point) du soin des études en langue latine et en langue nationale car elles sont aussi à l'image de DIEU et ont part également à sa grâce et au royaume éternel. En vérité, elles sont douées d'une intelligence vive et d'une capacité de connaissances égales ou même supérieures aux nôtres. DIEU les appelle comme nous aux plus hautes destinées, à régner sur les peuples, conseiller les rois ou les princes, exercer la médecine ou d'autres métiers utiles à l'humanité, remplir la fonction de prophète et critiquer les prêtres et les évêques. Pourquoi voudrions-nous n'enseigner aux femmes que l'abc pour les éloigner ensuite des livres? (cité par Prevot 1981 278-279)

La haute mission que Comenius assigne aux professeurs, «qui doivent (...) comprendre qu'il n'existe pas en ce monde de fonction plus importante que celle dont ils sont investis» (Kozik 1959), trouvera à s'exercer dans un système scolaire en trois volets précédés d'un premier réservé aux parents. C'est, en effet, dès la naissance (et même avant) que l'enfant doit commencer son éducation. C'est alors qu'il apprend à parler sa langue maternelle, à utiliser ses sens et à prendre de bonnes habitudes, dont celle de faire ses exercices de piété. À l'âge de six ans commence la fréquentation de l'école nationale, où s'apprennent la lecture, l'écriture et l'arithmétique, le chant, des connaissances pratiques, et même une langue étrangère (mais autre que le latin). Cette phase

d'école primaire se termine par un examen global permettant d'identifier ceux qui peuvent aller plus loin, c'est-à-dire à l'école de latin, d'une durée de six ans également, où l'on apprend la langue d'Ovide, du grec, de l'hébreu, les sciences naturelles et les arts. Suit enfin l'université, qu'on termine six ans plus tard. À ce *cursus studiorum* aux allures déjà résolument modernes, Comenius ajoute même, des siècles avant la lettre, l'éducation permanente!

Célébré par l'Unesco qui, sous la gouverne de Jean Piaget, a vu en lui l'un des premiers propagateurs des idées dont elle s'inspirait, Comenius est aujourd'hui considéré par les spécialistes comme un père de la pédagogie active. Certes, il n'a pas été le seul à s'attaquer, au sortir de la Renaissance, à la réforme des méthodes et des contenus d'enseignement au moment même où se publiait sa *Janua*, les Petites écoles de Port-Royal prônaient aussi, en France, l'enseignement progressif et adapté aux élèves. Mais Comenius l'a fait avec une telle profondeur de vision, une telle créativité - allant même jusqu'à utiliser le théâtre comme méthode pédagogique -, une telle énergie aussi - il a publié plusieurs centaines d'ouvrages - que sa place est parmi les plus grands maîtres.

1. 2 Comenius pasteur

En même temps qu'éducateur, et d'abord éducateur de son peuple, qu'il a suivi en Pologne pour échapper à la Contre-Réforme, Comenius a été l'un de ses pasteurs, puis son évêque. Avant même Luther, le protestantisme a été le fait de Jean Hus, recteur de l'Université de Prague, qui avait condamné les abus de Rome et prêché le «pur Évangile» et qu'on avait brûlé à Constance le 6 juin 1415, après l'y avoir attiré traîtreusement. La révolte de Hus avait séparé l'Église tchèque en trois factions : la catholique, fidèle à Rome, la taborite, prête à prendre les armes, l'utraquiste, conservatrice et désireuse de réformer l'Église de l'intérieur. En 1457, à l'instigation de Peter Chelcicky, un quatrième

groupe se forme, mais pour pratiquer la religion du coeur. C'est de ce dernier rameau que sort l'*Unitas Fratrum*, dont Comenius sera le dernier évêque. Après une période de vigueur au XVI^e siècle, l'*Unitas* disparaîtra au XVII^e, après s'être dispersée un peu partout en Europe.

Comenius a marqué le protestantisme à trois titres : comme témoin privilégié de la Contre-Réforme, avocat de l'œcuménisme et précurseur du piétisme. Tant comme pasteur témoin de ce qu'ont fait subir à son peuple les Habsbourg depuis le début de la guerre de Trente Ans que, devenu évêque, comme secrétaire de toute son église chargé, entre autres, d'obtenir de l'aide matérielle pour ses ouailles dispersées, Comenius a vécu de l'intérieur la tragique destruction du protestantisme tchèque. Cette histoire, il l'a racontée dans la *Synopsis historica persecutionum Ecclesiæ Bohemicæ*, dont il a été le principal coauteur. Publié une première fois en 1648, l'ouvrage demeure encore aujourd'hui l'une des principales sources d'information sur cette période particulièrement noire.

Malgré ce qu'il a vécu, Comenius ne s'est pas replié sur lui-même ou son peuple. Il est au contraire passé à l'histoire comme ardent défenseur de l'œcuménisme, souhaitant la réunion des églises protestantes entre elles et croyant même possible l'union éventuelle de tous les chrétiens. Pour lui, les différences entre Hussites, Luthériens et Calvinistes se résument à de simples malentendus, comme il l'écrit en 1637 dans *Cesta pokoje* (La Voie de la Paix) :

(...) when one looks into the matter dispassionately, paying regard how one or the other side explains its terms and meaning, no more can be found - as the Lord liveth - than that either the meaning of both parties is identical, or that in some few articles there is a negligible difference. But not on the fundamentals, only in the manner of expressing them.» (cité par Spinka 1943 : 58)

La réunion, pour lui, passe par un renouveau de fidélité à la Bible. C'est exactement sur ce principe que sera établi le Conseil œcuménique des Églises, quelque 300 ans plus tard.

Comenius a aussi été l'un des précurseurs du mouvement piétiste du XVIII^e siècle, dans lequel on a vu un premier réveil de la vie spirituelle protestante une fois passée la phase d'institutionnalisation des XVI^e et XVII^e siècles. Comme l'indique le terme, le piétisme visait à redonner primauté à la prière, à la dévotion et à la vie chrétienne pratique. Or c'était là une tendance à laquelle l'évêque de l'*Unitas Fratrum* et de la religion du cœur était très sensible, comme le manifestent les traductions qu'il a faites d'écrits du piétisme anglais. C'est en bonne partie à cause de ces traductions qu'en 1727 renaissait de ses cendres grâce au comte Ludwig von Zinzendorf l'ancienne *Unitas Fratrum* et était envoyé en Angleterre un missionnaire qui convertit John Wesley, qui devait fonder le méthodisme (Casalis, 1976). Le piétisme, le méthodisme et la Nouvelle Église morave, comme on l'a appelée, ont joué un rôle important dans la poussée d'évangélisation qui a par la suite touché entre autres, l'Amérique.

1.3 Comenius savant

Pédagogue éminent, protestant remarquable, Johannes Amos Comenius a aussi été un savant. Jusqu'à la fin de sa vie - principalement vers la fin, faudrait-il dire - ce Tchèque a rêvé d'une forme d'unification des connaissances qui rendrait possible à tous d'accéder à la même vérité et, par là, de s'entendre. Esprit encyclopédique soucieux d'ordre, il a élaboré les principes d'une pansophie (litt. une connaissance de tout) qui plaçait, comme sources de connaissance, d'abord la méthode inductive, puis la raison, et enfin la

révélation, et qui donnerait un rôle privilégié à un petit groupe de savants chargés de faire progresser ordonnément l'ensemble. Caractéristique d'une époque où il restait encore possible d'embrasser l'ensemble des connaissances et où, en Europe, les pays étaient tout occupés à créer leurs Académies et Sociétés savantes, la pansophie de Comenius souleva un intérêt certain. L'Angleterre, où Comenius avait fait paraître en 1637 son *Pansophiæ Prodromus*, l'invita; l'évêque morave fut pour quelque chose dans la fondation subséquente de la Royal Society, comme l'a remarqué Young dans son livre *Comenius in England* (1971). En Hongrie, on tenta, mais sans succès, l'implantation d'écoles pansophiques. C'est d'ailleurs à cette tentative qu'introduit le *De Cultura Ingeniorum Oratio*.

Johannes Amos Comenius mourra en exil à Amsterdam le 15 novembre 1670, à l'âge de 78 ans.

II – LE *DE CULTURA*

Dans une intéressante conférence (Caravolas, 1994) prononcée à l'Université de Montréal, le professeur Jean Caravolas a exposé le contexte historique précis du *De Cultura*. Nous nous inspirons largement de son texte dans les lignes qui suivent.

2.1 Le contexte historique immédiat

C'est à Saros Patak, en Hongrie, que la première école pansophique ouvrit ses portes en 1651, à l'instigation de Suzanne Lorantfy, veuve de Georges 1^{er} Rakoczi, prince de Transylvanie (la Transylvanie recouvrait alors entre autres l'est de la Hongrie d'aujourd'hui), qui voulait transformer l'école latine du lieu en école pansophique et familiariser les maîtres avec la nouvelle méthode d'enseignement.

C'est alors qu'il se trouvait à Lezno, en Pologne, où vivait une importante communauté de membres tchèques de l'Unité des frères en exil, que Comenius reçut une première invitation de se rendre à Saros Patak. Soucieux de s'allier les Rakoczi – fils de Suzanne Lorantfy, le prince Sigismund, protestant, pourrait accéder au trône de Bohême - le synode de l'Unité des frères décide d'y envoyer Comenius. Mais après six ans de travaux pédagogiques en Suède, celui-ci préférerait passer le temps qui lui reste à vivre à servir son Église et à terminer son ouvrage sur la *Consultation universelle pour la réforme des affaires humaines*.

Le premier voyage en Hongrie eut lieu à la fin du mois d'avril 1650. Comenius visite plusieurs villes du pays et se rend, à l'instigation du visionnaire Mikulas Drabik, à Saros Patak, où la princesse Lorantfy avait élu domicile après la mort de son époux. La princesse l'y accueille

chaleureusement, l'implore de rester, lui promet un excellent salaire et des conditions de travail idéales pour la création d'une école pansophique. Comenius rentre à Leszno préparer son déménagement en Hongrie et revient en octobre à Saros Patak. Cette fois, il y est reçu plus avec plus de froideur ; les nobles, qui ne voyaient pas d'un bon œil l'idée de rendre les études accessibles à tous – même aux enfants pauvres - et le clergé en place – que l'idée d'une pédagogie moins autoritaire rebute - ont d'ores et déjà commencé une guerre de tranchée qui finira par le départ du réformateur et l'éradication de son projet. C'est ce même mois d'octobre qu'aurait été prononcé le *De Cultura*.

Le séjour de Comenius en Hongrie durera quatre ans. Celui-ci avait prévu pour son école pansophique un *curriculum* de sept ans. On ne lui en accordera finalement que trois. Afin de compenser pour cette réduction, Comenius utilisera intensivement, et avec succès, l'activité théâtrale comme outil d'apprentissage du latin.

Notons que c'est au cours de son séjour en Hongrie que l'évêque morave composera son célèbre *Orbis sensualium pictus*, sorte d'encyclopédie en images qui restera populaire jusqu'à la fin du XIXe siècle.

2.2 Les versions latines du De Cultura

Les experts s'entendent à dire qu'il existe trois versions latines du *De Cultura Ingeniorum Oratio*, les deux premières, l'*Exemplar Patakinum* et l'*Exemplar Amstelodamense*, antérieures à 1657, et la troisième parue cette année-là dans les *Opera Didactica Omnia* de l'auteur. Le texte source que nous avons utilisé pour notre traduction, la première en langue française selon les renseignements que nous possédons, est celui de l'édition en fac-similé des *Opera Didactica Omnia* de 1657 publiée avec appareil critique trois cents ans plus tard par l'Académie des sciences de Bohême-Slovénie (Comenius,

Johannes Amos. *Opera Didactica Omnia*. Praguæ, in ædibus Academiæ Scientiarum Bohemoslovenicæ, MCMLVII), où il occupe les pages 71 à 104 incl. du Tome II, partie III-IV.

L'*Exemplar Patakinum* (P, dans l'édition critique), l'*Exemplar Amstelodamense* (A) et les *Opera Didactica Omnia* (ODO) donnent lieu à quelque 150 leçons, la quasi-totalité touchant les diphtongues et donc sans effet sur le texte traduit.

La petitesse des caractères de l'édition de 1657 étant loin de faciliter la lecture, nous avons donné à la gauche de notre traduction et en parallèle à elle le texte latin du *De Cultura*. La pagination de l'original est indiquée en gras dans le cours du texte, que nous avons présenté en continu.

Signe de sa qualité moyenne, l'édition de 1657 laisse paraître dans le *De Cultura* un saut de 10 pages (on passe abruptement de la page 86 à la page 97) que rien, sinon la distraction du typographe, ne paraît expliquer.

**DE
CULTURA INGENIORUM
ORATIO.**

**Habita in Scholæ Patakinæ Auditorio
majori
24 Novembr.
Anno M. DC. L.
A
JOHANNE AMOSO COMENIO,
Hunno Brodenſi Moravo.**

Novum in Theatro veſtro videtis hominem, ô Vos mihi qvoqve novum theatrum! Novum enim videri, oſtendit inuſitatus, tanqvam ad rem novam, non tantum Reverendorum, Clariſſimorum, Doctiſſimorumqve, ſed & Generoſorum, Nobiliſſimorum, Spectabiliſſimorumqve Virorum, hujus loci & è vicinia, concurſus. Miramini credo præſentiam hominis, qvem ſperare non venerat in mentem : miror eandem ipſemet, qvia nec venerat mihi. Quid igitur accidiſſe dicemus utrinqve? An illud Poëtæ Comici *Dii nos homines ut pilas habent, jaciunt qvô volunt?* An potiùs hoc Prophetæ, *Scio Domine, non eſſe penes Hominem viam illius, nec penes Virum ambulantiem dirigere greſſus ſuos?* (Jerem. 10. 23.) Meæ certè cogitationes, & aliorum de me conſilia, aliorum fuerunt aliquot jam ab annis directa ecce autem aliter diſpoſuit greſſus noſtros Ille, qvi diſponit omnia! Prohibensq; nos ab Occaſu & Septentrione, ad vos Orientales ire juſſit. Qvum nimirum Celiſſima Tranſylvaniæ Princeps, partiùmqve Hungariæ Domina, D. SUSANNA LORANTFI, pro heroico in provehendam gloriam DEI Zelo,

**DISCOURS
SUR LA CULTURE
DES DISPOSITIONS NATURELLES**

**Prononcé en la Grande ſalle de l'École de
Patak²
le 24 novembre
de l'an MDCL
PAR
JOHANNES AMOS
COMENIUS,
d'Uhersky Brod, en Moravie³.**

Vous voyez en votre aſſemblée un homme nouveau⁴, ô Vous qui m'êtes aſſiſſez une aſſemblée nouvelle! Car il laiſſe voir qu'il y a du nouveau, l'extraordinaire concours, comme vers un nouvel événement, d'hommes d'ici et des environs qui ſont non ſeulement vénérables, diſtingués et fort ſavants, mais généreux, éminemment nobles et très honorables. Vous vous étonnez, je crois, de la préſence de quelqu'un qu'il n'était pas venu à l'eſprit d'eſpérer, je m'en étonne moi-même, car il ne m'était pas venu, non plus, de l'eſpérer⁵. Que donc, de part et d'autre, dirons-nous qu'il eſt advenu? Ce que dit le poète comique⁶ «*Nous les êtres humains, les dieux nous tiennent pour balles, ils nous lancent où ils veulent*»? Ou plutôt ce que dit le Prophète «*Je ſais, Seigneur, que la voie des humains n'eſt pas en leur pouvoir et qu'il n'eſt pas donné à l'homme qui marche de diriger ſes pas*»? (Jerem. 10. 23.) Certes, mes penſées et les deſſeins, ſur moi, des autres, m'orientèrent, il y a quelques années, dans une autre direction mais voici qu'a diſpoſé autrement nos pas Celui qui diſpoſe de toutes choſes! Et, nous éloignant de l'Oueſt et du Nord⁷, Il nous commanda d'aller vers vous, habitants de l'Eſt. Et à coup sûr, l'Altiſſime Princesſe de Tranſylvanie⁸ et Souveraine de régions de la Hongrie, DAME SUZANNA LORANTFI, jugea bon, à cauſe de ſon zèle héroïque à promouvoir la gloire de DIEU, de requérir pieuſement, par une lettre

Patakinum hoc, jam inde à primâ in hoc Regno Ecclesiarum reformatione Illustre Gymnasium, interqve Orthodoxas Hungariæ Scholas metropolin, in majus & melius transformatura, ad conferendum super tam sancto & arduo negotio consilia nos quoque, clementissimis ter iteratis literis, evocare piè dignata fuit. Ego autem tam divinæ vocationi (quam fuisse divinam agnoverunt, quorum voluntatem & consensum requiri intererat, mēque intra me ipsum extraordinariō instinctu admonitum voluit DEUS) reluctari nequivi quin ad tempus huc secedendo, quid per tenuitatem nostram operari vellet dextra Ejus, cui ad Opera sua contemptibilibus in conspectu Mundi uti organis solemne est, experiar.

Utinam vero haud vanis indiciis colligam, quod colligo! Verificari hic antiquum illud, *DEVS simile ducit ad simile*. Nam & me humi-

d'une grande bonté trois fois répétée, nos conseils et nous-même afin que nous contribuions, par un très saint et difficile travail, à transformer en taille et en qualité cet illustre lycée de Patak, origine, depuis la première réforme⁹ des Églises en ce Royaume, des écoles orthodoxes de Hongrie. Je n'ai pu lutter contre un si divin appel (qu'il fût divin, le reconnurent ceux de qui il importait de rechercher le vouloir et l'accord, et DIEU voulut m'en avertir moi-même de l'intérieur par une inspiration extraordinaire¹⁰) ainsi expérimenterai-je, en ne m'éloignant pas d'ici pendant un certain temps, que Sa main droite veut agir par notre faiblesse, Elle qui, pour Ses œuvres, a coutume d'user de moyens méprisables aux yeux du Monde¹¹.

Fasse le ciel que je ne rassemble pas pour de vaines raisons ce que je rassemble! Car l'antique parole est vraie, *DIEU conduit le semblable au semblable*. Moi, humble petit serviteur du Christ, je

72

lem Christi servulum imbecillitatem meam serio agnoscere, & ob eam angi, lucisque scintillas, quas nobis in hac subcœlesti Schola constitutis demittere cœlitus non intermittit luminum Pater, desiderio circumspectare, atqve dum submittuntur undecunqve grato excipere, novi & Vos itidem imperfectionis sensu tangi, meliorisque ac verioris, & plenioris, Literaturæ desiderio totos teneri, agnoscere jam quoque incipio. Unde mihi bona surgit spes, à conjunctis hunc in modum desideris non abfuturum favorem Illius, qui *Viris desideriorum, & timentibus se, humilibusque gratiam suam, & manifestationem viæ suæ, promisit* (Dan. 9.23, Psal. 25.10.13.15.) Eja igitur dilecti mei Hungari, mea spes, *Sentiamus de Domino in bonitate, & in cordis simplicitate quæramus Eum! Nam humanus est Spiritus Sapientiæ* (Sap. 1.1.6.) *Diligentes se illa diligit, & studiosè quærentes eam, inveniunt eam* (Proverb. 8.17.)

72

reconnais bien ma faiblesse - je me tourmente à son propos - et j'ai besoin des étincelles de clarté que le Père des lumières ne cesse de nous envoyer du ciel à nous qui sommes en cette école sous le ciel, étincelles qu'un désir me fait saisir et que je recueille où qu'elles soient avec reconnaissance pendant qu'elles sont ici-bas et je commence à reconnaître que vous êtes touchés pareillement du sentiment de votre imperfection et que vous êtes tout saisis du désir d'une connaissance meilleure, plus vraie et plus complète. Surgit donc en moi le juste espoir que, nos désirs étant communs, ne sera pas absente la faveur de Celui qui *a promis sa grâce et la manifestation de sa voie aux hommes de désir, à ceux qui le craignent et aux humbles* (Dan. 9.23. Psal. 25.10.13.15). Allons donc, bien-aimés Hongrois, mon espoir, *Éprouvons le Seigneur dans sa bonté¹², et dans la simplicité du cœur cherchons-Le! Car l'Esprit de Sagesse est humain* (Sap. 1.1.6). *Celui-ci aime ceux qui L'aiment, et ceux qui Le cherchent avec application Le trouvent* (Prover. 8.17).

Ut autem ipsam quærare jam incipiamus, dum ego in conspectum Vestrum hodie primum progressus, alloqui Vos jubeor eja excitatis adeste animis, & me de re nobis utrinque perquam necessaria verba facientem, audite benignè! Dabitur cum DEO opera, ut audisse non pœniteat.

Ecquid autem erit, quod & Vobis tantò Auditoriò dignum, & desideriis utrinque nostris conveniens, & omnibus denique nobis ad rem quæ suscipitur, seriis consiliis agitandam stimulandis, servitutum videatur? Elegi argumentum loco, tempori, personisque accommodum, & quod ex occasione a suis Celsitudinibus data sub manu mihi natum est,

De Ingeniorum Culturâ.

De quo ut ad DEI gloriam, eorumque qui nos hæc interim agere jubent honorem, & cum aliquo in melius prospectu, meo & vestro, & ex usu ipsius rei, verba fiant, edisserendum mihi ordine propono.

Primum, *Quid sit Ingenium, & quid Ingenii Cultura?*

deinde, *Quæ requirat Necessitas Ingenia non ut sylvarum saltus, aut desertorum teliqua, inculta relinqui;*

73

sed accuratè, ut Hortorum vireta, vineta, arboretaque solemus, excoli?

Mox, *Quomodo Cultura ejusmodi per totam aliquam Gentem feliciter institui possit. Nominatim, An in Gente Vestra de aliqua universaliore, pleniore, meliorèque Ingeniorum cultura cogitationes suscipiendi obveniant causæ?*

On me commande de vous exhorter de commencer à rechercher cet Esprit en même temps que moi, je fais devant vous le premier pas vers Lui, allons! soyez attentifs et écoutez-moi avec bienveillance parler de ce qui nous est, à vous et moi, nécessaire! Avec la grâce de DIEU, on ne regrettera pas de m'avoir écouté.

Mais de quoi s'agira-il, qui soit digne de vous et d'une telle assemblée, conforme à nos désirs de part et d'autre, et qui nous paraîtrait à tous susceptible de nous aider en cette entreprise dont la mise en mouvement doit susciter de sérieuses délibérations? J'ai choisi un sujet qui convient au lieu, au temps et à la personne et qui m'est inspiré par l'occasion que m'ont donnée vos Altesses

La Culture des dispositions naturelles.

Pour que mes paroles soient à la gloire de DIEU et à l'honneur de ceux qui commandent de nous employer pour le moment à ces choses, tout en nous faisant progresser, vous et moi, vers le mieux, et comme le requiert le sujet lui-même, je me propose de traiter des points suivants.

Premièrement qu'est-ce qu'une disposition naturelle et qu'entendons-nous par la culture d'une disposition?

Ensuite, quelle nécessité requiert que les dispositions naturelles ne soient pas laissées incultes comme les terres en friche des forêts ou les déserts sauvages,

73

mais cultivées avec soin comme nous avons coutume de le faire des pelouses, des jardins, des vignes et des vergers ¹³?

De plus, comment une telle culture peut-elle être avec bonheur instaurée chez tout un peuple? Plus précisément, y a-t-il, pour votre peuple, des raisons de penser à une culture des dispositions naturelles plus générale, plus complète, meilleure?

Demum, *Quia non causas tantum desiderii, sed & occasiones adesse videbimus, addetur, Cur hoc tempore, & cur hōc locō? Et cur per nos præsentes, nullis ampliùs adhibitis prolationibus, nullisque aliis expectatis occasionibus, desideratum hoc opus in sancto DEI nomine inchoari conveniat? Et quomodo?*

Quibus ordine, brevitatēque quā licebit summā, explicatis, DEO & iis qui hic DEI locō sunt, totam rem hanc piis ac devotis commendabimus votis ac suspiriis.

Ingenii vox nobis hoc loco *Ingenitam animæ nostræ Vim illam, per quam Homines sumus, significat. Nempe quæ Nos Imaginem DEI factos, ad Res omnes intelligendum, ex intellectis meliores eligendum, electas impetu prosequendum, & assequendum, assequutis denique pro lubitu dominandum, & illis perfruendum; eoque nos DEO (qui Omnia intelligit fulgidè, Omnia vult sanctè, Omnia operatur potenter, Omnibus dominatur gloriosè) quàm proximè assimilandum, natos aptos facit. Vultis hæc distinctius? Accipite.*

Ingenii humani *quatuor sunt partes, seu gradus, seu facultates, Prima dicitur MENS, Rerum omnium speculum; cum Iudicio, Rerum omnium viva statera & trutinâ; Memoriâ denique rerum proma conda. Secundò locò est VOLUNTAS, rerum omnium arbitra, electrix, & imperatrix. Tertio FACULTAS motiva, omnium decretorum exsequutris. Tandem SERMO, omnium ad omnes interpres. Harum quatuor functionum totidem sunt in Corpore nostro primariæ sedes, & organa; Cerebrum, Cor, Manus, Lingva. In Cerebro siquidem Mentis officinam circumferimus*

Enfin, car nous verrons que sont présentes non seulement les raisons, mais les occasions favorables à un tel désir, on ajoutera pourquoi ici et maintenant? Et pourquoi convient-il de commencer ce travail souhaité pour le saint nom de DIEU pendant que nous sommes ici présents, sans nul autre délai et sans attendre d'autres occasions? Et comment?

Ces points traités avec ordre et aussi brièvement que possible, nous recommanderons à DIEU, à ceux qui en tiennent ici LA place ainsi qu'à vos pieuses prières et suppliques, l'ensemble de ce projet.

La voix de la disposition naturelle signifie ici et pour nous cette force innée de notre âme par laquelle nous sommes hommes. C'est-à-dire qu'elle nous rend aptes à la naissance, nous qui sommes faits à l'image de DIEU, à comprendre toutes choses, à choisir les meilleures de celles que nous avons comprises, à poursuivre d'un vif désir celles que nous avons choisies et, enfin, à dominer ces dernières à notre gré. C'est elle qui nous rend apte à ressembler au plus près à DIEU (qui comprend tout lumineusement, veut tout saintement, modèle tout puissamment, domine tout glorieusement). Vous voulez que nous allions plus en détail? Faisons-le.

Les dispositions naturelles de l'homme comptent quatre ordres, gradations ou facultés. La première s'appelle l'ESPRIT, miroir de toutes choses; celle-ci comprend aussi le jugement, balance et mesure vivante de tout, ainsi que la mémoire, responsable de tout conserver. La deuxième faculté est la VOLONTÉ, qui décide, choisit et domine tout. En troisième lieu vient la FACULTÉ du mouvement, exécutrice de toutes les décisions. Et, finalement, la PAROLE, qui interprète tout à tous. Les sièges premiers de ces quatre facultés sont autant d'organes du corps : le cerveau, le cœur, la main et la langue. Dans le cerveau, on porte en soi la fabrique même de l'esprit.

Cor Voluntas Regina, tanquam palatium suum, inhabitat *Manus*, industriæ humanæ organon, admirabilium operatrix est *Lingva* denique, sermonis artifex, inter Mentes diversas, diversis Corporibus inclusas, & à se invicem seclusas, internuntia, Homines plures in consiliorum & operum societatem copulat. Ita nos formavit Plasmator noster! ita his quatuor cardinibus minoris sui Mundi latera inclusit! ita nos omnia in nobis divinæ imaginis absolvimus munia! *Mens* quippe agilitate suâ Cælum & Terram pervolitans, Intellectu subigit omnia, Judiciô discriminat omnia, Memorîæ thesauris recondit omnia, *Voluntas*, arbitrii libertate suâ, ex omnibus sibi eligens quæcunque placent, rejiciens quæcunque displicent, Regnum exercet in omnia. *Manus*, Mentis sequuta prædelineationes, & Voluntatis exsequens decreta, nova producit Opera, & tantum non novos fabricat Mundos. *Lingva* tandem cogitata, dictata, factitata, (aut etiam cogitanda, dicenda, facienda) ubiubi opus

Cette reine qu'est la volonté habite le cœur comme son palais. La *main*, organe de l'activité humaine, est la productrice de choses admirables. Et enfin la *langue*, artisanne de la parole, messagère entre esprits différents compris dans des corps clos l'un à l'autre, permet de réunir passablement d'hommes en communauté politique de discussion et d'action. Ainsi nous a fait Celui qui nous a créé! Ainsi a-t-il, par ces quatre points cardinaux, encadré les côtés de son monde inférieur¹⁵! Ainsi nous acquittions-nous de toutes tâches à l'image divine! En vérité, *l'esprit*, qui parcourt de son vol rapide le ciel et la terre, soumet tout à l'intelligence, distingue tout par le jugement, engrange tout dans les trésors¹⁶ de la mémoire. La *volonté*, de par sa liberté de choix, exerce, en optant parmi toutes choses, pour celles qui lui plaisent et en rejetant celles qui lui déplaisent, son règne sur tout. La *main*, qui suit les desseins de l'esprit et exécute les décisions de la volonté, produit des œuvres nouvelles et des mondes quasi nouveaux¹⁷. La *langue*, enfin, qui raconte

recensens, ac suis coloribus depingens, lumen de lumine spargit & multiplicat, deque aliis transfert in alios.

Intelligitis ergo summissimi Auditores, Ingenium in nobis esse id, per quod nos *Imago DEI*, h.e. *parvuli dei*, Homines nimirum sumus. *Iam quid Civitatis Ingenii sit*, liquere posse puto. Nemque quò sensu Homo dicitur colere Agrum, Hortum, Vineam, Artem aliquam, Corpus denique suum, eodem & Animam suam, seu Ingenium aptando scilicet & præparando unamquamque rem illam usibus suis, eamque ita concinnando, acuendo, poliendo, ornando, ut fini suo idonea sit, sui que usum actu ipsò præstet quàm optimè. Ita *benè cultus Ager, Hortus, Vineæ*, dicuntur, quæ multas bonasque fruges & fructus fundunt.

et peint de ses couleurs les choses, répand et multiplie la lumière à partir de la lumière et transfère partout des uns aux autres ce qui se pense, se dit ou se fait (ou ce qu'il faut penser, dire et faire).

Vous comprenez donc, très aimables auditeurs, que la disposition naturelle¹⁸ est, en nous, ce par quoi nous sommes assurément *l'image de DIEU*, c'est-à-dire de tout petits dieux¹⁹. Dès lors, je pense que ce qu'est la culture d'une disposition naturelle est clair. Dans le même sens qu'il cultive un champ, un jardin, une vigne, quelque art ou son propre corps, l'homme cultive son âme ou sa disposition naturelle afin que, la rendant apte et la préparant en l'utilisant, l'ordonnant, l'aiguissant et l'ornant, celle-ci soit propre à sa fin et remplisse le mieux possible dans l'action la fonction qui est sienne. *Ainsi dit-on que sont bien cultivés le champ, le jardin et la vigne* dont les produits et fruits sont bons et nombreux.

Culta Ars, quæ expeditè eleganterque opera sua producit. *Cultum Corpus*, quod benè comptum, nitidum, coloratum, & ad munia versatile est. *Cultum* proinde pariter *Ingenium* fuerit, *primo*, multa Cogitare & ubique acutè, penetrare, factum idoneum *secundo* inter res & res accuratè distingvere, bona ubique Eligere ac persequi, mala ubique negligere ac vitare, peritum *tertio*, Opera edere ordinatissima industriosum *quarto*, pulchrè sententiosèque Loqui gnarum, ad sapientiæ lumen egregiè diffundendum, eoq; Res & Mentis pulchrè illustrandum.

Vis ergo benè cultum nosse Hominem? Attende illius Actionibus, Gestibus, Sermonibus, silentio etiam; Gressibus item, Sessioni, Corporis habitui, Oculis, Manibus, & cuicui illius rei; undique decentia, & splendor, & amabilitas, promicabunt, undique sui similis erit, *totus teres atque rotundus*. *Vis eum esse in actione?* Omnia sub manu fluent : quia omnia prudenter, præviòque salubri consiliò, administrabit. *Vis eum loqui?* Poterit de quacunque re differere aptè, nullius adeo noxiè ignarus. *Rursumque si tacendum est*, silentium adeo temperare novit prudentiâ & decorò, ut etiam à tacente sit quod discas. Si *hominibus conversatur*, mera sùavitas est si *quando extra hominum consortium illi vivendum erit*, nunquam minus solus est, quàm quando solus quia plenus bonarum cogitationum, & oblectationum intra semetipsum. Intra bona & mala Vitæ ita versatur, ut eum discrimina rerum nosse, & utilia ab inutilibus intescere possit, res ipsa testimonio sit. Fluunt ili res ex voto? Non effertur, non inflatur, non inolescit. Incidit in tristitia? idem est, nec mergitur, nec concidit, nec desperat.

Cultivé, l'art qui produit aisément des œuvres élégantes. *Cultivé, le corps* bien soigné, bien portant, hâlé, adaptable aux fardeaux et aux tâches. Ainsi, *cultivée* sera la nature qu'on aura d'abord rendue apte à comprendre beaucoup de choses partout et de façon pénétrante; *deuxièmement*, à les distinguer exactement, à choisir partout le bien et à le rechercher, à délaisser partout le mal et à l'éviter; *troisièmement*, à créer par l'action des œuvres très ordonnées; *quatrièmement*, à savoir parler de belle façon et avec grande richesse d'idées, afin de répandre parfaitement la lumière de la sagesse et, par là, d'illuminer les choses et les esprits de belle façon.

Vous voulez apprendre à connaître un homme bien cultivé? Prêtez attention à ses actions, à ses gestes, à ses discours et même à son silence; à ses pas, à sa façon de s'asseoir, au maintien de son corps, à ses yeux, à ses mains, à tout le reste; sous tous aspects ressortiront la convenance, l'éclat, l'amabilité; sous tous aspects, il sera semblable à lui-même, *bien proportionné, bien équilibré*. *Vous voulez le voir en action?* Tout va bien sous sa gouverne, parce qu'il administrera tout prudemment, grâce à un bon sens prévoyant et salutaire. *Vous voulez qu'il parle?* Il pourra développer n'importe quel sujet avec exactitude, et d'aucun il ne sera dangereusement ignorant. *À l'opposé, s'il doit se taire*, il sait moduler son silence de prudence et de bienséance, afin que même sans mots, vous appreniez de lui. *Dans son commerce avec les hommes*, il est toute douceur; *devra-t-il parfois vivre en dehors de la communauté des humains*, il n'est jamais moins seul que seul; car au dedans de lui, la pensée de bonnes choses et de plaisirs le comble. Il traverse les bonheurs et malheurs de la vie en témoignant qu'il sait distinguer entre le bon et le mauvais, entre l'utile et l'inutile. Les choses vont-elles comme il le désire? Il n'en est pas exalté, ne se gonfle pas, ne devient pas arrogant. Tombe-t-il dans l'adversité? C'est la même chose, il n'y coule pas, ne s'écroule pas, ne désespère pas.

In summa, *Qvi sapit innumeris moribus aptus erit*, inquit Poëta. Nos dicamus *Qvi sapit innumeris usibus (& casibus) aptus erit*.

Jam si totam videre exactè cultam Gentem daretur, tales videres omnes, aut certè plerosque, quales descripsi fingulos. Quod si uberius Vobis explicari vultis, explicabo factà ad *Gentes* incultas, & ut loquuntur Barbaras, antithesi perpetuâ.

1. *Culti homines verè Homines sunt*, i. moribus humani

En somme, «Celui qui sait s'adaptera à d'innombrables usages», dit le Poète²⁰. Nous dirons «Qui connaît est prêt²¹ à d'innombrables emplois (et dangers)».

S'il nous était donné, maintenant, de voir clairement un peuple tout à fait cultivé, nous verrions que tous ses membres, ou la plupart assurément, sont tels l'homme que nous avons décrit. Vous désirez que j'explique ce point plus abondamment? Je le ferai en disant qu'il y a une opposition²² permanente entre un tel peuple et les *peuples* non cultivés ou, comme on dit, barbares.

1. *Les hommes cultivés sont de vrais hommes*, c'est-à-dire qu'ils sont humains dans leurs mœurs;

75

humani; Barbaros aut belluina ruditas terros, aut bestialis ferocia sævos reddit; ut præter figuram humanam (& quod loquuntur, non rugiant) humani vix aliquid agnoscas.

2. *In Gentè benè culta si Ordinem*, quem in administranda re publica & privata adhibent, spectes, *omnia instar Horologii sunt, ubi motò unò moventur omnia*; dum Rotula trahit Rotulam, & quidem ad numerum, mensuram, pondus. Apud Barbaros omnia sunt scopæ dissolutæ, arena sine calce.

3. *Si Officia spectes mutua, in Populo culto omnes serviunt omnibus*, suo quisque loco ea faciens, quæ sibi & aliis ex usu sunt. Inter Barbaros nemo se & sua accomodat alteri, omnia fiunt distractim, ideo cum impedimentis mutuis, & confusione.

4. *Cultis Populis omnia Mundi Elementa tributaria sunt, nec ipsa Terræ viscera occultare ab ipsis thesauros suos* (Metalla, Gemmas, Lapides & c.) possunt.

75

les barbares sont rendus ou hideux par une bestiale impéritie, ou sauvages par une férocité de bête; de sorte qu'en dehors d'une apparence humaine (ils ne rugissent pas, mais parlent), à peine leur reconnaît-on quelque chose d'humain.

2. Si l'on examine l'ordre mis dans l'administration de la chose publique et privée *par un peuple cultivé*, l'on voit que toutes choses vont comme l'horloge²³, dans laquelle tout obéit à l'impulsion d'un même moteur; une roue entraînant l'autre, ainsi que le nombre, la mesure, le poids. Chez les barbares, tout est fait en vain. Du sable sans chaux.

3. Si l'on regarde les fonctions chez les uns et les autres, l'on constate que chez le peuple cultivé, tous les membres sont utiles à tous, chacun faisant à sa place ce qui lui sera utile à lui et aux autres. Chez les barbares, personne ne s'adapte, lui et ses fonctions, à l'autre, tout est fait dans la division et donc difficilement, dans la confusion.

4. Aux peuples cultivés, tous les éléments du monde paient tribut et les entrailles même de la terre ne peuvent cacher leurs

Incultis omnia frustra sunt, neque naturam subigere, neque ubera ejus sugere, neque si ultro dona sua fundat illis uti, gnaris. Optimum etiam Cælum, fertilissima Terra, opportunissima navigationibus Flumina, sine ulu jacent ut apud Americanas Gentes, belluarum instat vitam brutam degentes, videre est.

5. *Cultæ Gentes nihil terræ otiosi, neque materiei quidquam inutiliter perire sinunt; Ligna & lignilla, Lapides & lapillos, Arenam ipsam & Platearum sordes, tollunt, ususque certis applicant. Apud incultos omnia inculta, squalida, sordida, putrescentia & pereuntia, videbis.*

6. *Hinc apud Illos sterilissimæ etiam naturæ suæ regiones, nihil præter arenas, aut rupes, aut paludes & stagna, habentes, ita excultæ sistantur, ut Paradisus videantur. Apud incultos etiam Paradisi faciem præ se ferentes tractus (ubi Cælum et Terræ nupisse credas) squalore obruuntur, amœnitatem amittunt.*

7. *Inde est, ut Gentes cultæ non duntaxat necessariis Vitæ rebus omnis generis abundant, sed & commoditatibus affluant, imo deliciis dum incultis vix est unde vitam trahant, rudi victu, pecorum ritu, sese sustentantibus.*

8. *Culti etiam in futurum providi, prospiciunt sibi de Vitæ necessariis, etiam in casus fortuitos, si Annonæ sterilitas, si Hostiles irruptionis, si pestifera Lues, aliive Morbi, ingruant quibus bene instructa Granaria, Armamentaria, Pharmacopœa, maturè opponunt. Apud Barbaros vitæ, valetudinis, securitatis, nulla rationabilis cura; vivitur in diem & casum, temeraria illis & eventualia omnia.*

*trésors (métaux, pierres précieuses, pierres, etc.)*²⁴ Pour les peuples sans culture et ignorants, tout est vain, ils ne savent ni soumettre la nature, ni sucer ses mamelles ni, si elle répand ses dons, en jouir. Le plus beau ciel, la terre la plus fertile, les fleuves les plus navigables sont là, sans emploi. C'est ainsi qu'il semble en être chez les peuples américains, qui mènent la stupide vie des bêtes.

5. *Les peuples cultivés ne laissent pas la terre à l'oisiveté ni rien se gaspiller.* Ils utilisent le bois de construction et les fagots, les pierres grosses comme petites, même le sable et les ordures des grandes rues, à des usages convenus. Chez les peuples non cultivés, vous verrez que tout est inculte, malpropre, sale, en putréfaction, en train de mourir.

6. *C'est pourquoi, chez les peuples cultivés, les régions de par leur nature les plus stériles, qui ne sont que sable, parois rocheuses, marais ou eaux stagnantes, sont si soigneusement cultivées qu'elles semblent être un paradis.* Chez les peuples incultes, même les terres qui projettent l'image du paradis (où l'on croirait que le ciel se marie à la terre) sont couvertes de malpropretés et manquent d'agrément.

7. *De là que les peuples cultivés abondent non seulement en biens nécessaires à la vie et en avantages de tous genres, mais en agréments;* alors que les peuples incultes réussissent à peine à survivre en se sustentant de nourriture à l'état naturel, à la manière des bêtes.

8. *Les peuples cultivés voient à se pourvoir du nécessaire pour parer à l'imprévu - récolte stérile d'une année, attaques²⁵ d'étrangers, peste ou autre maladie - auquel ils opposent à temps des greniers bien construits, des arsenaux, une pharmacopée.* Chez les barbares, nulle préoccupation raisonnable de la vie, de la santé, de la sécurité; on vit au jour le jour, selon l'occasion, totalement dans l'irréflexion et au hasard.

9. *Gens culta Vestitu quoque decoro & nitido Mentis nitorem ostendit, omnibus & singulis, parvis & magnis, nobilibus & ignobilibus, si non eleganter, mundè tamen, circumamictis dum inculti aut nudi, seminudi, aut pannoji & laceri, fqualidique & luridi, incedunt.*

10. *Exulta Gens habet Urbes splendidas, populosas, artificiorum plenas. Inculta horum loco*

9. *Le peuple cultivé montre l'éclat de son esprit par un vêtement convenable et immaculé et s'habille, sinon élégamment, du moins proprement en toutes circonstances, petites ou grandes, solennelles ou ordinaires; le peuple inculte, lui, va nu ou demi-nu, les vêtements en haillons ou déchirés, repoussant et sale.*

10. *Le peuple cultivé possède des villes superbes, peuplées, riches d'œuvres d'art. Le peuple inculte*

deserta habet; aut si quid Oppidorum appellat, magalia sunt & sordes.

11. *Culti Provincias suas & in his Civitates, Pagos, Domos, & Familias singulas, se ipsos denique sic intra Ordinis cancellos legum vinculis continent, ut evagari impune liceat nemini. Apud incultos, aut perperam cultos, licentia pro libertate est quidquid lubescit audent, effrenes in omnia.*

12. *Hinc apud istos tuta, fecura, tranquilla & placida omnia apud hos furta, latrocinia, violentiæque regnant. Unde securitas vera nulla, infidiarum, terculamentorumque, plena omnia.*

13. *In Gente verè culta à Rusticis etiam rusticutas abest, adeo morum urbanitate tincta sunt omnia. Apud incultos contra Urbani etiam rustici sunt, Urbanitas ipsa nil nisi merum rus.*

14. *Gentis cultæ homines Advenis affabiles sunt, vias ignorantibus comiter monstrant, divertentibus ad se humanitatem ostendunt, molestiæ quidquam exhibere cavent. Barbari ignotos aut à se se fugant*

n'a que déserts et pour toutes villes fortifiées, cabanes et ordures.

11. *Les peuples cultivés tiennent leurs provinces et, à l'intérieur d'elles, les villes, villages, maisons et familles individuelles dans les cadres de l'ordre et sous le joug des lois, qu'il n'est permis à personne de transgresser. Chez les peuples non cultivés ou qui le sont mal, la licence tient lieu de liberté; on ose tout ce qui semble permis, on est sans frein dans tout.*

12. *Il en résulte que chez les peuples cultivés, tout est protégé, à l'abri, calme et paisible; que chez les autres règnent le vol, le brigandage, la violence. Aussi ne se trouve-t-il chez ces derniers aucune sûreté véritable; ce ne sont que guet-apens et objets d'épouvante.*

13. *Les grossièretés sont absentes d'un peuple vraiment cultivé, tellement tout y est teinté de la civilité des mœurs. Chez les peuples incultes, au contraire, même ceux qui sont de bon goût sont grossiers et la civilité elle-même n'est rien de plus que grossièreté pure.*

14. *Les membres d'un peuple cultivé sont affables avec les étrangers; ils montrent de bon cœur leur chemin à ceux qui l'ignorent, font preuve d'humanité envers qui diffère d'eux, évitent de manifester quelque déplaisir. Quant aux barbares, ou ils font fuir et repoussent*

& repellunt, aut fugiunt ipsi, aut certe moribus tetricis à consortio deterrent.

15. *In benè cultis Gentibus otiosi homines, robustique mendici, nulli tellerantur, nulli sunt qualibet Republicâ suos omnes in ordine continente, suisque egenis proficiente. Inter Barbaros otiosorum hominum greges qui dum aut ex mendicitate, aut ex furtis & rapinis, aut ex miseria & fame, vivunt, confusiones & calamitates oriuntur variæ. Aut si malis obviam itur, violentiâ itur omnia angariis, oppressionibus, suppliciis, excarnicationibusque, plena.*

16. *Culti artibus liberalibus delectati, vacantes eis libenter nec ullam à se abesse cupientes, dinumerant stellas, & dimetiuntur Cælum, Terram, Abyssos, & quid non? nihil usquam se insciis fieri volentes, per remotissimos etiam Terræ, Aquæ, Aëris, tractus. Scire etiam Seculorum cursum, quàm brevi habeamus expectare finem laborant ut præterita habentes in oculis, præsentia disponant in melius, in futurorum usum. Inculti omnia hæc, sequæ ipsos, ignorant, unde huc venerint, quo vadant, quid sibi aut rebus circa se fiat, securi eoque præteritorum ignari, ad præsentia inepti, ad futura omnia imparati.*

17. *Cultos delectat Orphei Cithara, divinæque Musicæ suaviter dant operam; ut sonoræ harmoniæ suavitate capti tanto illi melius, Davidis & Salomonis exemplo, attendant ubique. Inculti Asinus sunt ad Lyram si quid sonorum inter ipsos audias, inconditi erunt ebriorum stridores, aut brute tripudantium agrestia jurgia.*

18. *Tandem, Culti intra semetipsos luminis, rationis, bonæ voluntatis, bonæque conscientie pleni, DEO & seipsum contenti, thesaurisque suis læti, vivunt placide.*

d'eux les inconnus, ou ils les fuient eux-mêmes, ou ils empêchent à coup sûr tout rapport par des comportements menaçants.

15. *Chez les peuples très cultivés, les hommes inactifs et les mendiants en bonne santé ne sont pas tolérés²⁶ et n'existent pas. L'État maintient par tous les moyens l'ordre chez tous les siens et pourvoit aux besoins de ceux de ses membres qui manquent de tout. Chez les barbares, il existe des troupes d'hommes inactifs qui, alors que naissent désordres et calamités diverses, vivent de mendicité ou de rapines ou sont dans la misère et la faim. Ou, si l'on veut prévenir des maux, on le fait par la violence; tout est servitude, destruction, supplice et torture.*

16. *Les peuples cultivés sont attirés par les arts libéraux et s'y adonnent volontiers; ne voulant être étrangers à aucun, ils dénombrent les étoiles, mesurent le ciel, la terre, les abîmes et - pourquoi pas? -, soucieux que rien ne se passe en quelque lieu à leur insu, sont attirés vers les étendues de terre, d'eau et d'air les plus lointaines. Ils travaillent aussi à connaître le cours des siècles, à mesurer ce qui nous sépare des débuts et de la fin; afin qu'ayant les yeux sur le passé, ils disposent au mieux du présent en vue du futur. Les incultes, tranquilles, ne savent rien de cela ni d'eux-mêmes, d'où ils viennent et où ils vont, ce qu'il advient d'eux ou des choses qui les entourent; ils sont ainsi ignorants du passé, inaptes au présent et sans préparation pour l'avenir.*

17. *La cithare d'Orphée charme les gens cultivés, qui s'exercent agréablement à la divine musique; afin que, saisis par la douceur de la plus belle harmonie, ils la remarquent partout à l'exemple de David et de Salomon. Les incultes ne comprennent rien au luth; si vous entendez chez eux des sons, ce seront ceux, désordonnés, des grognements des ivrognes ou les grossiers cris de joie de danseurs hébétés.*

18. *Les gens cultivés, enfin, remplis intérieurement de lumière, de raison, de bonne volonté et de bonne conscience, tout occupés de DIEU et d'eux-mêmes, vivent*

Inculi nihil intra se possidentes, toti extra se feruntur, umbraque pro rebus captando ludibria patiuntur, vaneſcunt, pereuntque tandem. Atque utinam pereant, neque per hanc mortem in æternam vivi præcipitentur! Quod tamen quia neceſſario evenit, ut

77

Homines Non-homines fine ſuo, Vita beatâ, excidant non naſci, ſed brutum, præſtiterat, quam naſci quidem Hominem, ad Humanitatem tamen nullô humano cultu promoveri.

Intellexiſſe Vos ſpero, Auditores faventiſſimi, quid ſit Hominem, aut Populum eſſe cultum, & quid Culti ab Incultis differant. Obſervandum tamen inſuper eſt Culturæ humanæ faſtigium eſſe, Pietatem, ſeu Timorem DEI, qui tanquam Sapientiæ corona celebratur (Sir. 1.22). Abſque hoc fit, Cultiſſimus quiſque barbariſſimus erit. DEUS enim impios omnes ſultos appellat, & ut jumenta reputat (Pſal. 49.21. & 94.8.). Sapientes ſunt, inquit DEUS, ut faciant mala, bona autem facere neſciunt (Jer. 4.22.). Et, dicentes ſe eſſe ſapientes, ſulti facti ſunt (Rom. 2.v.22.) Iterum Qvomodo dicitis Sapientes nos ſumus, & lex Domini nobiſcum eſt? Verbum enim Domini projecerunt, & Sapientia nulla eſt in eis. (Jer. 8.8.9.) Sapientiam talem Apoſtolus vocat terrenam, animale, diabolicam (Jac.3.v.15.) quum nempe filii Agar (homines carnales) tantum exquirunt prudentiam quæ de terra eſt, negotiatores terræ, & fabulatores, & exquiſitores intelligentiæ, viam ſapientiæ (veræ) non cognoscunt, neque recordantur ſemitas ejus (Bar. 3.23.). Qvales cum inter cultiſſimas Europæ Gentes ſint, non ad DEI, ſed ſatanæ imaginem exculti, præmonendi eſtis dilecti, ne quem Culturæ vox decipiat

heureux de leurs trésors. Les incultes ne poſſèdent rien au-dedans d'eux, ont tout en dehors d'eux, ſouffrent de la dérision de ſaiſir les ombres au lieu des choſes, ſe diſſipent et, enfin, périssent. Faſſe le ciel qu'ils ne périssent et ne ſoient précipités vivants dans la mort éternelle. Cependant, puisqu'il arrive néceſſairement

77

que les hommes deviennent, privés de leur fin, la vie bienheureuse, des non-hommes, il aurait mieux valu qu'ils ne naissent pas, ou du moins qu'ils naissent non pas hommes mais bêtes, que de naître hommes ſans progresser vers l'humanité par quelque culture humaine.

J'espère que vous avez compris, vous qui m'écoutez avec tant d'intérêt, ce qu'est l'homme ou le peuple cultivé et ce qui différencie les gens cultivés de ceux qui ne le ſont pas. Il faut cependant veiller à ce que que la piété ou la crainte de DIEU, qu'on célèbre comme le couronnement de la ſageſſe, ſoit au ſommet de la culture humaine. Sans quoi le plus cultivé ſera le plus barbare. DIEU appelle en effet ſous tous les impies et les tient pour bêtes de ſomme (Pſal. 49.21. & 94.8²⁷). Ils ſont ſages pour le mal, dit DIEU, mais ne ſavent pas faire le bien (Jer. 4.22.). Et ſe diſant ſages, ils deviennent ſous (Rom. 2.v.22.). Et encore Comment pouvez-vous dire Nous ſommes ſages et la loi de DIEU eſt avec nous? Car ils ont délaſſé la Parole du Seigneur et il n'eſt en eux nulle ſageſſe (Jer. 8.8.9). L'Apôtre appelle une telle ſageſſe terreſtre, animale, diabolique (Jac.3.v.15.). Comme en effet les ſils d'Agar (des hommes charnels) en quête de prudence terreſtre, ainſi les négociants de la terre, les diſeurs de paraboles et les chercheurs d'intelligence ne connaissent pas la voie de la (vraie) ſageſſe et ne ſe rappellent pas ſes ſentiers (Bar. 3.23). Comme il existe de tels peuples parmi les nations les plus cultivées d'Europe, qui ſont cultivées non à l'image de DIEU, mais de Satan, vous devez être prévenus, bien-aimés, afin que le mot Culture, qui désigne auſſi bien ceux qui ſe ſont exercés au mal qu'au bien, ne trompe

tam in malum, quam in bonum exercitatos significans. Præstat non excoli, quam ad mundanas vanitates, fastum, fraudes, dolos, impietatem, aut hypocrisin excoli præstaretque rudem manere Populum, modo simplicem, & DEI timentem (qualia prima secula fuerunt, Patriarcharum) quam ita politum, quomodo se Mundus polit. Quia tamen & ruditas brutalis ignorantiam DEI, meliorumque contemptum, secum trahit & vera rerum omnium cognitio ad cognitionem DEI via est; hunc autem quantum cognoscimus tantum diligimus; tollatur abusus, & maneat usus.

De vera autem & salutari Hominum Cultura hoc insuper addo Neminem reddi posse cultum absque Cultione, seu Cultura, h.e. diligenti studio & cura. Si quis dicat, aut cogitet, Ingenium esse DEI donum, dexteræque Ejus in nobis opus an ergo DEI Opera perficere possit Homo? Respondeo Opera DEI quæ à potestate nostra exemit Opifex, mutari à nobis, nedum perfici, nequeunt ut sunt Mundi figura, Siderum cursus, Coeli tempestates, & similia. Sed quæ nobis in Manum, aut Animum, dedit, illa utique potestati nostræ subjecit ut applicare illa usibus nostris, eoque translocare, transformare, transpolire, h.e. perficere, arbitrii nostri sit. Lapidem puta, Metalla, Herbas, Ligna, Animalia, Corpus ipsum nostrum. Pari ergo ratione Ingenium quoque Mentem, Voluntatem, Manum, Linguam; ut unum horum recte expositum niteat, suoque muneri aptum sit, perficere nostræ potestatis, nostrique officii, esse

personne. Il vaut mieux ne pas être cultivés que de l'être en vue des mondanités, du faste, des tromperies, des perfidies, de l'impiété ou de l'hypocrisie et il serait préférable qu'un peuple demeure à l'état naturel, simple et craignant DIEU (tels ont été les premiers siècles des Patriarches) plutôt que de briller à la façon du Monde. Cependant, puisque l'impéritie sans raison entraîne avec elle l'ignorance de DIEU et le dédain des choses meilleures; que la vraie connaissance de toutes choses est la voie vers la connaissance de DIEU: qu'autant nous connaissons celui-ci, autant nous l'aimons; que disparaisse le mauvais usage et que demeure l'usage.

J'ajoute en outre ceci sur la culture véritable et salutaire aux hommes: personne ne peut devenir cultivé sans travail, sans se cultiver, c'est-à-dire sans étude et préoccupation diligentes. Mais, pourrait-on dire ou penser, si le talent est un don de DIEU et que l'œuvre de Sa droite est en nous, serait-ce donc que l'homme peut parfaire les œuvres de DIEU? Je réponds que les œuvres de DIEU retirées de notre pouvoir par l'Artisan ne peuvent être changées et à plus forte raison perfectionnées par nous; ainsi en est-il de l'aspect du monde, du cours des astres, des tempêtes du ciel et autres choses semblables. Mais ces choses qu'Il nous a données dans la main ou l'âme, celles-là, Il les a soumises à notre pouvoir afin que nous ayons le choix de les mettre à notre usage, de les déplacer, de les transformer, de changer leur apparence, c'est-à-dire de les perfectionner. Pensons aux pierres, aux métaux, aux herbes, aux bois, aux animaux, à notre corps même. Et pour la même raison, au talent, à l'esprit, à la volonté, à la main, à la langue; le Savant Architecte a voulu qu'il soit en notre pouvoir et de notre devoir de faire en sorte que chacune de ces dispositions brille du poli qui convient et soit apte à sa charge.

quidquam nobis datum, vel nosmetipsos, è potestate nostra exemisset, jam nos à majestate, qua nos condecoravit (Imagine sua) diminuisset. Atqui diminuere noluit ergo nobis *Nostri arbitrium*, sic aut sic nos transformandi, ac ope Illius perficiendi, reliquit. *Culturâ itaque nobis, qua nos ad rectè omnia intelligendum, volendum, operandum, eloquendum, disponamus, opus est ut sic demum Intellectu, Animò, Manu, Lingvâ, ad normas reducti, verè Homines dicamur.* Tolle Animi culturam, Homines pauci quidem, & pinguescere ventre, macrere tamen animò; Valere corpore, ægrotare mente; Nitere cute, squalere conscientia, videbis. Nam *quæ alia esse potest Hominis, terrenæ Creaturæ, quàm quæ aliorum terrænorum est, conditio?* Vide mihi Gemmam in Regis Corona, aut Principis digito, radiosè micantem! Num talem nasci putas? Falleris, id si cogitas, Scabra est ut nascitur, obscura est, tenebrosa est, humi jacentem non tolles ut niteat radi, stringi, scalpi, ferrari, complanari, edolari, elimari, varieque lævigari & poliri, opus habet. *Rudiores item lapides*, saxa, ut extruendis Domibus, Turribus, Muris, Columnis, similibusque usibus serviant, data, non serviunt tamen, nisi nostrâ manu excisi, edolati, statuminati. Sic Metalla, ad insignes vitæ nostræ usus producta, effodi, liquari, depurari, variè fundi & tundi, necesse habent citra hoc minori nobis usui, quam istud Terræ lutum, futura. *A Plantis* habemus Cibus, Potum, Medicinam ita tamen, ut Herbas & frumenta feminari, ferrari, demeti, trituri, moli, pinji; Arborea plantari, putari, stercoreari, fructus decerpi, ficcari &c. necesse sit : multo vero magis, si quid inde ad Medicinam vel ad Structuram, cedere debet, aliis atque aliis modis præparandum est. *Animalia*, ut quæ vitâ & motu pollent, ipsa sibi ad seipsa sustentandum sufficere videntur : eorum tamen operâ si ad usus, ad quos nobis concessa sunt, uti vellis, nunquam sine prævia illorum exercitatione poteris. Ecce enim! *Equus*

quelque chose qu'Il nous a donné - ou nous-même - Il aurait diminué la majesté dont Il nous a brillamment revêtu (à Son image). Mais Il n'a pas voulu le faire; Il a donc laissé à *notre libre arbitre* de nous transformer avec énergie et d'achever son œuvre. *Aussi avons-nous besoin de la culture, qui nous permet de tout comprendre, vouloir, faire, dire correctement*, afin qu'amènés à la mesure par l'intelligence, l'âme, la main et la langue, nous puissions vraiment nous appeler des hommes. Sans culture de l'âme, vous verrez les hommes se nourrir et profiter du ventre, bien sûr, mais maigrir de l'âme; avoir la santé du corps, mais la maladie dans l'âme; avoir la peau sans tache, mais la conscience souillée. *Car quelle autre condition peut-être celle de l'Homme, créature terrestre, que celle des autres êtres de la terre?* Vois la pierre précieuse qui, dans la couronne de ce beau Roi ou au doigt de mon Prince, scintille avec éclat. Crois-tu qu'elle est née telle? Tu te trompes, si tu le penses. Quand elle naît, elle est sale, sombre, ténébreuse, tu ne la ramasserais pas sur le sol; pour briller, elle a besoin d'être grattée, frottée, creusée, sciée, adoucie, façonnée, lissée et polie. De même en est-il *des roches plus grossières*, les pierres, qui servent à la construction des maisons, des tours, des colonnes et autres, qui ne peuvent être utilisées à moins d'être taillées à la main. Ainsi en est-il des métaux, employés à des usages remarquables dans notre vie, qu'il faut extraire du sol, fondre, débarrasser des scories, couler, marteler et qui, auparavant, étaient moins utiles encore que la boue du sol. *Des plantes* nous tirons nourriture, boisson, remède; mais il faut mettre en terre plants et graines, sarcler, moissonner, battre, moulin, broyer; il faut planter les arbres, les émonder, leur donner de l'engrais, cueillir leurs fruits, les faire sécher, et faire bien d'autres choses encore advenant qu'on les destine à la pharmacie ou à la construction. Pour avoir vie et mouvement, *les animaux* sont capables de se nourrir eux-mêmes; mais on ne pourra les destiner aux usages pour lesquels ils nous ont été accordés sans les y dresser auparavant. Certes, *le cheval*

cce enim! *Equus* bello, *Bos* vecturæ, *Asinus* oneribus, *Canis* custodiæ & venationi, *Falco* & *Accipiter* aucupio & c. natus aptus est : & tamen nisi unum quodque horum ad opus suum advesfeceris, nihil valebunt. *Ita homo* ex parte Corporis ad labores est, videmus tamen præter nudam aptitudinem nihil ei constare. Et sedere, & stare, & indecere, paulatim, condocere faciendus est : imo edere & bibere, nisi doctus, nescit. Et unde igitur *Menti nostræ*, *Voluntati nostræ*, *Manui nostræ*, *Lingvæ nostræ*, ea veniret prærogativa, ut absque antegressa præparatione munia sua perfecte obire possent? Absurdum id cogitatu etiam : cum omnium creatorum lex sit, *A nihilo initium sumere, gradatimque elevari ac perfici*, tam essentiae quam actionum respectu. *Opus igitur est Omnia omnino Ingenia coli : ut quisque Homo natus est, Hominem agere discat. Opus tamen imprimis eos poliri, qui cæteris in specula, regulas,*

est fait pour la guerre, le bœuf pour le trait, l'âne pour les fardeaux, le chien pour la garde et le gibier, le faucon et l'oiseau de proie pour la chasse aux oiseaux; mais à moins de les dresser chacun à sa tâche, ils ne serviront à rien. Ainsi en est-il de l'homme, destiné en partie aux travaux corporels et qui ne naît avec rien de plus qu'une aptitude à les faire; à qui il faudra montrer peu à peu à s'asseoir, à se tenir debout, à marcher, et qui ne sait même pas manger et boire à moins qu'on ne le lui montre. Et d'où donc viendraient le privilège qu'ont notre esprit, notre volonté, notre main, notre langue de s'acquitter parfaitement de leurs emplois si ce n'est qu'ils y ont été préparés? C'est absurde quand on y pense, car si nous sommes la loi de toute créature, nous partons de rien et ne nous élevons et perfectionnons, tant sous l'angle des dispositions que des actions, que graduellement. Nous avons donc besoin de cultiver tous nos talents en entier. Afin que quiconque est né Homme apprenne à agir en Homme. Mais il faut toutefois qu'en soient avant tout proposées

fulcra sunt exponendi : h.e. Regimini alicujus humanæ societatis, in Familia, Schola, Civitate, Regno, præponendi. Sed & illos instrui opus, quos ad subjectionem natura destinavit, ut rationaliter subesse, & Ordini parere, sciant. *Opus poliris tardos* : ut ad prospectus aliquos arte juventur. *Opus ingeniosos* : ut ne nimia mentis mobilitate ad mala prouant, aut se vagis suis cogitationibus obruant. *Opus Culturâ naturis bonis*, ut à pravitate præferentur; *Opus item pravis*, ut naturæ vitæ emendentur : quomodo Socrati factum, ipsomet fatente, ut prava, & in scelera contorta sua indoles, institutionis beneficio ad rectitudinem perducta fuerit. *Summa summarum* : ut terra generosa, si pulchre colitur, Paradisus fit; si negligitur, Desertum triste, urticis, spinis,

de haut les règles par d'autres, c'est-à-dire par quelque gouvernement de la société humaine qui les mette de l'avant dans la famille, la ville, le royaume. Il faut former ceux que la nature a destinés à la sujétion à recevoir raisonnablement les ordres et à s'y plier. Il faut que ceux qui sont lents soient façonnés afin que quelque métier leur prépare un avenir. Il faut aider ceux qui ont du talent, afin que leur excessive vivacité d'esprit ne les précipitent vers le mal ou qu'ils ne se remplissent pas de pensées extravagantes. Il faut que par la Culture on préserve les bons tempéraments de la dépravation; mais il la faut aux dépravés, afin d'en guérir; comme il est advenu à Socrate, lui-même le reconnaît, dont la disposition naturelle dépravée et portée au crime a été amenée à la droiture par le bienfait de l'instruction. Comme, en somme, la terre généreuse, si elle est bien cultivée, devient un paradis et si elle est négligée, un triste désert rempli

serpentibusque oppletum : ita Ingenia si pulchrè coluntur, Angelicis naturis similitissima evadunt; imo DEO ipsi, cujus imaginem referunt : neglecta vero Brutis accedunt proximè, aut averſi ab archetypo ſuo penitus, ipſis impuris Spiritibus, eheu! *Cultura itaque ingeniorum, ſola nos ad ſimilitudinem DEI ſublimare poſteſt, ſupra omnes Mundi opes, honores, voluptates, & quidquid votis concipi poſteſt, aut ſolet, Hominibus neceſſaria eſt, IDEOque, ſupra omnia optanda.*

Iam quaeritur, An Ingeniorum culturam per totam aliquam Gentem extendi poſſibile eſt? & quomodo id in Gente nondum fatiſ culta impetrari facile queat? Equidem de Poſſibilitate cur quis movere velit quaerſtionem, non video : cùm teſtimonio rerum exſtent, Culturarum ſcilicet eleganter multarum jam Gentium : tametſi fortè ad plenum vixdum ullius. Poſſe tamen plenè excoli, ſi rei huic plenò deſideriò, & graviter, impendatur opera, patet : quia *promovere quamlibet rem eò, quò per ſemetipſam inclinât, modo amoveantur impedimenta, naturæ que prudenter dirigatur impetus, non eſt difficile, nedum impoſſibile.* Ex Avè certè facere avem, ex Eqvo eqvum, ex Aqva aqvam, ex Lapide lapidem (h. e. efficere ut Avis volet, Eqvus currat, Aqva fluat, Lapis jaceat, ubi & quomodo velis) nullius adeo; artis eſt : ergo neque ex Homine facere hominem, ſi ſcias. *Omnes namque homines Homines ſunt, unâ eâdemque naturâ : Vnum ſi nôris, omnes nôris : unum ſi excolere ſcieris, omnes ſcieris.* Qvin & citra directionem alienam multis id, ipſò benignioris naturæ instinctu, obtingint, ut in ſeipſis reperiant & doctorem & diſcipulum; diſciplinamque & diſciplinæ viam, ſeu methodum. *Autodidactos intelligo,*

de ronces, de buiſſons épineux et de ſerpents; ainſi, les diſpoſitions naturelles, ſi elles ſont pleinement cultivées, deviennent très ſemblables à celles des anges; et même à DIEU lui-même, dont elles renvoient l'image : et ſi elles ſont négligées, elles nous rendent très proches des bêtes ou ſont tout à fait détournées de leur modèle par les eſprits impurs eux-mêmes, hélas! *C'eſt pourquoi la culture des diſpoſitions naturelles, qui ſeule peut nous élever à la reſſemblance de DIEU et au delà de toutes les puiffances, les honneurs, les plaisirs du Monde et de tout ce que l'on peut ou que l'on a coutume de deſirer, eſt néceſſaire aux hommes et doit donc être préférée à toute choſe.*

Dès lors, demande-t-on, eſt-il poſſible d'étendre la culture des diſpoſitions naturelles à tout un peuple? Et comment un peuple qui n'eſt pas aſſez cultivé peut-il y parvenir facilement? Il n'y a aſſurément pas lieu de pouſſer loin la recherche ſur la poſſibilité d'une telle démarche puifque les témoignages de la grande culture de nombreux peuples exiſtent dans la réalité : bien qu'aucun, peut-être, ne ſoit pleinement cultivé. Il eſt évident, toutefois, qu'on peut y arriver, ſi l'on ſe met à ſes œuvres avec tout ſon deſir et ſérieuſement : *car il n'eſt pas difficile, encore moins impoſſible de faire progresser ce à quoi l'on eſt incliné en en écartant les obſtacles et en dirigeant avec prudence ſon mouvement naturel.* Il ne faut pas un talent conſommé pour faire de l'oiseau un oiseau, du cheval un cheval, de l'eau l'eau, de la pierre une pierre (c'eſt-à-dire pour que l'oiseau vole, le cheval coure, l'eau coule et la pierre ſe tienne où et comme l'on veut); ainſi en eſt-il de tirer de l'homme un homme, lorsqu'on ſait comment. *Car tous les hommes ſont hommes de par leur nature commune; ſi tu en connais un, tu les connais tous. Si tu ſais en former un, tu ſais les former tous.* Bien plus, il arrive à beaucoup, ſans autre direction, ſous l'impulſion d'une nature plus favorable, de trouver en eux le maître et l'élève; l'enseignement et la manière d'enseigner, c'eſt-à-dire la méthode. Je parle des autodidactes qui deviennent ſavants,

qvi abſque aliena manuſductione per ſemetipſos docti, probi, induſtrii, diſerti fiunt. Verum eſt, non omnes tam eſſe felices, multis hebetiorem obtingere indolem : verum tamen eſt qvòd Horatius cecinit,

*Nemo adeo ferus eſt, qui non miteſcere poſſit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem,
Qvia Scilicet ingenuas didiciſſe fideliter Artes
Emollit Mores, nec ſinit eſſe feros : ut Ovid.
habet*

instruits, travailleurs et habiles d'eux-mêmes, sans aide autre. Tous n'ont pas autant de chance, il est vrai, et nombreux sont ceux qui ont une nature plus lente, mais ce qu'a chanté Horace est vrai

*Bien plus, personne n'est sauvage au point de ne pouvoir s'adoucir,
S'il prête une oreille patiente à la culture
Car assurément, avoir bien appris les Arts libéraux*

Adoucit les mœurs et ne laisse pas être sauvage, comme le dit Ovide²⁹.

Ita profecto eſt, *qviſqviſ Homo naſcitur, homo naſcitur*, h.e. (ut Clemens Alexandrinus dixit) Ager animatus. Qvia igitur (ut Hippocrates addit) *qvæ Seminis proportio ad Tellurem eſt, eadem eſt Scientiarum ad Ingenium humanum* : qvemadmodum nullus Ager tam infelix eſt, qvin cultus recipiat ſemen aliqvòd, feratqve fructum; ita Ingenium vix ullum omnino ſterile, modo colatur, modo diligenter, modo nihil auxiliorum intermittendo. Quorum *Auxiliorum, univerſali Culturæ inſervientium, octo ſunt*. Attingam illa, Vos autem attendite obſecro! remqve ſuper omnia pulchram, poſſibilem, facilem, ſvaderi intelligetis.

1. *Primum eſt, ut felici Ingeniorum Culturæ PARENTES & NUTRICII primum fundamentum ponant*; diligenti, ne qvid corruptelarum liberis obveniat (Vitæ, Valetudinis, Senſuum, Morumque reſpectu) curâ. Qva de re multa eſſent dicenda, ſed non hujus loci ſunt. Scripſimus nos ea de re jam ante annos octodecim peculiarem librum, edidimusque (ſub Scholæ maternæ titulo) idiomate Germanico & Polonico : ubi qvæ Parentum circa prolem officia ſint, anteqvam eam progignunt, dum uterò geſtant, dum luci editam vident, dum tenellam curant, deſcribitur : ut ne ipſi eam primo & maximè, ſeu ſupinâ incuriâ perdant, ſeu crudeli indulgentiâ corruptant. Angularis hic eſt

Car il en eſt ainſi, *chaque homme naît homme*, c'eſt-à-dire (comme le dit Clément d'Alexandrie), champ doté d'une âme. Car (comme ajoute Hippocrate) *il en eſt du rapport des ſciences à la nature de l'homme comme de la ſemence à la terre* : aucun champ n'eſt ſi infortuné qu'il ne reçoive quelque ſemence et qu'il porte fruit; ainſi, aucun talent n'eſt tout à fait ſterile ſ'il eſt cultivé, ſ'il l'eſt diligemment, ſ'il diſpoſe d'aides. *Il existe huit de ces aides au ſervice de la culture univerſelle*. Je vous en prie inſtaamment, pendant que j'en parlerai, accordez-moi votre attention! Vous comprendrez que je vous conſeille quelque choſe de plus beau que tout, de poſſible, de facile.

1. *D'abord, que les PARENTS ET LES PRÉCEPTEURS poſent conſciencieuſement la première baſe d'une heureuſe culture des diſpoſitions naturelles*, afin que rien qui les corrompte n'arrive aux enfants (ſur les plans de la vie, de la ſanté, des ſens et des mœurs). Il y aurait beaucoup à dire à ce ſujet, ce n'eſt pas le lieu de le répéter ici. Dix-huit ans paſſés, nous avons écrit à ce ſujet un livre que nous avons publié (ſous le titre d'École du giron maternel) en allemand et en polonais : nous y diſons quels ſont les devoirs des parents envers l'enfant avant qu'ils l'engendrent, quand celui-ci eſt dans le ſein, lorsqu'il voit le jour, lorsque ſes parents le ſoignent tout petit, afin que par un négligent manque de ſoins ils ne le perdent ni le

veræ ingeniorum Culturæ lapis, prima publicæ felicitatis, si recte administretur, basis.

II. *Secundò locò erunt Pædagogici; quorum fidei Parentes eâ finì committunt filios, ut Ingeniis teneris, jam tamen se in vigorem disponentibus, res ponas instillandi, honestatis exemplis præeundi, omniumque solertium actionum & lepidi sermonis formas commonstrandi, nullâ prætermittâ occasione, Imagunculas DEI forment, Mercurioque hos suos scitule effigant. Magnus hujus rei usus, si prudenter administretur : quia prima hæc ætas cerea est, in omnia flexilis; simiarumque instar quicquid vident, seu bonum seu malum, imitantur. Unde verissimè dictum est : *Tales nos esse in vita omni, quales nos puerilis reddidit educatio.**

III. *Tertium Culturæ publicæ medium erunt SCHOLÆ publicæ, tanquam publicæ Humanitatis officinæ : ubi à Præceptoribus fidei, publica autoritate instructis, omnia scitu & crediti, dictu & factu necessaria, clare commonstrantur, servidæque & perpetuâ honestorum omnium praxi habitus illis Doctrinæ, Sapientiæ, Virtutum, Eloquentiæque, & formatur & firmatur. Qvod procedit suaviter, quando Magistri quod audiunt esse allaborant, obambulantes Bibliothecæ, vivaque omnium agendorum & omittendorum Exemplaria, quæ imitari & promptum sit, & tutum. Quia rectè præseuntem rectè sequi facile est : & qualis dux, talis qui ducitur. Felix Populus, qui multis sapenterque ordinatis, instruitur Scholis.*

IV. *Quartum universalis Culturæ medium, in Scholis & extra Scholas, Libri boni sunt, uberior-*

corrompent par une cruelle indulgence. Telle est la pierre angulaire de la vraie culture des dispositions naturelles, la première base, si on la gère correctement, du bonheur public.

II. *En deuxième lieu viennent les pédagogues, auxquels les parents remettent avec confiance leurs enfants afin que, ne manquant aucune occasion de développer la vigueur de leurs jeunes dispositions, en leur inculquant le bien, en les devançant par des exemples de vertu, en leur montrant les beautés de toutes les actions adroites et du langage élégant, ils en fassent de petites images de DIEU et leur transmettent rapidement leurs propres talents. Cette période est d'une grande utilité si on la gère prudemment, car les premières années sont telles de la cire, entièrement flexibles ; comme les singes, on imite tout ce que l'on voit, bien comme mal. D'où la très grande vérité du proverbe nous serons en tout dans notre vie comme nous a faits notre éducation d'enfant.*

III. *Les ÉCOLES publiques sont le troisième centre de la culture publique, des officines, pour ainsi dire, d'humanité : c'est là que, par des précepteurs sûrs établis par l'autorité publique, est clairement montré tout ce qu'il faut savoir, dire et faire et qu'est formée et fortifiée par eux la disposition d'esprit à la pratique ardente et continue de tout ce qui est digne en matière de doctrine, de sagesse, de vertus et d'éloquence, ce qui se fait de manière agréable quand les Maîtres qu'ils écoutent travaillent beaucoup, sont des bibliothèques ambulantes, des exemples vivants de tout ce qu'il faut faire et éviter qu'il est facile et sûr d'imiter. Car il est facile de suivre droitement qui précède droitement; et tel est le chef, tel est celui qui suit. Heureux peuple qui est instruit par des écoles nombreuses, et sagement.*

IV. *Le quatrième instrument de la culture universelle consiste, à l'intérieur et à l'extérieur des écoles, dans les bons livres, qui habituent à une connaissance*

varietatem, Eloquentiæque flumina, ingeniis affudentes, *Libri quam boni, si verè boni, & sapienter scripti, verè sunt ingeniorum cos, Iudiciorum lima, Oculorum collyrium, Sapientiæ infudibula, alienarum cogitationum & actionum specula, nostrarum directoria.* Qualibus si repleatur Gentis alicujus Populus, in luce eris. *Ingemino : Libris bonis si repleatur Gentis alicujus Populus, in Luce erit.*

V. Succedet ingenia acuendi medium quintum, cum viris doctis, piis, industriosis, facundis, **CONVERSATIO** crebra; transformandi nos in melios occultam, efficacissimamque, vim habens. Rectè enim dictum est : *Quemadmodum qui in Sole ambulat, tamen si alia de causa ambulet, calefcit tamen, atque si deambulationem continuet, nigrescit : ita qui cum hominibus (jeu bonis jeu malis, eruditis aut rudibus, sapientibus aut stultis) conservatur, de illorum Ingenio & moribus trahet certo, inscius etiam.* Providentum igitur, ut Juventus Gentis, quam excultam volumus, à sodalitatiis pravis arceatur, perpetuo autem sodalitio doctorum, piorum, honestorum, industrie occupatorum, adhibeatur : atque tum non expoliri non poterit. Quò fine multi Sapientes Reges, aliique Patriæ Patres, variis in Gentibus, aut aliunde Viros sapientes ad suos evocari, aut suos ad illos amandare, ibique nos dies aut menses, sed annos, vivere & poliri, voluerunt.

VI. Nec tamen in Sapientum Contubernio vivere sufficit : *exercendi sunt adolescentes ipsi ACTIONIBUS perpetuis, ut Vitam totam practicè agere consuefcant; tum demùm Artifices futuri, si hos fecerit usus.* Quippe nemo nisi crebro errando, errorefque cognoscendo, & emendando, non errare dicit : *nemo nisi fabricando fabricatur.* Ex hac tali Schola,

vertus et aux fleuves d'éloquence. *Les bons livres, dis-je, s'ils sont vraiment bons et écrits avec sagesse, sont véritablement, pour les dispositions naturelles, la pierre à aiguiser, la râpe des jugements, le collyre des yeux, la trémie de la sagesse, un poste d'observation des pensées et des actions des autres, un itinéraire tracé pour nous.* Si le peuple de quelque pays en possède abondamment, il sera dans la lumière. Je le répète, *le peuple de quelque nation qui possède en abondance de bons livres sera dans la lumière.*

V. Vient ensuite le cinquième moyen d'aiguiser les dispositions naturelles, le **COMMERCE** abondant avec des hommes savants, pieux, laborieux, éloquents; commerce qui a la force cachée mais très agissante de nous transformer pour le mieux. Car on dit à bon droit *comme celui qui marche au soleil quelle qu'en soit la raison a chaud et, si la marche continue, brunit; ainsi, celui qui a commerce avec les hommes* (ou bons ou mauvais, ou instruits ou ignorants, ou savants ou sots) *tirera certes à lui de leur talent et de leurs mœurs même à son insu.* Il faut donc prévoir que la jeunesse du peuple, que nous voulons cultiver, soit écartée des mauvaises camaraderies, et attirée vers la fraternité des gens instruits, pieux, honnêtes, de ceux qui s'occupent avec zèle; elle ne pourra alors pas éviter de s'instruire. À cette fin, chez divers peuples, de nombreux Rois savants ainsi que d'autres Pères de la patrie ont voulu ou bien appeler vers eux des hommes savants venus d'ailleurs, ou bien s'exiler de chez eux pour vivre et s'instruire ailleurs non pas des jours et des mois, mais des années.

VI. Mais il ne suffit pas de vivre dans la société des savants; *les adolescents doivent eux-mêmes s'entraîner par des ACTIONS continues afin de s'accoutumer à en garder la pratique toute leur vie; c'est seulement en s'y appliquant qu'ils seront les artisans de leur devenir.* Car personne n'apprend à ne pas se tromper sans se tromper souvent; sans reconnaître ses erreurs et se corriger; *personne ne peut être construit sans se construire.* D'une telle école,

continuata ab ætate prima rerum praxi, promanavit *Hannibalis* olim bellica scientia; quia puer statim patrem in Castra sequutus, nihil totâ vitâ nisi militavit; sicut & *Alexander Magnus*, alique Veteres rerum usu excitati. Et cur antiqua memorem? Venetorum hodie & Belgarum celebrata super alias prudentia, Imperiiqve felicitas, non aliunde magis quam quod Filios suos a primis armis actuosâ vitâ, negotiisque Reipublicæ exercent, veniunt. Nullius ibi Nobilis, Baronis, Comititis, Senatoris, Ducis etiam ipsius, filius aliter ad honores quam gradatim admittitur; suaque in Patriam merita non aliunde quam ad infimis muniis (cum plebeissimo quoque) auspiciatur; nec ad altiora, nisi priorum exacte gnarus, admittitur. Ita fiunt alacres, ita idonei, ad omnia omnes : nec torpore, aut inutile Terræ pendus fieri, permittitur quicquam.

VII. *Septimum publicam Ingeniorum culturam promovendi medium, sunt ipsi sapientes MAGISTRATUS, cum sua pie sollicita (ut ne Subditis Scholæ, Scholis Doctores, Doctoribus discipuli, Discipulis Libri, aliaque necessaria; omnibus autem otium &*

prolongée à partir du premier âge par la pratique de la réalité, a découlé autrefois la science guerrière d'*Hannibal*. Car dès l'enfance, il suivit son père dans les camps et ne fit rien d'autre que la guerre toute sa vie; comme *Alexandre le Grand* et d'autres Anciens animés par la pratique de la réalité. Et pourquoi rappellerais-je les temps antiques? La prudence considérée éminente des Hollandais et des Vénitiens d'aujourd'hui et le bonheur de leur pouvoir suprême vient surtout du fait que dès les premières années, ils exercent leurs fils à la vie active et aux affaires de l'État. Là, le fils du noble, du baron, du comte, du sénateur et même du monarque lui-même n'est admis que progressivement aux honneurs; c'est dans sa patrie, en de toutes petites charges (avec le tout petit peuple) qu'il commence à gagner du mérite; et il n'est admis à de plus hautes charges que s'il connaît parfaitement les précédentes. Ainsi, tous deviennent-ils prêts et aptes à toutes charges; on ne permet à personne ni d'être indolent, ni de devenir un poids inutile.

VII. *Le septième centre de promotion de la culture publique des dispositions naturelles est fait des savants MAGISTRATS eux-mêmes et leur inquiet dévouement (pour que les écoles ne manquent pas aux sujets, que les maîtres ne manquent pas aux écoles, que les élèves ne manquent pas aux maîtres, que les livres ne manquent pas aux élèves et qu'à tous ne manquent pas le loisir, le repos*

qvies, publica qve tranquillitas, desint) cura. Qualiter David, Salomon, Josaphat, alique pii Reges, Populis suis prospexerunt. Antonius item Pius, munificentissimus Romanorum Imperator, in singulis Provinciis (remotissimis etiam) stipendia Mularum cultoribus constituit. De Carolo Magno legimus, cum renuntiatum Galliæ Regem è Scotia Philosophi convenissent, interrogatique Quidnam vellent? & novo Regi se novum afferre donum responderent, Sapientiam : rogasse Regem, Qvænam illa esset Sapientia? Illi pro

et la tranquillité publique). Comme David, Salomon, Josaphat et d'autres rois dévots ont pourvu leurs peuples. De même Antonin le Pieux, le plus généreux des empereurs romains, qui établit dans chaque province (y compris les plus éloignées) un salaire pour ceux qui cultivaient les muses. On lit de Charlemagne que, proclamé roi de France, alors que des philosophes d'Écosse étaient venus et qu'il leur avait demandé ce qu'ils voulaient, ceux-ci répondirent qu'ils apportaient au nouveau roi un don nouveau, la sagesse; le Roi leur demanda ce qu'était cette sagesse. Ceux-ci,

candore Philosophico responderunt, *Audivisse se, Regnum ejus destitui Scholis, & non curare Studia; venisse igitur ut de constituendis Scholis consilia suppeditarent.* Imperator igitur accepto consilio Parisiensem Academiam, & mox alias complures Scholas, fundavit : unde Gallicæ gentis, inter Europeas cultissimæ, originem accepit splendor. O si tales Carolos, Antonianos, Justinianos, Constantinos, Josaphatas, Salomones, Davides, per omnes adhuc incultas Nationes excitaret DEUS, totus a Barbarie ad nitorem recipere se Terrarum Orbis posset!

VIII. *Ultimum tandem, & super omnia necessarium, Ingenia excolendi medium, DEI FAVOR est. Illius inquam DEI, sine cujus numine est in homine; qui solus aperire potest oculos cæcorum, dareque ut ne simus sicut Equi & Muli, quibus non est intellectus, (Psal. 32.10.11).* Et qui solus lux illa est, illuminans omnem Hominem venientem in hunc Mundum : licet Lucem hanc tenebræ non comprehendant, i.e. comprehendere, & ab illa luminari, negligent. Hoc ergo unum a parte nostra agendum est, ut illuminari appetamus, Lucique illi faciem obvertendo, fulgoris ejus radios excipiamus, mox in luce futuri Quæ observatio tum precibus sit & invocatione, ut in Salomone patuit, tum studiō servandi animas & corpora a vitiis pura : quoniam in flagitiosam animam non introibit Spiritus Sapientiæ (Sap. 1.3.) Quæcunque igitur Gens ad Mentis & Morum splendorem expolienda est, ab illa necessario submovenda sunt impedimenta illa, quæ inter nos & DEUM posita Mentium eclipsin pariunt : quæ sunt, nimia Terræ & Rebus terrenis affixio, Cœlestium neglectus; tum Peccatorum labes, animas inquinans & obscurans; tandem in Precibus ac Religione torpor. Quæ omnia si ut amoveantur MINISTRI Evangelii dederint operam, hominesque à veterino excitare,

avec une candeur toute philosophique, lui répondirent qu'ils avaient entendu que son royaume manquait d'écoles et qu'il ne s'occupait pas des études; ils étaient donc venus lui apporter leurs conseils sur la création d'écoles. L'Empereur accepta leur avis et fonda l'Académie de Paris et, par la suite, de nombreuses autres écoles. C'est de là que provient la splendeur du peuple français, l'un des plus cultivés des peuples. Ah! si DIEU faisait apparaître de tels Charles, Antonin, Constantin, Josaphat, Salomon, David, dans toutes les nations jusqu'à présent incultes, toute la terre passerait de la barbarie à la lumière!

VIII. *Le dernier moyen* - le plus nécessaire pour la culture des dispositions naturelles - est la FAVEUR DE DIEU, de ce DIEU, dis-je, sans la puissance duquel il n'est rien dans l'homme; qui seul peut ouvrir les yeux des aveugles et faire en sorte que nous ne soyons pas des chevaux et des mules sans intelligence (Psal. 32.10.11). Et qui est cette seule lumière qui illumine tout homme venant en ce monde; et qui a permis que les ténèbres ne comprennent pas cette lumière, c'est-à-dire qu'elles négligent de la saisir et d'être illuminées par elle. Il nous faut donc faire une seule chose, que nous désirions être illuminés et que, tournant la face vers cette lumière, nous recevions l'éclat de ses rayons et soyons bientôt baignés par elle. Ce qui se fait soit par la prière et l'invocation, comme il appert chez Salomon; soit par le zèle à servir les âmes et les corps purifiés des vices, car l'Esprit de Sagesse n'entrera pas dans l'âme dissolue (Sap. 1.3.). Quel que soit le peuple qui doit être perfectionné en vue de la splendeur de son esprit et de ses mœurs, il faut lui enlever de toute nécessité ces obstacles qui, placés entre DIEU et nous, amènent une éclipse des esprits. Il s'agit de l'attachement trop grand à la terre et aux choses terrestres; ensuite, du fléau des péchés, qui salissent et obscurcissent les âmes; de la tiédeur, enfin, dans les prières et la religion. Si les MINISTRES de l'Évangile faisaient en sorte que tous ces obstacles soient enlevés et s'ils ne cessaient d'éveiller les hommes de

ad meliorum desideria inflammare, meliora illa commonstrare à DEO postulare, non intermiserint, facilis est ex oratu DEUS, ut auferat velum obvelans Populos, & tollat opprobrium à Terra (Jes. 25.7.8.).

Videtis, mei Auditores, plenam & universalem Ingeniorum culturam nulla in Gente, barbarissima etiam, esse impossibilem, si homines ratione duci velint. *Iam de mea & Vestra Gente quaestio est, num ad meliorem aliquam Culturam vocari opus habeant, & quomodo?* Dubitandi causam

83

præbet innata naturæ humanæ philautia, & cæcus sui amor, qui vitia non videt : Nos autem etiam homines sumus, humano morbo laborare possumus. Cum enim certissimum sit, Culturam Ingeniorum alicubi Gentium nullam esse; alibi tenuem, & inter parerga numeratam; alibi feriam quidem, sed perversam, externam tantum & mundanam elegantiam spectantem; nonnullibi ad meliora quidem directam, sed jejunam ac frigidam : raros tamen esse qui defectus hic agnoscant, suam sibi consuetudine, suisque moribus, placentes. Decipi autem plerisque, & ulcera diligere sua, certum est : ergo ne & nos decipiamur, cadendum. Et proinde hac de materia aliquid dicendum est : breviter tamen, & obiter, quia ulcera tangi, nisi obiter, non amant.

Quantum igitur ad nos, *Hungaros & Moravos*, verum fatendo, *non satis adhuc Mea & Vestra Gens culturæ habuit*. Hinc nobis inter cultiores Europæ Gentes nullus singularis ab ingenio nitor : inque ipso Ecclesiæ Cælo inter lucidas aliorum faces nos veluti *nebulosæ Stellæ* reputati sumus adhuc. Verum enim vero

leur somnolence, d'enflammer leur désir des choses meilleures, de leur montrer ce qu'elles sont, de les demander à DIEU par des soupirs et des prières, DIEU, vaincu, enlèverait facilement le voile qui couvre les Peuples et l'opprobre de la Terre (Jes. 25.7.8.).

Vous voyez, vous qui m'écoutez, qu'une *culture des dispositions* complète et universelle ne serait nullement impossible chez le peuple même le plus barbare, si les hommes voulaient se plier à la raison. *À propos de mon peuple et du vôtre, la question se pose : « Ont-ils besoin d'être appelés à une meilleure culture? Et comment? »* L'égoïsme inné

83

de la nature humaine et l'amour aveugle de soi, qui fait qu'on ne voit pas ses vices, permet d'en douter. Car nous sommes hommes et pouvons souffrir de maladie humaine. Il est on ne peut plus certain que la culture des dispositions naturelles peut ne pas exister quelque part; qu'ailleurs, elle est faible et vue comme accessoire; qu'ailleurs encore, elle est sérieuse, mais sens dessus dessous, tournée vers l'extérieur et visant une distinction mondaine; certes orientée vers le meilleur en quelque autre endroit, mais maigre et froide. Rares cependant sont ceux qui reconnaissent là un défaut, rendu plaisant qu'il est par l'habitude et les mœurs. Il est certain que la plupart sont dupés et aiment leurs plaies; prenons donc garde d'être trompés. Il faut dire quelque chose à ce propos, mais brièvement et en passant, car les plaies n'apprécient pas d'être touchées, si ce n'est en étant effleurées.

À dire vrai, combien donc, en ce qui nous concerne, *Hongrois et Moraves, mon peuple et le vôtre n'ont pas assez de culture*. C'est pourquoi nous n'avons, parmi les nations les plus cultivées d'Europe, aucun éclat singulier par le talent, même au firmament de l'Eglise; nous avons été considérés jusqu'à présent, au milieu des astres éclatants des autres, comme des *étoiles cachées*. Mais parce qu'en vérité,

de meis in aliquem splendorem promovendis quia nulla mihi nunc est, frustra que susciperetur, cura, Vobis dilecti vicini, Hungari, ut Vestra bona & mala melius nosse, atque illa augere hæc minuire, annitamini; ante alios serio suadere vicinalis cogit amor. Non desuit sanè eatenus Genti Vestræ Ingeniorum cultura, agnosco : sed desuit exquisita. Quod ut agnoscatis ipsimet, si qui nondum agnoscitis, Culturam Ingeniorum Vestrorum cum cultura Terræ Vestræ comparare audebo. Coli a Vobis hanc, proventus Panis, Vini, Pecorum, ostendit; at non tantum coli quantum possit, ostendunt adhuc multa loca deserta, aut semideserta, reliqua autem perfunctoriè culta. Unde nec rerum ad Vitam necessariorum (necum ad delicias arte factas) tam varius proventus, uti quidem in Terra tam beata posset, apparet : nec Ædificiorum, Vestituum, Supellectilium, tanta copia & splendor, ut alibi : nec Pagi, Oppida, Urbes, æquè populosæ : nec denique subterraneas opes vestras, Metalla & Geminas, labore proprio eruitis, aliis ut inde ditescant relinquentes. Vergo, duplò & triplò plures alere posset, quàm alit, si coleretur tota, & ingeniosè, felix hæc Terra vestra : decuplo fortè plus Vos habere queatis voluptatum ac splendoris, si ona Vestra noritis, & illis sciatis uti. Singuli Coloni Vestri nobilem possent agere vitam : Singuli Nobiles, Principum instar opibus abundare ac deliciis. *Pari ergo ratione Culturam Ingenii vobis esse aliquam, res ipsa loquitur.* Scholæ enim vobis non desunt; nec desunt Scholis docentes & discipuli, magnò etiam numerò : unde Latine loquentes tot exeunt, ut illi Sturmii, *Nusquam gentium venias, ubi non Latinum hospitem invenias, qui proficiscenti viam monstraret,* apud vos verius fortè sit quàm in

je n'ai pas l'intention de faire avancer les miens vers quelque éclat – c'est en vain qu'on le tenterait maintenant -, l'amour du prochain [nous] pousse à ce que vous tâchiez avant les autres avec sérieux, chers voisins hongrois, de mieux connaître vos biens et vos maux, ainsi que d'augmenter les uns et de diminuer les autres. *Je reconnais que la culture des dispositions naturelles n'a pas entièrement manqué, jusqu'à maintenant, dans votre peuple; mais la culture raffinée, oui.* Afin que vous sachiez ce qu'est celle-ci, si vous ne le savez pas encore, j'oserai comparer la culture de vos dispositions naturelles à celle de votre terre, qui montre une abondance de pain, de vin et de troupeaux. Mais elle n'est pas cultivée autant que faire se peut; il y a encore de nombreux lieux déserts ou semi-déserts, et le reste est négligemment cultivé. Il est clair, de là, qu'on ne peut tirer d'une terre à ce point bénie une production extrêmement variée de biens nécessaires à la vie (à plus forte raison de délices de l'art); ni autant d'abondance et de splendeur qu'ailleurs dans les édifices, les vêtements, le mobilier; ni autant de villages, de places fortes, de villes aussi peuplées; ni autant, enfin, de vos richesses souterraines, les métaux et les pierres, que vous extrayez avec compétence, mais que vous laissez ensuite aux autres afin qu'ils s'enrichissent. En vérité, votre terre de félicité pourrait produire deux et trois fois plus qu'elle ne le fait si elle était cultivée totalement et avec talent. Si vous connaissiez vos richesses et saviez les utiliser, vous pourriez bénéficier de dix fois plus d'agrément et de splendeur. Chacun de vos agriculteurs pourrait vivre comme un noble : chacun de vos nobles, comme un prince, avec abondance de richesses et de luxe. *Votre culture des dispositions naturelles est quelconque, les faits parlent d'eux-mêmes.* Les écoles ne vous manquent pas; on compte au contraire ceux qui enseignent et ceux qui apprennent en grand nombre. Il en sort d'ailleurs tant qui parlent latin que ces mots de Sturmius : *Il n'est nulle part où que tu ailles où tu ne trouves d'hôte latin pour montrer la route à celui qui va,* sont plus vrais chez vous que chez tout

ulla alia, cultissimarum etiam Gentium. Tum Religionis Christianæ quantus amor! quanta Tem-

plorum & Pastorum, per omnes propemodum Pagos, densitas! quantus ad cultus divinos concursus! Nisi oculis meis per aliquam multa loca jam diebus sacris peregrinatus, usurpasssem, narranti alicui fortassis ægrè fidem haberem : tantum hîc est per Gentes Vobis vicinas frigus. Alia, quæ Ingeniô vos non prorsus jacere, Scythicamque deposuisse feritatem ostendunt, tacebo. *Fateri nihilominus cogit Veritas, Culturam Ingeniorum non dum apud Vos attigisse fastigium, circa medium hære.* Ostendit id Scholarum Vestrarum aspera, jejuna, frustillata, Latinitas : ostendunt exclusæ adhuc ab illis pleræque liberales Artes; ostendunt nondum admissæ superiores Facultates, *Medicina & Iurisprudentia*, sicut & ferè sublimior *Philosophia & Theologia* : Ostendunt Oppida artificiiis & Artificibus omnis generis nondum repleta : ostendunt Mores vulgi adhucdum agrestes; Habitusque parum cultus; & quid non? Puto autem in hoc demonstrando morari nihil est opus; cum id cordatiores Vestrum ipsomet agnoscere, meliorisque polituræ occasiones anhelare, sciam. Anhelare vero dilecti : non frustra anhelaturi profecto. ViDEO enim, & per veritatem asseverare non dubito, si vos, mei Hunni, Ingeniis Vestris uti sciatis, sapientiâ nulli Europæ populo cessuros : quippe qui nec Naturam, nec Cælum, nec Terram, habetis adversa, sed ut corpora Vestra, ita Animæ, liberalia possident domicilia. Non ignoro Ingenia Vestra ut duriora traduci, forsan & vobis ipsis videri. An tamen hoc (ponamus enim ita esse) Sapientiæ studiis ponere obicem poterit? Tam parum atque cultioni Terræ Vestræ durities ejus, æstate siccâ; aut lutositas, humidâ. Totam enim argillosa cum fit,

autre peuple. Et puis, quel amour de la religion chrétienne! Quel grand nombre de temples

et de pasteurs, presque dans tous les villages! Quelle affluence aux cultes divins! J'ai séjourné les jours sacrés dans un certain nombre de lieux étrangers, et si je ne l'avais vu de mes yeux, j'y aurais difficilement ajouté foi. Tant il y a de froideur chez des peuples qui vous sont voisins. Je tairai d'autres lieux, qui ne vous dépassent pas par le talent, et qui montrent qu'ils n'ont pas déposé la sauvagerie scythe. Mais la vérité force aussi à dire que la culture des dispositions naturelles n'a pas atteint chez vous le sommet, qu'elle reste à mi-chemin. Le montre la langue latine rude, aride, incomplète de vos écoles; l'exclusion de la plupart des arts libéraux le montre aussi; le montrent les facultés supérieures de Médecine et de Droit, et celle, presque plus élevée de Philosophie et de Théologie, que l'on n'a pas encore laissé entrer; les places fortes non encore remplies d'arts et d'artistes de tout genre; le montrent les mœurs encore campagnardes du peuple et le peu de culture dans la façon d'être. Et quoi encore? Je ne pense pas qu'il soit besoin de s'attarder à le démontrer; je sais que cela, les plus sages des vôtres le savent et qu'ils souhaitent ardemment les temps d'un meilleur polissage. Désirez vraiment, bien-aimés; ce n'est vraiment pas en vain que vous désirez. Car je le vois et je ne doute pas de le garantir en vérité : si vous, mes Huns, savez utiliser vos talents, vous ne le céderez en sagesse à aucun peuple d'Europe : en vérité, vous n'avez contre vous ni la nature, ni le ciel, ni la terre, et comme vos corps, vos âmes ont une riche demeure. Je n'ignore pas que vos talents sont devenus plus rudes qu'il vous paraît peut-être à vous-mêmes. Est-ce que (si nous posons qu'il en est ainsi) cela pourra poser un obstacle aux études de la Sagesse? Leur rudesse est peu en comparaison de la culture de votre terre, de sa sécheresse en été ou de son caractère boueux. Car comme elle est argileuse,

ægerimè non nonnisi multâ jumentorum vi, arari potest : sed laborum gravitatem provenientium frugum bonitate, & ubertate, quàm feliciter penſat! Idem ergo de Ingeniis Veſtris cogitate. *Formator ex occulto Animarum DEUS ita Ingeniorum dotes, non inter ſingulos tantùm Homines, ſed inter Gentes, diſtribuit, ut aliis ſint plumea, aliis lignea, aliis plumbea, aliis ferrea & chalybea.* Sed varietas hæc divinam illuſtrat Sapientiam : varietatem hanc requirit rerum uſus. Non enim omnia poſſumus expedire Cera, Luto, Gypſo : Marmore quoque nobis opus, & Ferro, & Chalibe. Sed annon chalibeus quoque Gladius, ad firmiùs feriendum talis factus, deaurari potest ut niteat? Potest igitur & Gens fereò Marti ab antiquo dedita aureæ conſecrari Arti : ut & robur ſuum ſtringat ubi opus, & fulgorem oſtendet ubi expediat. Non rhetoricandi cauſâ hæc loquor, o dilecti Vicini! ſed ut Vos bona Veſtra noſſe, & quid iis ad plenum adhuc deſit attendere, inflammen. Nihil do auribus, Animis adhibeo ſtimulos. Oſtendite, quæſo Vos, Terram veſtram non tantùm habere planitierum æqvora, ubi aquis paluſtribus ſtagnatur : etiam Montes, & aquarum viventium fontes, ubi ad amœnitatem rigatur. Oſtendite, inquam, Vos domi habere non tantùm

elle ne peut être cultivée ſi ce n'eſt avec beaucoup de peine et par la force multipliée de pluſieurs bêtes de ſomme : mais qu'elle contrebalance avec bonheur la lourdeur du travail par la bonté et la fertilité des fruits naiffants! Pensez de même de vos diſpositions naturelles. *Le DIEU Créateur diſtribue dans le ſecret des âmes les avantages des talents non ſeulement chez chaque homme, mais chez les peuples, pour que certains aient la plume, d'autres le bois, d'autres le plomb, d'autres le fer et l'acier.* Cette variété met en évidence la Sageſſe divine : l'utilité des choſes exige cette variété. Car nous n'avons pas avantage à ce que tout ſoit de cire, d'argile ou de gypſe. Il nous faut auſſi des choſes faites de marbre, de fer, et d'acier. Eſt-ce que l'épée d'acier, faite ainſi pour frapper pluſ ſolidement, ne peut auſſi être dorée afin de briller? Le peuple dévoué à l'antique Mars de fer peut donc ſe conſacrer à l'art de l'or, afin que ſa vigueur ſerve là où il le faut et ſon éclat, là où il convient. Je ne parle pas ainſi pour faire de la rhétorique, ô voiſins aimés, mais afin de vous enflammer à connaître vos biens et à écouter ce qu'il leur manque encore pour devenir complets. Je ne donne rien à l'oreille, j'utiliſe l'aiguillon de l'âme. Montrez, je vous le demande, que votre terre n'eſt pas que ſurfaces planes qu'inondent des eaux marécageuſes; qu'elle a auſſi des montagnes et de ſources d'eau vive qui l'arroſent avec charme. Montrez, diſ-je, que vous avez chez vous non ſeulement

Aquarum, ſed & Ingenii, venas. Oſtendite haberi non Aurifodinas ſolùm ſub Terra Veſtra, ſed & aurifodinas Sapientiæ in pectoribus Veſtris. Viriliterque, ſi quid Scythicarum ſupereſt macularum, abſtergere audete, ut non deſit plenus tandem nitor. Quam confidentiam ut vobis ingenerem, cum DEO, recitabo quod alibi cum DEO, recitabo quod alibi ſcripſi (Methodi LL. noviffimæ Capite XXVI, par. 9) & accomodabo propoſito præſenti. *Scribunt in Græcia fuiſſe regiunculam,*

des ſources d'eau, mais auſſi de talents. Montrez que vous avez non ſeulement des mines d'or ſous votre terre, mais des mines d'or de ſageſſe dans vos cœurs. Et, courageuſement, oſez faire diſparaître ce qui reſte de taches ſcythiques afin que ne manque de briller votre plein éclat. Afin de créer en vous cette confiance avec l'aide de DIEU, je vous dirai ce que j'ai écrit ailleurs avec l'aide de DIEU (Methodi LL. noviffimæ Capite XXVI, par. 9), et je l'appliquerai au ſujet préſent. *On écrit qu'il a exiſté en Grèce une petite région*

cujus incolæ quando pane vesci voluerunt, ex Lesbî (Ieraci)ssimæ Insulæ) civitate Erasmo advehi curavisse frumentum : cum tamen suis ex agris quod abundè sufficeret depromere potuissent, si Agriculturæ debitam dare voluissent operam. Ridiculum, si verum. At nimis verum, similem ignaviam, sed perniciosiorem, occupare Eruditorum gentem; quibus cum DEUS Ingenii agrum, fertilissimum plerique, pari jure conferat; rari tamen sic excolunt, ut domi, unde Eruditionis vitam sustentent, non desit. Advocamus vel ex aliena Gente, & alio seculo, Ingenium aliquod, quod nobis Oracula dictet. Aut si domi etiam Ingenia colimus, paucissimi sic colunt, ut suis opibus se sustentent : plerique mendicato vivunt, suo et publico (si rem rectè aestimemus) dedecore & damno. Non plura enim invenimus, quia non plures quærimus. Frustra est, quod ostendunt : Non omnia possumus omnes : non omnis fert omnia Tellus. Fert enim omnis tellus aliquid : nullum non Ingenium suas habet venas, si sodiatur. Plato (in suis de Republ. libris) edixerat : Ne cuiquam ex alieno puteo prius aquam haurire liceret, quam Magistratui probasset, se, ut sibi privatis in ædibus puteus soderetur, diligenter curasse, sed nullò labore & sumptu id consequi valuisse. Et sapiens ille Salomo similiter : Bibe aquam de citerne Tua & fluente putei Tui (Prov. 5.14.) Christus denique vult Ecclesiæ Doctorem de thesauro SUO proferre vetera & nova. (Matth. 13.52.) Si divinis in rebus de thesauro suo proferre possit datum, & velle possit jungitur, quidni in cæteris, à Sensuum & Rationis scaturigine magis profluentibus?

Hæc aliunde recitata præsentî scopo accommodando sunt. Attendite obsecro, Vos meæ Nationes & cognationes, Hungari, Moravi, Bohemi, Poloni, & Slavoni! annon

dont les habitants, quand ils voulaient se nourrir de pain, prenaient soin de faire venir du froment de la cité d'Érasus (dans l'île très fertile de Lesbos), alors qu'ils auraient pu le tirer de leurs champs, qui produisaient en abondance, s'ils avaient voulu se donner la peine de faire de l'agriculture. Si la chose est vraie, elle est ridicule. Et il est trop vrai qu'une nonchalance semblable, mais plus pernicieuse, s'empare d'un peuple de gens instruits puisqu'à la plupart de ceux-ci, DIEU remet de plein droit un champ de dispositions naturelles pour la plus grande partie très fertile; mais rares sont ceux qui le cultivent au point de soutenir chez eux la vie de l'enseignement. Tantôt nous faisons appel à certain génie étranger ou d'un autre siècle pour qu'il nous dicte ses oracles. Ou, s'il nous arrive de cultiver les génies chez nous, très peu d'entre eux vivent de leurs propres moyens : la plupart mendient ce qui, si nous y pensons bien, est une honte pour eux comme pour nous. Nous ne trouvons rien de plus parce que nous sommes peu nombreux à chercher. C'est en vain qu'on alléguera que nous ne pouvons pas tout faire : une terre ne produit pas de tout. Mais chaque terre produit quelque chose : si l'on creuse on trouvera la veine de quelque disposition. Platon (dans sa République) l'avait écrit : qu'il ne soit permis à quiconque de puiser de l'eau d'un puits ne lui appartenant pas avant qu'il ait prouvé au Magistrat avoir mis grand soin à tenter d'en trouver sur sa propriété mais et que ni travail ni dépense n'ont abouti. Et ce sage Salomon dit de même : Bois l'eau de ta citerne, de l'eau qui jaillit de ton puits (Prov. 5.14.). Et finalement le Christ veut que le sage de son Église tire de SON trésor du neuf et du vieux (Matth. 13, 52). Si, dans les affaires divines, on donne le pouvoir de puiser dans son propre trésor et la volonté de le faire, pourquoi a fortiori n'en serait-il pas ainsi dans celles qui découlent surtout des sens et de la raison?

Nous devons appliquer ces paroles qui viennent d'ailleurs au présent objet. Je vous en prie instamment, écoutez, peuples qui êtes parents, Hongrois, Moraves, Bohèmes, Polonais et Slaves! Allons-nous souffrir

aliquid nos æqvè ineptum ac ridiculum, ut isti aliunde Panem & Aquam petentes (domi Agris & Puteis non destituti, si fodicare voluissent) patimur? Dum adeo alienis Scholis, *Libris, Ingeniis*, inhiamus, inde tantum famem & sitim nostram explere avidi? An per DEUM nobis *Ingeniorum agri* defunt? Cur hos diligenter domi satis non colimus? cur non accuratè tingimus, aramus, iteramus, tertiamus? cur non occamus, serimus, runcamus? verbò, cur non domi nobis opulentissimas paramus messes? cur ad aliena potius spicilegia, mendicato colligenda, procurrimus? Pauperibus & egenis id permillum scio, divinò etiam circummunitis privilegio (Lev. 19.9.10.) sapienti tamen Siracidæ tam turpis res vita est Mendicitas, *ut melius esse mori quam mendicare*, diceret (Cap. 40.29.)

du même ridicule que ceux qui cherchaient ailleurs du pain et de l'eau (leurs maisons n'auraient pas été sans champ ni puits s'ils avaient voulu creuser)? Alors qu'avides d'étancher notre si grande faim et soif, nous ayons la bouche grande ouverte pour les écoles, *les livres, les talents* étrangers? Est-ce que DIEU nous a privés de champs de talents? Pourquoi ne cultivons-nous pas assez ceux-ci chez nous? Pourquoi n'arrosons-nous pas avec soin, ne labourons-nous pas une deuxième, une troisième fois? Pourquoi ne hersons-nous pas, ne repiquons-nous pas, ne sarclons-nous pas? Pourquoi ne préparons-nous pas de très riches moissons chez nous? Pourquoi nous élançons-nous plutôt vers les glanages des autres, que nous devons recueillir en mendiant? La chose est permise aux pauvres et aux démunis, je sais, par privilège divin, et même s'il y a une clôture (Lev. 19.9.10.), mais la mendicité est vue comme une chose si laide par le sage Siracide qu'il dit qu'il vaut mieux être mort que de mendier (Cap. 40,29).

Quid ergo nos robusti mendici, æternumne ab aliis Populis *litterulas, libellulus, dictatiunculas, characteres & apices*, & quid non, emendicare pergimus? Semperne, cum iniquo Villico, Fodere non valeo, cantilabimus? nunquam autem alterum illud, *Mendicare erubesco*, succinemus? suffurantes potius ex alienis Tabulis & codicibus, quàm nobis domi honestè parantes, integros batos Olei, & coros Tritici? (Lucæ 16.3. & c.) Aquas item oblectationum, Inventionum putarumcunque egregiarum, cur in alienis tantum semper quærimus scaturigines? Durum enim tibi fuerit probatu, o ignave, Te nullum in te reperire potuisse aquæ fontem : cum Te Creator tuus, æqvè ut alios, *ad imaginem suam factum, Virtute convektivit*;

Pourquoi persistons-nous éternellement à mendier, nous mendiants en bonne santé, des autres peuples *les petites lettres, les petits livres, les petits vers, le plomb et les fers*? Est-ce que nous fredonnerons toujours avec le mauvais intendant : Je ne suis pas capable de bêcher? Ne fredonnerons-nous jamais cette autre : *Je rougis de mendier*? Nous qui volons sur les tables et dans les livres des étrangers plutôt que de préparer chez nous et honnêtement de pleines mesures d'huile et de blé? (Luc 16,3 etc.) Pourquoi cherchons-nous toujours autant chez les autres les eaux des divertissements et les sources de toute découverte? Pourquoi ne faisons-nous pas jaillir les nôtres? Car il te sera dur de faire croire que tu n'as pu trouver en toi, ô indolent, nulle source d'eau : alors que ton Créateur, t'a fait, toi comme les autres, à *Son image, t'a revêtu de courage; qu'il t'a donné, pour inventer,*

Tibique Consilium, & Linguam, & Oculos, & aures, & Cor dedit ad excogitandum; & disciplinā intellectūs replevit te; Creavit & Scientiam Spiritūs & Sensu implevit cor tuum (Notitiis innatis) & mala & bona ostendit tibi (Lege sua) posuitque Oculum suum in Cor tuum (id est omniscientiæ suæ simulachrum, Mentis perspicacitatem) ostendens tibi magnalia Operum suorum (in Mundo expansorum) ut nomen sanctificationis collaudares, gloria-rerisque in mirabilibus Eius, & enarrares magnalia operum Ejus : ita hæc in laudem divinæ in nos omnes liberalitatis, in opprobrium autem nos, nisi resipiscimus, deprædicante sapiente illo Siracide (Cap. 17.1. & c.)

At vero de Natione Vēstra, dilecti Hungari, alia mihi jam spes est, postquam melioris Literaturæ sitim tantam in Vobis animadvertere cæpi. Intueor enim Vēstrum illud DESIDERIUM tanquam DEI in Vobis opus : qui cū sapientia summa fit, nihil agit frustra, nec inchoat aliquid frustra. Perficiet igitur opus suum, cujus in vobis posuit fundamentum, ne dubitate. Nempe ubi Agricola Hortum, Campum, Vineam, ostendere videt flores uberes, felicitis annonæ proventus haud temerè concipit spem. Et Aquilex ubi manè halitum quendam è Terra erumpentem videt, indicium accipit latentium ibi aquarum. In quo igitur Ingenio, aut Gentis totius Ingeniis, Sapientiæ amor, discendique cupiditas sese produnt, rupturæ jam jam scaturiginis appropinquantisque sapientiæ messis, haud vana concipi potest spes. Tantummodo à proposito ne recellas, dilecta Hungara Gens! excultam Te pulchrè, DEI ope, reddere poteris totam, si modo Culturæ universalis media illa, supra recitata octo, arripere non neglexeris. Nempe si

1. Libellum Maternæ Scholæ informatorum, in Tuam Linguam translatum, Tuis commendaveris, illiusque monita a tuis commendaveris, illiusque monita è tuis observari persuaveris.

un esprit, une langue, des yeux, des oreilles et un cœur; qu'Il t'a rempli de l'enseignement de l'intelligence; que l'Esprit a créé la science, et qu'Il a rempli ton cœur de sentiment (par des connaissances innées), qu'Il t'a montré (par Sa loi) le bon et le mauvais et qu'Il a mis Son regard en ton cœur (c'est-à-dire la pénétration d'esprit, image de Son omniscience), te montrant les merveilles de Ses œuvres dans le monde physique afin que tu combles d'éloges son saint Nom, que tu glorifies ses merveilles et racontes Ses hauts faits : à moins que nous nous repentions, tout cela qui est en nous tous en vue de la louange de la divine générosité, sera pour nous un déshonneur, comme le dit le sage Siracide (Cap. 17.1. & c.).

Après avoir commencé de remarquer une telle soif de plus grande science en vous, j'ai un autre espoir quant à votre nation, chers Hongrois. Car je vois ce DÉSIR qui est vôtre comme l'œuvre de DIEU en vous : [ce DIEU] qui, étant la sagesse suprême, ne fait rien en vain et ne commence rien en vain. N'en doutez pas, Il achèvera complètement son œuvre, dont Il a posé le fondement en vous. Là où, en effet, l'agriculteur voit un jardin, un champ cultivé, une vigne, montrer des fleurs abondantes, ce n'est pas sans raison qu'il conçoit l'espoir d'une grande abondance de récolte féconde. Et où le sourcier voit de bon matin de la vapeur sortir de la terre, il en reçoit une indication qu'il s'y trouve des eaux cachées. De même, quand dans cette disposition naturelle, ou dans ces dispositions naturelles de tout un peuple, l'amour de la science et l'avidité d'apprendre se manifestent, il n'est pas vain de concevoir l'espoir d'une source qui bientôt jaillira et d'une moisson de sagesse prochaine. Mais ne prends pas de l'arrière dans ta résolution, cher peuple hongrois! Tu pourras devenir entièrement cultivé, par le pouvoir de DIEU, si tu ne négliges pas de prendre les huit moyens de culture universelle énumérés ci-après, à savoir :

1. Si tu as recommandé le petit livre du maître de l'École du giron maternel traduit dans ta langue et que tu as persuadé les tiens d'observer les avertissements qui s'y trouvent.

2. *Si Pædagogorum uſum Parentibus* (Nobilibus præſertim & opulentioribus, & providæ ſuorum educationi vacare nequeuntibus) commendatum reddideris : ipſi tamen qvi Pædagogiis adhibendi eſſent prius redditus oculatis, & ad munus tam ſanctum idoneis.

2. *Si tu as recommandé aux parents* (surtout aux nobles et aux plus riches, et à ceux qui ne peuvent s'adonner à l'éducation avisée des leurs) le recours aux pédagogues; à condition qu'ils engagent des Pédagogues qui auront été auparavant rendus aptes et éclairés pour une si sainte charge.

3. *Si Scholæ ubiqve aperueris, & methodo verâ ſapientibſqve ac methodicis Magiſtris, inſtruxeris* : veras ſic eas Humanitatis efficiendo officinas.

3. *Si, partout où tu as ouvert des écoles, tu les as dotées d'une vraie méthode et de Maîtres ſavants et méthodiques*, pour en faire ainsi de vraies officines d'humanité.

4. *Si Libris bonis & Sapientibus, non tantum Latinis ſed & vernaculis, omnia ſcibilia ſuaviter propinantibus, Terram Tuam repleveris* : Tuoſqve ſic à torpore & otio ad liberalia quæcunqve adamandum, illiſqve ſeſe occupandum, traduxeris.

4. *Si tu as rempli ton pays de livres bons et ſavants, non ſeulement latins mais aſſi en langue du peuple, qui préſentent agréablement tout ce qu'on peut connaître; ſi tu aſſi ainſi fait paſſer les tiens de l'apathie et la torpeur à ſe remplir d'un amour paſſionné des études libérales.*

5. *Si Converſationis doctæ gratiâ vel aliunde Viros cultis, ſapientes, ingenioſos, inventivos, vocaveris; vel amandatis ad exteros Tuis id mandati dederis, ut qvicquid uſqvam pulchrum, ingenioſum, elegans, obſervare datur, domum id referre, & proprium facere, eôqve omnia exquiſita hîc domi multiplicare, ſui muneris eſſe ſciant* : non autem ut domum reverſi (quemadmodum pleriqve peregrinatores Tui tecerunt hactenus) moribus ſe rudi & informi popello mox rurfum conforment, eôqve omnia in antiquo luto hæreſe ſinant peregrinationiſqve ſuæ fructum amittant.

5. *Si tu aſſi appelé d'ailleurs, en raſſon de leur commerce ſavant, des hommes cultivés, ſages, ſpirituels, inventifs; ou ſi tu aſſi envoyé les tiens à l'extérieur avec le mandat de ramener tout ce qu'il leur ſera en quelque lieu donné d'obſerver de beau, de ſpirituel, d'élégant, et que par là ils multiplient ici toutes choſes exquiſes; et que revenus chez eux, ils ne ſe conforment pas de nouveau aux mœurs du bas peuple ignorant et mal formé (ainſi que l'ont fait juſqu'ici la plupart de tes grands voyageurs), ne laſſent pas tout ſ'engluer dans l'ancien limon et ne perdent pas le fruit de leur ſéjour à l'étranger.*

6. *Si à Plebe ignaviam & iners otium tolli, omneſqve* (Juvenes præſertim, in Scholis & extra Scholas) *utilibus negotiis occupari procuraveris* : ut totus Gentis Populus veluti apiarum aut myrmecia (Apum aut Formicarum reſpublica, ubi nihil otioſum videre eſt) appareat.

6. *Si tu aſſi travaillé à ce que l'apathie et le désœuvrement improductif diſparaſſent et que tous* (les jeunes ſurtout, dans et hors des écoles) *s'occupent à des choſes utiles*; afin que tout le peuple de la nation ſoit comme une myrmécie d'abeilles (une république d'abeilles ou de fourmis, où il n'y a aucun désœuvrement).

7. Si Superiores Tui, Generosi, Magnifici, Illustres, paulo liberalius plebem Subjectam tractare, melioribusque paulatim inescare, inceperint; Subditis hominibus non ut jumentis, sed ut hominibus, imaginis divinæ, vitæ que futuræ confortibus, utentes, illisque de Animorum & Corporum, Morumque, & Vitæ Cultura, rectius prospicientes.

8. Si denique Pastores Ecclesiarum acrius iis que ad veram veri Christianismi praxin, intimamque pietatem spectant, invigilaverint; ut omnes parvi & magni, puriores obvertere DEO animas incipientes, plenioribus radiis excipiendæ lucis Illius reddantur idonei, Tunc revera impleatur, quod Psalmistes cantat, ut prope esset salutare ejus, ut gloria ejus habitaret in Terra nostra (Psalm. 85.10.). Faxit DEUS, ut hæc recte expendant quorum interest! maxime autem, qui sanctum hoc propositum aut urgere, aut agere, aut promovere, possunt maxime, Principes Populi, Gentisque capita, Ordinis utriusque. Quorum auribus utinam vel Ciceronis illa sapiens insonet vox! dicentis, Qvodnam munus Patriæ afferre majus, meliusve possumus, quam si doceamus atque erudiamus Inventutem? iis præsertim moribus atque temporibus, quibus ita prolapsa est, ut OMNIUM OPIBUS refrenanda atque cæcenda sit. Et Platonis illa, nota magis quam hactenus observata, aurea sententia : Tum demum fore beatas Respublicas, si aut docti eas regant, aut qui regunt docti & sapientes studeant.

Tu Gentis ocelle, SIGISMUNDE RAKOKI, quem ut fidus illustre respectare incipiunt Gentes, eris nobis hoc loco, & dehinc Patriæ toti, DEO jubente, fulgentissimus Sol, hortulum hunc nostrum, imo DEI, ra-

7. Si tes Généreux, Magnifiques et Illustres Supérieurs commencent à diriger un peu plus libéralement le peuple placé sous leur conduite; utilisant les hommes non comme des bêtes de somme, mais comme des cohéritiers de l'image divine et de la vie future et prévoyant pour eux, plus correctement, une culture de l'âme et du corps, des mœurs et de la vie.

8. Si, enfin, les pasteurs de l'Église s'occupent avec plus d'ardeur de ces choses qui tiennent à la vraie pratique du vrai christianisme et à la piété intérieure; afin que tous, petits et grands, commençant à tourner vers DIEU des âmes plus pures, soient rendus aptes à recevoir Sa lumière en de plus complets rayons. Alors en effet sera réalisé ce que chante le psalmiste, que son salut est proche, que sa gloire habite notre terre (Psalm. 85.10) Fasse DIEU qu'examinent droitement et complètement ces points ceux à qu'il revient de le faire, ceux qui peuvent le plus ou faire avancer, ou promouvoir ce projet, les princes du peuple et les chefs de la nation, de l'un ou l'autre ordre. Plaise au ciel que sonne à leurs oreilles la sage voix de Cicéron disant : Y a-t-il plus important devoir envers la Patrie et pouvons-nous mieux faire que d'enseigner et d'instruire la jeunesse, surtout en ces temps et en ces mœurs, de façon qu'on l'arrête et l'empêche PAR TOUS LES MOYENS de perdre pied. Et cette phrase d'or de Platon, plus connue jusqu'ici que respectée : il n'existera de république heureuse que si elle est dirigée par les savants, ou que si ceux qui la dirigent étudient pour devenir savants et sages.

Et Vous, SIGISMOND RAKOKI, joyau de la nation vers lequel, astre illustre, les peuples commencent à tourner le regard, Vous serez désormais pour nous ici et à compter de maintenant, avec la volonté de DIEU, le très brillant soleil de toute la patrie, et bien plus, de DIEU,

diis collustrans, removens, fœcundan[que];
Tuis. Tu Serenissimæ Tuæ, nec non nostræ
omnium Clementissimæ Matri, Scholæque
hujus & Ecclesiæ piæ Nutrici, pias illas
in[st]illabis cogitationes : nihil majus, nihil
sublimius, nihil sanctius, cogitari posse, qv[am]
qvod votis, desideriiis, cogitationibus, jamque
conaminibus ip[s]is, versandum suscepit devota
DEO anima. *Per reformata scilicet, & latius
ac melius per Gentem hanc propagata,
Sapientiæ studia, augere Patriæ decus,
Ecclesiæ promovere salutem, DEIque excelsi
ampliare gloriam.* Meminerit pientissima
Tabitha, *Non minus pium esse docere Animum
scientiam, qv[am] præbere Corpori escam;*
qvod aureum dictum Bernardi est. Sed sicut
major Eleemosyna est pascere pauperes
multos, qv[am] paucos : ita major pietas
promovere ad scientiam multos, qv[am]
paucos. Liberalissima fuit Eleemosyna, cùm
Joseph, juxta sibi datam divinitus sapientiam,
famis tempore pavit, non patrem duntaxat &
fratres suos, sed totum Ægypti Regnum,
circumjacentiumque Gentium populos. Maxi-
ma ergo pariter pietas, non suos tantum,
liberos aut subditos, sed vel integras Gentes,
ad pietatis & sapientiæ promovisse
participationem : præsertim quando vicinos
fames premit, non famem panis, aut sitis aquæ,
sed audiendi verbi Iehova (Amos 8.11.).
Tempore nimium persequutionis : ubi
magnum est, si DEUS pium aliquem excitet
Abdiam, qui vel centenos DEI Prophetas, aut
Prophetarum filios, recipiens, à Jesabélis
furore abscondat, suoque pane & aqua, etiam
siccis sterilibusque annis, & sub intolerabili
annonæ gravitate, pascat (I Reg. 18.3.4.). Hæc
Tu, inquam, Illustris Anima, Tibi &
Illustrissimæ Matri animum in

fécondant, réchauffant et éclairant de tous
côtés par ses rayons notre petit jardin; Vous
inculquerez aux vôtres et à votre Sérénissime
Mère [qui est] en outre notre Clémentissime
Mère à tous et la nourrice de cette école et de
la pieuse Église, ces pieuses pensées : on ne
peut penser à rien de plus grand, de plus
sublime, de plus saint que ce que, par Ses
vœux, Ses désirs, Ses pensées et Ses efforts
eux-mêmes, Elle a, l'âme dévouée à DIEU,
entrepris de faire cultiver. *Il est évident que
réformée et propagée plus largement et de
meilleure façon dans ce peuple, l'étude de la
sagesse augmentera la beauté de la patrie,
fera avancer le salut de l'Église et accroîtra
la gloire du DIEU très haut. La très pieuse
Tabitha se souviendra qu'il n'est pas moins
dévôt d'enseigner la science à l'âme que de
fournir la nourriture au corps;* cette parole
d'or est de saint Bernard. Mais, de même que
c'est une plus grande aumône d'entretenir de
nombreux pauvres que quelques-uns, ainsi
est-ce une plus grande piété de faire avancer
vers la science beaucoup de gens que peu.
Très généreux fut Joseph qui, conformément
à la sagesse à lui divinement donnée, alimenta
en temps de famine non seulement son père et
ses frères, mais tout le royaume d'Égypte et
les peuples des nations environnantes. La plus
grande piété, également, est de pousser non
seulement les siens, libres ou assujettis, mais
des peuples entiers à participer à la piété et à
la sagesse; particulièrement quand la faim qui
pousse les voisins n'est pas celle du pain, ou
la soif d'eau, mais celle d'entendre la parole
de Jehovah (Amos 8,11) Et certainement en
temps de persécution; où c'est grande chose,
si DIEU fait naître quelque pieux *Abdias* qui,
*recevant cent prophètes de DIEU ou des fils
de prophètes*, les cache à la fureur de Jezabel
et les nourrit de son pain et de son eau même
pendant les années de sécheresse et de
stérilité, malgré d'intolérables difficultés
d'approvisionnement (I Rois, 18.3.4.). À cela,
dis-je, Âme Illustré, en Vous encourageant
dans le très noble dessein que Vous avez
formé, Vous et Votre très Illustré Mère, Vous

in hoc illustrissimo proposito addens, recogitabis sapienter : & ut in effectum deducantur quæ tam excellentem finem habent Cogitationes, attendes; divinæ sic Bonitati Tuam pie subordinans operam. Nos autem reliqui, quorum cordi DEUS simile indidit desiderium, votis, suffragiis, laboribusque & vigiliis, sanctis vestris conatibus cooperari non intermittemus.

Non desunt quidem, quæ se spei huic nostræ opponant, eamque aut eversum, aut debilitatum, eant. At si viri erimus, in honesto proposito constantes, non poterunt. Et primo quidem, *ipsa rei magnitudo terrere videtur* : quippe Res corruptas emendare, majoris propemodum molis est, quam constituere novas : quod sapientes norunt. Sed cogitandum est, *Omni Operi pulchro adjunctam esse, Divinam sic ordinante sapientiam difficultatem, ut quicquid pulchrum est, non ignaviæ sed laboris sit præmium*. Esto igitur difficile, dummodo non impossibile, ne curemus! difficultatem diluet amor, excellentisque finis consideratio. In rebus magnis tentare quid nocet? imo millies ausis excidere præstat, quam non millies tentare tam gloriosum, tam DEO gratum, tam omnibus utile, tam potestari necessarium, negotium. *At metuenda quoque sunt Præjudicia, per quævis aliquid tam salubriter*

réfléchirez sagement; et Vous veillerez à ce que soient conduites à leur accomplissement des pensées qui ont un but si éminent : vous subordonnerez ainsi Votre œuvre à la bonté divine. Quant à nous, à qui DIEU a mis dans le cœur un semblable désir, nous ne cesserons jamais de coopérer par des vœux, des encouragements, des travaux et des veilles, à vos saints efforts.

Ils ne manquent pas, ceux qui s'opposeraient à cet espoir qui est nôtre et voudraient ou l'abattre, ou l'affaiblir. Mais si nous sommes solides dans ce noble dessein, ils ne le pourront pas. Certes, *l'ampleur même du projet semble effrayer* : c'est certes presque une plus grande charge de réformer ce qui est corrompu que de construire du nouveau : les sages le savent. *Mais on doit penser qu'à toute belle œuvre sont rattachées, la divine sagesse le veut ainsi, des difficultés, de manière que tout ce qui est beau soit la récompense non de l'inaction, mais du travail*. Que ce soit difficile, pourvu que ce ne soit pas impossible, on ne s'en soucie pas! L'amour fait fondre la difficulté et ainsi en est-il de la considération d'un but éminent. Quel tort y a-t-il d'essayer, quand il s'agit de grandes choses? Il vaut mieux au contraire oser mille fois que de ne pas tenter mille fois une tâche si glorieuse, si agréable à DIEU, si utile à tous, si nécessaire à la postérité. *Les préjugés défavorables sont aussi à craindre, qui font qu'une chose peut à peine être considérée avantageusement*

cogitari potest, quod non alio rapiatur ab iis, qui non ad rationem, sed ad exempla & consuetudinem, componunt iudicium : dumque recte fieri, quicquid consuetudine sit, credunt, vel minimum inde recedi, & novum quid induci, intolerabile putant. Estque ignoranti ipsa ignorantia dulcis : & vitioso ipsum vitium, tanquam sua forma, quam dimittere trepidat, diligitur.

si elle n'est pas comprise par ceux qui fixent leur jugement non selon la raison, mais selon les exemples et la coutume : ils croient que tout est fait correctement qui est selon l'habitude et jugent intolérable que celle-ci soit un tant soit peu abandonnée et qu'on fasse quelque chose de neuf. Car l'ignorance est douce à l'ignorant et le vice lui-même est aimé du vicieux comme sa forme propre, qu'il redoute d'abandonner.

Discere alia quàm consueta jubebis aliquem? aut alià methodò? In alium se transferri Orbem credet, pèrque incognitæ viæ Oceanum fluctibus se absorptum iri paveſcet. Dicit piger : *Leo foris est, in medio platearum occidendus sum* (Prov. 22.13.) Sed nos metum ejusmodi vanum discutere doceamus exemplò, nedum ut imitari allubeſcat. Nihil unquam vehementer sibi imperavit Animus humanus, quod non obtineret, DEO & Virtute fretus.

At Invidia malevolorum tamen est metuenda; qui si non aliud poterunt, Novandi studium objicere, suspitionibusque involvere tentabunt. Quantum ad Invidiam, ego quidem invidere didici nemini, seu quis Eruditione, seu Virtute, seu Eloquentia, in ullo hominum Ordine, Gente, Religione, Secta, præmineat. Si quis invidere animum inducat mihi (qui per me nihil sum; nihil possum, nisi quantum per me operari dignatur gratia DEI) deprecabor, si potero : sin, DEUS erit simplicitatis clypeus. Novandi studium si quis objiciet, imperitiam suam prodet, Novum enim non est, quod ad antiquas, imo æternas, revocatur ideas; qualiter novare omnia nostra jubemur, tum mandatò DEI dicentis, *Novate vobis novale!* (Jer. 44.) tum exemplò, *Ecce ego facio omnia nova!* (Apoc. 2.5.) id est, prolapsa & corrupta restituo in integritatis statum. *Sunt qui insuſurrant, Pericula subesse, si mutatione consuetudinum res turbentur.* Atque ita sane docent exempla. Moïse ab Israëlitis, ex Ægypto liberatis, & ad possessionem terræ Canaan ductis, tantum non lapidatus est. Prophetis autem & Apostolis, ipsique Christo, divini Cultus renovatio quantò consistit?

Ordonneras-tu à quelqu'un d'apprendre des choses autres qu'habituelles? Ou par une autre méthode? Il croira être transporté dans un autre monde et craindra d'être englouti dans les flots de l'inconnu. Le paresseux dit : *un lion est dehors, je serai tué dans la rue* (Prov. 22.13). Mais montrons par l'exemple que nous nous écartons d'une telle vaine crainte, de peur qu'on ne prenne goût de la copier. Il n'est rien que l'esprit humain ne se commande ardemment qu'il n'obtienne, en comptant sur DIEU et sur son courage.

Il faut aussi craindre l'envie des jaloux qui, s'ils ne peuvent s'opposer autrement au renouvellement des études, jetteront le doute sur celui-ci. La jalousie ? J'ai appris, quant à moi, à n'être jaloux de quiconque qui, par la connaissance, le courage ou l'éloquence, prédomine en quelque ordre, peuple, religion, secte que ce soit. Et si quelqu'un se met en tête de me jalouser (moi qui, par moi, ne suis rien et ne puis rien à moins que la grâce de DIEU daigne opérer par moi), je chercherai à l'en détourner par des prières toutes les fois que je le pourrai : sinon, DIEU sera le bouclier de ma simplicité. Celui qui s'oppose au renouvellement des études montre son ignorance. Car il n'est pas nouveau le nouveau, puisqu'il ramène des idées antiques, bien plus, éternelles : c'est de cette façon que nous avons reçu de DIEU l'ordre de renouveler toutes choses, lui qui dit : *Défrichez à fond vos champs!* (Jer. 44), ou prêche d'exemple : *Voici que je fais toutes choses nouvelles* (Apoc. 2.5.), c'est-à-dire que je remets en condition d'intégrité ce qui a été abandonné ou corrompu. Il en est qui chuchotent que le danger est proche quand on bouleverse les choses par un changement des habitudes. Et c'est vrai, beaucoup d'exemples le montrent. Moïse a libéré d'Égypte les Israélites et les a conduits à la possession de la terre de Canaan, mais échappa de peu à la lapidation. Combien a coûté le renouvellement du culte divin aux Prophètes, aux Apôtres, au Christ lui-même?

Lycurgus, dum Lacedæmoniorum Rempublicam corrigit, tumultuantibus fæneratoribus oculum amittit, Vitam autem ægrè fugâ conservat. Et quoties Athenis, quoties Romæ, Legiflatoribus, Rempublicam emendatiorem reddere conantibus, turbæ datæ sunt? At vero si causa DEI est, non nostra, DEUM qui jubet, non nos qui metuimus, respectare oportet. Succumbet livor & furor, priusquam evertant opus DEI, aut eos qui se fidos DEO præbent operarios. Ea denique est Sapientia DEI, ut per suorum quoque ruinas, si has quando permittit, Suos ad præmia, Opus vero suum ad finem, perducatur.

Omissis itaque tergiversationibus, ô Vos in hac Gente, & hōc locō, excitata divinitus Ingenia, *iam hoc agite, ut his jam occasionibus*, hōc jam nunc, hōc jam locō, per Vos jam ipsos, aliis non expectatis, inchoetis hoc opus DEI,

100

Scholas Vestras emendandi in melius! Ante alia vero hoc Racocianum Atheneum, *ut cæteris in exemplar sit! tanquam scilicet vera Ingeniorum eos, vera Humanitatis* (post ejectas, si quæ superfuerunt, barbariei reliquias) *officina, vera Sapientiæ aurifodina, verum Linguarum ergasterium.*

Invitant vos, ad nunc jam hoc tentandum, concessa divinitus in hoc Regno halcyonia : Tum vero aliarum Gentium, etiam quæ sibi valdè cultæ videntur, alioque præ se despectant, barbaries, Barbara nimirum illa Bella, & furores, quibus se invicem adhuc conterunt, pessumdant, evertunt, in Italia, Hispania, Gallia, Anglia, Scotia, &c. Nos à feritate ejusmodi ad mansuetudinem traducentes nostros, quàm longè alii mores deceant emollitos Artibus ingenuis Populos, politulis illis ostendere

Lycurgue, alors qu'il réforme la république lacédémonienne, perd un œil à cause des usuriers qui s'agitent et ne doit son salut qu'à la fuite. Combien de fois à Athènes, combien de fois à Rome, des troubles ont été attribués aux Législateurs qui tentaient de redresser l'État? À coup sûr, si c'est la cause de DIEU et non la nôtre, il faut respecter l'ordre de DIEU, non la crainte que nous avons. Que tombent la jalousie et la fureur avant qu'elles n'abattent l'œuvre de DIEU ou ceux qui se montrent fidèles ouvriers de DIEU. Mais telle est la sagesse de DIEU qu'il conduit aussi par la ruine, s'il la permet, les siens aux récompenses et Son œuvre à sa fin.

Vos hésitations ainsi abandonnées et vos dispositions naturelles divinement éveillées, faites en sorte d'entreprendre maintenant en ce peuple et en ce lieu, en des circonstances désormais favorables, de vous-mêmes et sans compter sur autrui, cette œuvre de DIEU qu'est

100

la réforme pour le meilleur de vos écoles. Et avant tout cet Athénée de Racosy, *afin qu'il serve d'exemple aux autres! Qu'il soit comme une pierre à aiguiser les dispositions, une officine de véritable humanité* (une fois rejetées, s'il en restait, les traces de barbarie), *une vraie mine d'or de Sagesse, un véritable atelier des langues.*

Les alcyons qui ont été divinement concédés à ce royaume vous invitent à tenter l'entreprise ici dès maintenant : la barbarie des autres peuples, même de ceux qui se croient eux-mêmes très cultivés et méprisent les autres en comparaison d'eux, paraîtra alors véritablement. Assurément ces guerres et fureurs sont barbares, dans lesquelles ils se consomment, se perdent, se brisent jusqu'à présent les uns et les autres en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Écosse, etc. Commençons à montrer à ces petits polis, en faisant passer les nôtres de mœurs sauvages de ce genre à la douceur, que d'autres mœurs conviennent aux peuples qu'ont longuement adoucis les arts

incipiamus. Atque si rerum perturbationes, quales ubique Gentium cernimus, non tam turbæ sunt ex intentione DEI, quàm Scholæ, quibus Ingenia piorum exercentur, impiorum à pravitate ad resipiscentiam revocantur & alii forsan mysterium hoc non intelligunt, nos qui intelligimus ostendamus nos intelligere utque illis etiam intelligendi demus occasionem, *Scholam Resipiscentiæ, Emendationisque rerum Exemplar*, inspectantibus aliis, si volunt, erigamus. Tum & si qui à Bellis respirationem nacti (nominatim Germani) collapsas Humanitatis officinas reparare hoc tempore incipiunt (incipiunt autem) nos illorum quoque excitati exemplò faciamus idem : ut alii aliis ministrando scintillas, communis usus accendamus faces. Super omnia vero excitant nos ad hoc *Nunc* agendum subministratæ divinitus occasiones, per excitatos Celsissimorum Principum nostrorum, ad accendendam huic suo Lycéo plenioris Methodi lucem, animos, inque suscepto negotio pie flagrantem ardorem. *Fabricare nobis rerum Occasiones, non est in manu nostra; amittere oblatas, in nostro stat arbitrio. Sed luenda erit culpa duplex, ingratitude & ignaviæ, si hac admittimus.* Ergo quia non desunt, DEI munere, qui præeant, neque desint qui sequantur.

Cur autem Consilia hæc pia hoc potissimum locò, in hac Vibe & Schola, exsequi conveniat, paucis quoque attingendum est. Et primum quidem, quia hic angularem pietatis hujus lapidem Majorum pietas, foundatione hic Nationalis Scholæ, posuit : quam heroica Illustrissimorum nostrorum Principum (beatè nuper vitâ functi, sanctæ memoriæ, & superstitis Celsissimæ Viduæ) liberalitatis novis donationibus roboravit, jamjamque iterum in majus augere parat. Facilius nempe est fundatis semel structuris, quod insuper requirit usus, adstruere, quàm novas structuræ fundare

libéraux. Et si les bouleversements que nous constatons partout ne sont pas tant des troubles découlant de l'intention de DIEU que de l'École, qui devrait développer les dispositions naturelles des justes et ramener celles des impies du mal au repentir, ce mystère que les autres ne comprennent peut-être pas, nous qui le comprenons, montrons que nous le comprenons. Pour qu'ils aient au moins une occasion de comprendre, *construisons une école du repentir, un modèle d'amendement de la réalité*, que les autres pourront, s'ils le veulent, observer. Si ceux qui sont nés en pleine guerre, les Allemands, commencent (et ils commencent) à réparer leurs officines d'humanité détruites, nous aussi, incités par leur exemple, faisons de même; afin que servant les uns aux autres d'étincelle, nous allumions les flambeaux d'une même pratique. En vérité et par dessus tout, les occasions que DIEU nous donne, par les âmes éveillées de nos Altissimes Princes, d'allumer en ce lycée la lumière d'une méthode plus complète et d'en maintenir ensuite pieusement l'ardeur par le travail, nous poussent à le faire dès *maintenant*. *Il n'est pas en notre pouvoir de créer les occasions mais il est de notre libre arbitre de laisser échapper celles qui nous sont offertes. Si nous laissons échapper cette occasion, la faute à payer sera double, d'ingratitude et de lâcheté.* Car nos prédécesseurs n'ont pas manqué à leurs devoirs envers DIEU et nos successeurs n'y manqueront pas.

Pourquoi convient-il de suivre pieusement ces conseils par dessus tout ici ? Voyons un peu. D'abord parce que c'est ici que la piété des Anciens a posé la pierre angulaire de la piété, par l'établissement d'une école nationale, école que la munificence de nos très illustres Princes (Celui qui, de sainte mémoire, mena naguère une vie juste, et l'altissime Veuve qui lui survit) consolida de nouveaux dons et se prépare de nouveau à agrandir considérablement. Car il est plus facile d'ajouter à des ouvrages déjà bâtis ce qu'il faut de plus que d'en bâtir

demum. *Deinde*, quia Scholæ huic vestræ a prima sua fundatione *lubileus secularis* hoc jam currente anno decurrit : ubi quia mutationem, in melius aut deterius, fatalis periodorum vis (siquidem ulla rebus inest) expectare, aut certè prospectare, jubet; prudentiæ ac

de nouveaux. *Ensuite* parce que le premier *centenaire* de votre École depuis sa fondation tombe dans l'année en cours et qu'il faut s'attendre fatalement, de par la puissance du temps (si une telle puissance existe réellement), à du changement en mieux ou en pis et le prévoir; il reviendra à la prudence et

ac pietatis erit, ut mutatio in melius eat providere. *Tertio*, quia Orthodoxa per totam Hungariam Ecclesia Patakinam hanc Scholam ita respectare, ut inde plerumque cæteratum Scholarum Rectores evocentur, jam consuevit : nihil magis accommodum cogitari potest, quàm ut isti Ingeniorum politores expoliendi sui Officinam rectè constitutam hic habeant; quomodoque Scholis non solum præfint, sed & profint, hic addiscant. Hic inquam ut sit *Bethel, Domus DEI* : ubi sub inspectione *Eliæ*, ac *Elisei*, Prophetarum filii huc undecunque confluentes habeant Cætus suos. Et Schola hæc ut audiat *Schola DEI, in qua Doctor sit solus DEUS; nos autem omnes confideamus ad scabellum pedum ejus, explicari nobis audientes nihil præter tres libros DEI, NATURÆ, SCRIPTURÆ, internique libri Mentis, CONSCIENTIÆ*. Accedit, *quarto loco*, Loci amœnitas, rerumque ad vitam necessariorum ubertas. Ubi & ipsum nomen bonum dat omen. *Potok* siquidem, lingua Slavonicis gentibus communi, Flumen significat : neque res deest. *Bodrok* quippe, amœnus amnis, Aqvarum & Piscium; vicini Montes, generosi vini; campi circumjacentes, Frugum & Pecorum; Sylvæ autem & nemora, Ferarum & Avium ingentem copiam, fundunt. Speramus ergo Musis hic perquam commodam fore sedem, quantocunque numero Musarum alumni confluant. Oppidum quidem à luto sitate acceptit nomen *Saros-Patak* : ac hoc nihil moveat. Luta hæc deterget

à la piété de faire en sorte qu'il se fasse pour le mieux. *Troisièmement*, parce que l'Église orthodoxe a déjà l'habitude, dans toute la Hongrie, de respecter à ce point ce lycée de Patak que les recteurs de presque toutes les écoles en proviennent : on ne peut donc penser rien de plus approprié que les plus polis des talents aient ici une officine bien établie pour se perfectionner; et qu'ils apprennent ici non seulement comment diriger les écoles, mais y être utiles. Afin qu'ici, dis-je, soit *Bethel, la demeure de DIEU* : où, sous le regard d'Élie et d'Élisée, les fils des prophètes arrivant de n'importe où aient ici leurs assemblées. Et que cette école soit considérée comme *l'École de DIEU, dans laquelle Il est seul Maître; et que nous tous mettions notre confiance à ses pieds, et qu'il nous soit expliqué, à nous qui écoutons, qu'il n'existe que trois livres divins : celui de la NATURE, la BIBLE et celui, interne, de notre esprit, la CONSCIENCE*. *Quatrièmement* à cause de la douceur du lieu et de l'abondance des choses nécessaires à la vie. Le nom lui-même est un bon présage. *Potok*, dans la langue commune aux peuples slaves, signifie rivière. Et en effet le *Bodrok* est un fleuve agréable par ses eaux et ses poissons; les collines avoisinantes sont généreuses en vin; les plaines environnantes, en productions de la terre et en bétail; les forêts et les bois répandent une pléthore d'animaux sauvages et d'oiseaux. Nous espérons donc que les Muses trouveront ici une résidence propice quand affluent leurs disciples, quel qu'en soit le nombre. La ville a reçu le nom de *Saros-Patak* à cause de son caractère boueux : que cela n'ait pas d'importance. Cette boue, une meilleure culture la fait dispa-

cultura melior; atque (si rectè auguror) videbit posteritas (si fortè nondum oculi nostri) pro Platearum luto nitidam lapidum structuram; & pro Ædificiis materiatis murata. Ut loci Domino dicere olim liceat, quod ibi Augusto Cæsari, *Romam accepi lateritiam, relinquo marmoream*. Nec est, cur alicui locus hic propter Aulæ præsentiam non adeo uideatur commodus. Verum est, ita Poëtas, antiquissimum sapientium genus, haud incitè fabulatos, Musas non in Urbium Regumque Palatiis habitare consuevisse, sed in locis solitariis, montibusque inaccessis, Parnasso & Helicone : innuentes, ut Ovidius exprimit quod

Carmina secessum scribentis, & otia quærent. Et ut Horatius : *Scriptorum chorus omnis amat Nemus, & fugit urbem*. Hinc Platonis Academia, Aristotelis Lyceum, aliaque veterum Phrontisteria, extra Urbes posita fuere. Novimus tamen postea medias quoque Urbes imigrasse doctas illas sorores; deliciarique hodie in populosis etiam Civitatibus, dummodò si non planè à Populi consortio, à Fori tamen, & Aulæ strepitu, satis vindicatæ fuerint : qualiter hic apud nos Majorum in ea quoque re prudentia constitutum videmus.

Supereſt, ut *Cur negotium reformandi hoc in loco Scholastica studia, Nosmetipsos, qui hic adsumus, qui nos intuemur, qui nobis de his rebus verba facimus, suspicere conveniat, attingam.* (Permittetis charissimi, ut me Vobis aggregem, quem Vobis aggregem, quem Vo-

raître; et (si je le prédis correctement), l'avenir verra (à moins que ce ne soient peut-être nos yeux) un bâtiment de pierre resplendissant au lieu de la boue des places publiques; et à la place des édifices à charpente de bois, des murs de pierre. Pour qu'un jour il soit permis au seigneur d'ici de dire ce que César Auguste a dit là-bas : *j'ai reçu une Rome en briques et et j'ai laissé une Rome en marbre*. N'est-ce pas pourquoi ce lieu n'a pas semblé approprié à la présence de la cour? Les poètes, cette très ancienne race de sages, n'ont pas parlé sottement en disant que les Muses n'avaient pas l'habitude d'habiter dans les palais des villes et des rois mais en des lieux solitaires. et sur les montagnes inaccessibles du Parnasse et de l'Hélicon : ils voulaient dire, comme l'exprime Ovide, que

les chants ont besoin de l'isolement et du loisir de l'écrivain. Et, comme le dit Horace : *le chœur entier des écrivains aime la forêt et fuit la ville*. De là que l'Académie de Platon, le lycée d'Aristote et d'autres lieux de méditation de l'Antiquité avaient été installés hors des villes. Nous avons cependant appris qu'après, ces savantes sœurs avaient immigré au milieu des cités, qu'elles étaient même attirées par celles qui étaient les plus populeuses, et qu'elles aient été très réclamées sinon de la communauté du peuple, du moins de la place publique et de la cour. Nous voyons qu'ici, chez nous, la sagesse des anciens en a décidé comme elles.

Il me reste à dire *pourquoi il convient que nous, qui sommes présents en ce lieu, qui nous observons, qui nous haranguons à ce propos, entreprenions le travail de réformer les études scolastiques en ce lieu.* (Permettez, très chers, que

102

bis ad hoc Vobiscum agendum allegistis & allexistis.) Non opus est multis argumentorum arietibus, unus

102

je me joigne à vous, moi que vous avez choisi et attiré à vous pour devoir poursuivre ce projet avec vous.) Il n'est besoin de nombreuses constellations de raisons, une seule

suffecerit. *Conſilia Noſmet dedimus : conſilia exſequendi nobis incumbit neceſſitas.* Nempe quemadmodum quum Joſeph de exſtruendis Granariis, & eligendi iis Præfecto, adverſus famis tempora conſilium dediſſet, audit à Pharaone : *Tu is eris, cui conſilium hoc dare poſſe datum eſt.* Et quum in Græcia quidam ſaltus quorſdam in inſula Rhodo editos jactaret, reſponſum accepit : *Hic Rhodus, hic ſalta.* Ita Vos, qui Vota? Conſilia Veſtra, pro reformanda Schola hac, Celſiſſimis Principibus inſtillatis; Vos qui de vocandis huc Viris didacticis, deque hic erigenda Typographica officina, & conſtituendis in publicum Studioſorum uſum publicis Menſis, rationes ſuggeſſiſtis; Vos denique qui Vos huc conduci, & in opere locari paſſi eſtis, audiat Vobis has voces neceſſe eſt; *Hic Rhodus, hic ſaltate! Hic Ægyptus, hic adverſus Literariæ famis tempora Granaria parate!* Nō facitis, ſimiles eritis iis, de quibus Chriſtus, Dicunt & non faciunt. *Alligant onera, & imponunt alienis humeris, ipſi autem ne digitò quidem ea movent.*

Qvod me attinet, ita Vobis promptu declaro animum meum, ut me non fugiturum onus, quod mihi preceſſu Veſtræ intentârunt, amicorum conſilia perſuaverunt, DEUS autem ipſe impoſuit, certo Vobis perſuadeatis. Atque, ſi DEO & Vobis ita placet, exemplò præire non recuſo; quia ſi quid in rem Veſtram quoque boni obſervaſſe dedit bonitas DEI, in communem Eccleſiæ uſum datum ſcio. Qvò igitur fine huc ad tempus vocatus, miſſus, tractuſque ſim memor, id pro viribus præſtare annitar. Sum autem, *Primum*, ut Vos & Veſtros converſatione bonâ ad Humanitatis ſtudia liberaliùs tractanda,

suffira. *Nous avons nous-même donné des conſeils, à nous de les ſuivre.* Tout comme Joſeph avait donné le conſeil de remplir, en vue des temps de famine, des greniers et de choiſir à cette fin un préfet et avait entendu le Pharaon lui dire: *Toi, à qui il fut donné d'accorder ce conſeil, tu ſeras celui-là.* Comme en Grèce, quand quelqu'un avait lancé que, dans l'île de Rhodes, certains ſauts étaient hauts, il s'était fait répondre : *Rhodes eſt ici, ſaute ici;* ainſi vous, qui avez exprimé vos vœux et vos conſeils aux princes altiſſimes pour que cette école ſoit réformée; vous qui avez ſuggeré des raiſons d'amener ici des hommes d'enseignement et de mettre ſur pied un atelier de typographie et de placer les tréſors publics à l'usage des lettrés; vous enfin qui vous êtes réunis ici pour coopérer, vous devez écouter ces mots; *ici, c'eſt Rhodes, ſautez! L'Égypte eſt ici, préparez ici des greniers contre les temps de famine de la connoiſſance!* Si vous ne le faites pas, vous ſerez ſemblables à ceux dont le Chriſt [a dit], ils diſent et ne font pas. *Ils attachent des fardeaux et les placent ſur les épaules des autres, mais eux-mêmes ne les bougent pas du doigt.*

Quant à moi, je vous fais connoiſſre ouvertement mon deſſein afin que vous ſoyez perſuadés que je ne fuirai pas la charge que vos prières m'ont tendue, que les conſeils d'amis m'ont convaincu de remplir, que DIEU lui même m'a impoſée. Et ſi DIEU et vous le voulez ainſi, je ne refuse pas de guider par l'exemple; car ſi la bonté de DIEU m'a donné d'avoir vu quelque choſe de bon en votre projet, je ſais que c'eſt au profit de toute l'Égliſe. Que je travaille dans la meſure de mes forces à accomplir pour cette fin et pour un temps ce pour quoi j'ai le ſouvenir d'avoir été appelé, envoyé et invité. Je ſuis avec vous *d'abord* pour vous convier pleinement, ou vous attirer doucement, vous et les vôtres, par un bon commerce, à mettre en œuvre plus généreuſement des études d'humanité.

aut invitem plenius, aut pertraham suavius. Tum, ut Libellos methodicos, Ingeniorum Vestrorum cotes, Judicii de rebus limas, Linguaeque (Latino-vernaculae) amulles futuros, quam optimè concinnare juvem. Tertio, ut hos Juventuti Scholasticae utiliter explicandi, & applicandi modum, perpetuae praxeos exemplis astendam. Eoque, tandem, reformandae PER VOSMETIPSOS Scholae huic, & caeteris per Hungariam Orthodoxis, occasiones (in quantum dabit DEUS) subministrarem. Per vos ipsos dico, Nec enim humeri mei, Sexagenarii Senis, oneri huic pares sunt : nec si essent, provinciam invidiae obnoxiam suscipere mihi, homini extraneo, aut tutum esset, aut volupe. Consilia dare bona, etiam senes languidi, possumus, si suppetunt : prosequi autem sua bona cujusvis industriosi est, seu Hominis, seu Populi.

Vos itaque ego, Clarissimi Illustris hujus Scholae Professores ac Magistri, ut Consiliarios fidos, ut Socios & amicos dilectos, ut in hoc DEI opere Cooperarios industrios, intueor, & jam intueor. Jungamus quæso manus, jugamus corda, jungamus vota, in Domino & robore virtutis

Ensuite, afin d'aider à ajuster parfaitement la mesure des manuels, les pierres à aiguiser des dispositions naturelles, les limes du jugement et les équerres de la langue (latin-vernaculaire). Troisièmement, afin de montrer à la jeunesse étudiante par des exemples comment développer utilement et appliquer continuellement ces pratiques. Afin, enfin, de vous donner l'occasion (pour autant que DIEU le permette) de réformer PAR VOUS-MÊMES cette école et les autres écoles orthodoxes de toute la Hongrie. Je vous le dis à vous, mes épaules à moi, vieillard sexagénaire, ne sont pas préparées à cette charge : si elles l'étaient, il ne serait ni prudent ni agréable pour moi, qui arrive de l'extérieur, d'entreprendre cette tâche en butte à la jalousie. Même étrangers, même faibles vieillards, nous pouvons donner de bons conseils, si nous en avons. Mais il revient à n'importe quel homme ou peuple zélé de poursuivre son propre bien.

Je vous considérerai donc et je vous considère déjà, Professeurs et Maîtres très distingués de cette illustre école, comme des conseillers sûrs, des collègues et amis bien-aimés, des ouvriers coopérant à l'œuvre de DIEU. Joignons donc nos mains, je vous le demande, joignons nos cœurs, joignons nos vœux dans le Seigneur et dans la puissance de sa

ejus! Non aberit à sanctis desideriis, & conaminibus auxilium ullius qui promisit, & verax est. Vos item strenua Studioforum cohors, qui huic contra Barbariem militiae nomina dedistis, non ut futuros meos Discipulos, sed ut Veritatis & Lucis Condiscipulos, salutare incipio : lubens Romanorum illos imitatus imperatores, qui ut Milites ad omnia haberet alacriores, non milites sed commilitones, appellare, consiliaque; cum illis tanquam sociis communicare, soliti sunt; atque junctis hac etiam humanitate melius animis, res præclara gloriosè

force! Il ne fera pas défaut à de saints desirs et efforts, Celui qui a promis son aide et qui est loyal. Et je commence à vous saluer, vaillante cohorte d'étudiants, qui vous êtes enrôlés ici pour cette campagne contre la barbarie, non comme mes futurs élèves, mais comme des condisciples de la vérité et de la lumière : c'est avec plaisir que j'imiterai ces Illustres empereurs romains qui, afin que les soldats soient plus prêts à tout, les appelaient non pas soldats, mais frères d'armes; qui avaient l'habitude de partager avec eux comme avec des associés; et leurs âmes, mieux unies par cette humanité, réalisèrent glorieusement

gesserunt. Patimini me quoque allegare, quod jam in mentem venit. venustum *Philippi Melancthonis* apophtegma : qui quum aliquando Scholam trivialem ingressus, capite aperto pubem literariam ita salutasset, *Salvete Domini Baccalaurei, Magistri, Doctores, Syndici, Consules, Senatores, Secretarii, Cancellarii & c.* Aliquid; adstantium risu id exciperent, respondit; *Non jocor, serius mihi fermo est. Talibus enim Viris, nobis decedentibus, Respublica, Ecclesia, Schola, opus habebunt. Qvos unde nisi ex hac litteraria turba expectemus?* Similiter ego vos, mei Studiosi, absque risu & joco, *Clarissimos Scholarum Rectores; Reverendos Ecclesiarum Pastores; Venerabiles Diaconos Seniores, Superattendentes, Episcopos; Spectabiles urbium Senatores & Judices; Nobilissimos Aularum Magistros, Secretarios, & Cancellarios : Lucis item in hac Gente reparatores, Impietatisque, Barbariei, Confusionum, profligatores & c.* Propter spem pectori meo de Vobis infixam, salutare, & ad consilia actionesque, quæ Vos tales faciant, adhibere non dubitabo.

Vos pariter compello Generosi surculi, ocelli Patriæ, flos Nobilitatis, qui hic adeistis & adfuturi estis! Surgite felicitis informationis ope Vos quoque feliciter, in Arbores fructuum feraces, sub quarum frondibus nidulentur Aves cæli, Subditi olim Vestri! Intueor Vos quoque jam ut futuros Ecclesiæ Patronos, Scholarum Promotores, Familiarum lumina & columina, Gentis ornamenta, Patriæ decoramenta. Ne a tanta spe degenerandi obveniant occasiones, videndum nobis relinquitur.

Ita mihi Jehova sit propitius, ut ego nihil nisi salutare vestrum, apud vos quaero? quaeram, dum hic sum, o mei Hungari. Vos tantum orate DEUM, ut nobis, qui in hæc sancta proposita conspiramus, servet vitam! ut roboret! ut concedat halcyonia! ut excitet

de remarquables choses. Souffrez que je cite aussi, parce qu'elle me vient maintenant à l'esprit, la spirituelle phrase de *Philippe Melancthon*. Celui-ci, qui était un jour entré dans une école primaire, avait d'abord salué ainsi : *Bonjour, messieurs les Bacheliers, Maîtres, Docteurs, Syndics, Consuls, Sénateurs, Secrétaires, Chanceliers etc.* Comme sa phrase était accueillie par le rire des participants, il répondit : *Je ne badine pas. Mon propos est sérieux. Car la République, l'Église, l'École auront besoin de tels hommes, quand nous nous retirerons. D'où les attendrons-nous, sinon de cette foule d'écoliers?* De même moi, sans rire ni plaisanter, [je vous appelle], mes étudiants, *très illustres recteurs d'écoles; révérends pasteurs d'églises; vénérables anciens des paroisses, surintendants, évêques; distingués sénateurs et juges des villes; très nobles maîtres des cours, secrétaires et chanceliers : restaurateurs de la lumière au sein de ce peuple et destructeurs de l'impiété, de la barbarie, du désordre, etc.* À cause de l'espoir que vous avez implanté dans mon cœur, je n'hésiterai pas à [vous] faire participer aux conseils et à l'agir qui vous rendront tels.

Je vous interpelle également, généreux scions, joyaux de la patrie, fleurs de la Noblesse, qui êtes ici présents et le serez! Par la force de votre heureux dessein, dressez-vous aussi avec succès, vous autrefois assujettis, *en arbres fertiles en fruits* sous les feuilles desquels nicheront les oiseaux du ciel. *Déjà, je vois en vous de futurs protecteurs de l'Église, des promoteurs des écoles, des lumières et des appuis des familles, des ornements du peuple, des parures de la patrie.* Il vous revient de veiller à ce que les occasions de ne pas remplir un tel espoir ne se présentent pas.

Que Jéhovah me soit propice, afin que je ne cherche rien, maintenant ni plus tard, que votre salut, pendant mon séjour ici, ô mes Hongrois. Et vous, priez DIEU, afin qu'Il nous nous prête vie, nous qui tendons vers ces saints objectifs! Qu'Il nous renforce! Qu'Il accorde les alcyons! Qu'Il stimule

Ecclesiarum & Scholarum nutricios, verè nutricios! ut quos jam dedit eos conservet, vitæ diuturnitate donet, Spirituque Sapientiae, consilii, roboris, ad prosequendum sanctè sanctum hoc, quod in Altissimi nomine inchoatur opus, instruat! Sicut & ipsos, quos Studiorum Vestrorum duces accipitis : quò adjuti divinitus ad Sapientiam veram veri Vobis existant duces.

Quam Sapientiae viam quod attinet, proponimus Vobis proponere; *Primo, Latinae linguae pulchra compendia*, ad illius amœnam puritatem viis amœnis assequendam. *Secundo, melioris Philosophiae vireta*, ad ingeniosè omnium rerum ra-

ceux qui nourrissent, qui nourrissent vraiment, les Églises et les écoles! Qu'il conserve ceux qu'Il nous a déjà donnés, qu'Il leur donne par une longue vie et par l'Esprit de sagesse, de conseil, et de force, de poursuivre cette sainte tâche, commencée au nom du Très Haut! Acceptez-les eux-mêmes comme chefs dans vos travaux : afin que par la grâce de DIEU, ce soient de vrais chefs qui vous conduisent à la vraie sagesse.

Pour ce qui est de la voie vers la Sagesse que nous avons proposée, nous vous offrons : *d'abord, de beaux abrégés de la langue latine*, afin de parvenir par des chemins agréables à sa douce pureté. *Deuxièmement, les bosquets d'une meilleure philosophie*, afin de rechercher avec intelligence les raisons

tiones (quantum quidem Christianae modestiae sufficit) vestigandum. *Tertio, Liberalium artium* (Arithmeticae, Geometriae, Astronomiae, Opticae, Musicae, cæterarumque ad Vitam utilium) *eleganti praxi comparandum elegantem usum. Quarto, Morum limaturam egregiam*, ut hinc polituli exeatis Politici, quorumvis hominum conversationi idonei. *Tandem sacrosancta Theologiae mysteria, theoreticè & practicè : ut Timorem DEI esse initium & coronam Sapientiae intelligatis, eoque hic feriae pietati innutriti, prodeatis hinc (ut Christo Salvatori loqui libuit) Lux Mundi, Salq Terræ!* Intelligite, charissimi, quam nobis non desit *Prodesse velle!* ut si Vobis itidem non desuerit *Proficere velle*, multum à divinâ bonitate sperare incipiat. Sed rogo iterum iterumque, ut *ad profligandam ignaviam omnes intendatis nervos : & quanti faciatis occasiones, quas Vobis subministrat DEUS, ipsâ diligentia contestamini.*

de toutes choses (mais seulement pour ce qui suffit, bien sûr, à la modestie chrétienne). *Et troisièmement, (ce qu'il faut) pour apparier l'utilisation correcte des arts libéraux* (de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, de l'optique, de la musique et des autres arts utiles à la vie) *à une pratique correcte. Et quatrièmement, pour perfectionner éminemment vos mœurs*, afin que vous deveniez ici des citoyens raffinés aptes à vous entretenir avec toutes sortes de personnes. *Enfin (nous aborderons) les sacrosaints mystères de la théologie, de façon théorique et pratique : pour que, nourris par une sérieuse piété, vous compreniez que la crainte de DIEU est le début et le couronnement de la sagesse, et que vous proclamiez que la Lumière du Monde et le Sel de la Terre sont ici (comme il a plu au Christ Sauveur de le dire)! Comprenez, très chers, que nous ne manquons pas de vouloir être utile! Afin que, s'il ne vous manque pas pareillement de vouloir faire des progrès, vous commenciez d'espérer beaucoup de la bonté divine. Mais je vous le demande encore et encore, tendez de toutes vos forces à abattre l'apathie et utilisez toutes les occasions que DIEU vous présente pour le faire diligemment.*

Reliquum est, ut nobis DEUM exoremus propitium : ut is pro æternâ bonitate quâ non aspernatur humiles corde, eosque qui se totos Illi devovent à se non repellit, hoc etiam nostrum propositum benedictione prosequi dignetur. *Da o DEUS animum hunc omnibus nobis, ut consilia omnia, conatusque omnes, ad publicum Patriæ, Ecclesiæque in illa Tuæ emolumentum conferamus omnes. Imple sancte DEUS hoc omnium velle! da sanctum hoc Velle etiam posse! ut quantillicunque sumus nos, laus tamen tua perficiatur ex ore infantium & lactentium. Lux Tua domine, Veritas Tua, Benedictio Tua, impleat Scholam hanc, & reliquas per Regnum hoc, omnesque per universum Christianum orbem! Conserve Tibi in his Regnorum tumultibus, & inter has Gentium ruinas, Ecclesiam Tuam! Imo sub ipsa cruce auge eam luce, & perpurga a omne beneplacitum Tuum, tum alibi tum in hoc Regno! Excita illi pios nutricos & vindices, Scholarum autem reparatores gloriosos, Moyses, Davides, Salomones, Iosaphatas, Iosias, Constantinos & c., nec non fidos illis adiutores, Arones, Nathanes, Ioadas, Elias & Eliæos; omnes Viros secundum cor Tuum. Qvos autem jam excitati, atque in his Celsissimos Principes nostros, aliosque in hoc Regno Ecclesiæ Evangelicæ Proceres & Patronos, illis omnibus vitam, Valetudinem, Vires, animumque serviendi Tibi corde purò conserva, viruteque de Cælo Tuâ roborata, et in majus auge! exaudi nos Domine propter sacrosancti nominis tui gloriam! Sic timentibus Te propinqua salus Tua! gloria Tua habitet nobiscum in Terra nostra! Benignitas & fides occurrant inter se! Iustitia & Pax osculentur se (Psal. 85.10.11.) Perpicuum sit erga servos Turs opum Tuum! sit denique splendor Iehovæ DEI nostri super nos! & opera manuum nostrarum ipse dirige! (Psal. 90.16.17) Amen, per & propter Christum. AMEN.*

Vos autem Mæcenatas, Patroni, Fuatores, Pastores, Senatores, Cives

Il nous reste à obtenir, à force de prières, que DIEU nous soit propice : afin qu'Il daigne, par sa bonté éternelle qui ne repousse pas les humbles de cœur et ceux qui se consacrent à Lui tout entier, combler de sa bénédiction ce projet. *Donne-nous à tous, ô DIEU, ce courage, afin que nous tous réunissions tous les conseils et tous les efforts pour le profit commun de la Patrie et, dans celle-ci de ton Église. Comble, DIEU saint, cette volonté commune! et donne à ce saint vouloir le pouvoir, afin que si petits que nous soyons, se chante ta louange de la bouche des enfants à la mamelle. Que Ta lumière, Seigneur, Ta vérité, Ta bénédiction remplissent cette École et les autres dans ce Royaume et dans tout l'univers chrétien! Conserve ton Église au milieu du tumulte des Royaumes et des ruines des peuples! Bien plus, fais-la croître par Ta lumière sous la croix elle-même et purifie-la complètement selon ton bon et complet plaisir tant ailleurs que dans ce royaume! Éveille ses pieux dirigeants et ses protecteurs, qui sont aussi ses glorieux réformateurs d'école, les Moïse, David, Salomon, Josephat, Josias, Constantin, etc. et accompagne ceux qui leur sont fidèles, les Aaron, Nathaniel, Joad, Élie et Élisée, tous hommes selon ton cœur. Ceux que tu as déjà éveillés, et parmi ceux-ci nos Princes altissimes, les autres Grands et les Protecteurs de l'Église évangélique dans ce Royaume, conserve-leur à tous la vie, la santé, les forces et le courage de te servir d'un cœur pur, fortifie-les de ta force qui vient du ciel et fais les croître vers le meilleur. Exauce-nous, Seigneur, par la gloire de ton saint Nom! Qu'à ceux qui Te craignent Ton salut soit proche! Que Ta gloire habite avec nous sur notre terre! Que la bonté et la foi se rencontrent! Que la justice et la paix s'embrassent (Psal. 85.10.11). Que Ton œuvre soit vue de Tes serviteurs! Que la splendeur de notre DIEU Jehovah, enfin, soit sur nous! et qu'Il dirige lui-même l'œuvre de Ses mains (Psal. 90.16.17). Qu'il en soit ainsi, par et à cause du Christ, qu'il en soit ainsi.*

Et vous, Mécènes, Protecteurs, Défenseurs, Pasteurs, Sénateurs, Citoyens

& Hôpites, ſalvete, proſpere agite,
proſperitatemque Scholæ huic, & qui in illa
luce colluſtranda operam ponent, cœlitus
optate!

DIXI.

et Hôtes, portez-vous bien, vivez
heureusement, et vous qui fondez votre
travail sur cette lumière qui doit éclairer
de tout côté, demandez au ciel la
prospérité pour cette école!

J'AI DIT.

NOTES

1. À moins de l'indiquer par une note, nous ne nous écarterons pas du texte de l'édition fac-simile de 1657.
2. La ville de Patak - ou Saros Patak - est située au nord-est de l'actuelle Hongrie, au sud-est de la ville slovaque de Kosice, à peu de distance de l'Ukraine, de la Pologne et de la Roumanie. Elle est sise au bord de la rivière Bodrog et aux pieds des montagnes de Zemplén, dans une région qui produit le vin bien connu de Tokay.
3. *Hunnus Brodensis* d'Uhersky Brod, ville de Moravie. La Moravie est comprise entre la Bohême et la Slovaquie. Uhersky Brod est à quelques centaines de kilomètres à l'est de Saros Patak.
4. Remarquons la fréquence de *novus*, qui revient quatre fois en quelques lignes. Comenius veut à coup sûr indiquer que son arrivée marquera une coupure avec le passé. Mais il a l'habileté de se donner néanmoins la deuxième place et de laisser à son noble auditoire la première. L'expression d'*homo novus*, qu'il s'applique, qualifiait en effet celui qui, dans la Rome antique, brigait une première charge publique sans être de grande naissance.
5. Comenius, comme on l'a dit, n'avait pas dans ses projets de se rendre réformer les écoles de Transylvanie.
6. La citation est tirée du prologue (20) des Captifs de Plaute, où la phrase commente le sort d'un enfant enlevé de force de la demeure de ses parents et se retrouvant plus tard esclave dans la maison de son propre père. Mais le dramaturge a été plus concis : «...*enim vero di nos quasi pilas homines habent*», s'est-il contenté d'écrire. On retrouvera dans le *De Cultura* un flottement analogue dans les citations des Livres Saints. Comenius n'y cite habituellement pas ses sources *verbatim*. Comme nous le justifierons dans la troisième partie de ce travail, nous avons respecté cette façon de faire dans notre version française, traduisant les citations tel que Comenius nous les livre plutôt que telles qu'elles apparaîtraient dans une version française communément acceptée de l'ouvrage cité.
7. Les dernières années de Comenius s'étaient passées en Suède et en Angleterre.
8. Au moment de l'arrivée de Comenius en Hongrie, ce pays comprend, à l'ouest et au nord, le Royaume de Hongrie comme tel, avec à sa tête Ferdinand III de Habsbourg, et qui fait partie du Saint-Empire romain germanique depuis 1526; au centre et au sud, les Turcs; à l'est la principauté de Transylvanie, vassale des Turcs et protestante, aujourd'hui pour une grande part en territoire roumain.
Susanna Lorantfi participera activement à la vie de son pays même après la mort, survenue en 1648, de son époux Georges I^{er} Rackoczi, prince de Transylvanie, et l'accession au trône de son fils aîné Georges II.

9. D'Allemagne où elle était partie, la Réforme luthérienne gagna dans la première partie du XVI^e siècle la Transylvanie, où se trouvaient des colonies allemandes. Elle y fut suivie du calvinisme dans la deuxième partie du siècle.

10. *extraordinariô instinctu* Comenius fait probablement allusion à ses rencontres avec le visionnaire Mikulas Drabik.

11. On reconnaît là un thème biblique repris entre autres par saint Paul (I, Cor., I, v. 22).

12. O - *honitate*; P,A - *bonitate*. Les ODO auraient dû donner *bonitate*.

13. La comparaison de la culture humaine à celle des champs, dont Comenius émaillera son discours, est depuis Cicéron, qui l'introduisit, un lieu commun de la littérature latine.

Le premier à avoir fait un rapprochement entre le travail de l'esprit et celui de la terre semble bien être l'auteur des *Tusculanes*, qui parle de *cultura animi* - une association bien dans la logique de l'auteur, qui savait être démagogue et s'associer les agriculteurs. L'idée est ensuite reprise par Varron au livre III de ses *Res Rusticæ* «*Subacto mihi ingenio opus est*» écrira-t-il («Il me faut un talent ameubli»).

Prenant le relai, Quintilien, avocat comme Cicéron et professeur de rhétorique, exploite considérablement, dans son *De Institutione Oratoria*, la comparaison des deux cultures, l'intellectuelle et l'agricole, au point, d'ailleurs, d'en recommander l'usage aux futurs rhéteurs : «(...) *ut, si animum dicas excolendum, similitudine utaris terræ, quæ neglecta sentes ac dumos, cultus creat*», conseille-t-il (trad. «...ou, s'il faut dire de l'âme qu'elle doit être cultivée, on aura recours à la comparaison de la terre qui, laissée en friche, ne produit que ronces et buissons, mais qui, cultivée, donne du fruit»), écrit-il. Quintilien a également recours à l'image de la vigne pour expliquer le rôle de l'imitation dans la formation de l'orateur. Les rhéteurs en herbe, dit-il, gagnent à imiter leurs jeunes collègues, tout comme les vignes, avant d'arriver à maturité, sont supportées par les branches des plants voisins. Pour lui comme pour de nombreux autres rhéteurs, la formation à la bonne rhétorique est assimilable à la culture de la vigne, la langue trop fleurie à la luxuriante croissance des plantes sauvages non cultivées, la langue sans art à une terre en friche, frappée de sécheresse ou de buissons d'épines.

Comme l'a montré Catherine Connors dans son intéressant article intitulé *Field and forum : culture and agriculture in Roman rhetoric* (Connors, 1997), Tacite, dans son *Dialogus de Oratoribus* (trad. Dialogue sur les orateurs) reprendra ces images.

Pour l'esprit antique, le rapprochement de la culture intellectuelle et de la culture des champs était chose d'autant plus naturelle que la première était vue comme un travail sur soi bonifiant, comme la culture de la terre permettait de tirer le mieux de celle-ci. Vertu et culture vont de pair «*Vir bonus dicendi peritus*», écrit Caton. Nos contemporains, nettement moins familiers de l'agriculture et surtout très au fait que la connaissance peut donner autre chose que du bon, sont très loin de cet univers mental. Le recours que fait Comenius à la métaphore antique en même temps qu'il met de l'avant dans son texte une exploitation des richesses de la terre typique de l'Occident moderne annonce cette double scission.

14. L'un des intérêts de cette énumération est le rang qu'y occupent, à côté de ces facultés «abstraites» que sont l'intelligence et la volonté, privilégiées au Moyen-Âge, la main et la parole, ces maîtres d'œuvre de la vie matérielle et de la société civile concrètes, deux éléments qui prennent de plus en plus en plus de place dans les Temps modernes.

15. *minoris hui Mundi* : tout pauvre qu'il était à la fin de ses études, Comenius avait, au moment de quitter l'université d'Heidelberg, trouvé l'argent pour acheter de la veuve du doyen Christmann le manuscrit du fameux ouvrage de Nicolas Copernic *De revolutionibus orbium coelestium libri VI*, qui renversait la cosmologie antique. C'est pourtant de cette cosmologie qu'il tire l'image du monde «inférieur».

16. «*Thesaurus rerum omnium, memoria*» : la mémoire est le trésor où sont conservées toutes choses (Cicéron, *De Oratore*, I, 18).

17. *tantum non novos fabricat Mundos* : la restriction doit sans doute s'interpréter à partir du verset de l'Apocalypse «*Et dixit qui sedebat in throno Ecce nova facio omnia.*» (Apoc. XXI, 5). Aux yeux de Comenius, il n'y a probablement que la Jérusalem future à être totalement nouvelle et de Celui seul qui la créera peut-on dire qu'Il fera un monde totalement nouveau.

18. *ingenium* : ce mot latin a diverses significations. Son sens le plus courant est celui de dispositions innées, c'est-à-dire de nature d'une chose. Mais il peut aussi, selon le contexte, avoir le sens de dispositions intellectuelles ou d'intelligence, de talent, de génie.

19. Les OPO donnent *parvuli*. Il faudrait lire, comme le donnent les éditions de 1651 et 1656, *parvuli*.

20. Ovid., *Ars Amat.*, I, 760

Nec tellus eadem parit omnia; vitibus illa

Convenit, hæc oleis; hac bene farra virent.

Pectoribus mores tot sunt, quot in ore figuræ;

Qui sapit, innumeris moribus aptus erit.

(Trad. : Tout ne pousse pas dans la même terre, celle-ci va aux vignes,

celle-là aux huiles, cette autre convient bien aux blés

Autant de désirs dans les cœurs, autant de manière de les dire.

Qui sait s'adaptera à d'innombrables usages.)

Le contexte d'où est tirée la citation est un peu plus galant que celui où Comenius l'insère.

21. Les OPO donnent *aptis*, ce qui enlève son sens à la phrase en plus de la priver de son parallélisme avec le texte d'Ovide. Il faut lire *aptus*, comme le donnent d'ailleurs P et A.

22. Discours qui emprunte à l'Antiquité sa langue, son genre par excellence - l'éloquence - , ses références culturelles et nombre de ses images, le *De Cultura* est néanmoins un texte 1500 ans plus jeune les dix-huit distinctions entre peuples barbare et civilisé qui suivent fournissent l'occasion de s'en rendre compte. Les idées qu'on y trouve sont celles du XVII^e siècle : la place accordée, dans le concept de culture, aux notions de

travail, d'exploitation de la nature, de développement matériel, de division des tâches, d'organisation sociale, d'ordre, de prévision, ainsi qu'à l'esprit de connaissance et de conquête sont typiques de la société européenne, bourgeoise et protestante du temps.

La rhétorique est également différente de ce qu'elle était à Rome au tournant de notre ère. Elle est passée d'un mode de persuasion multidimensionnel - une tentative de séduction globale, pourrions-nous dire - à un autre exclusivement rationnel. Gaston Boissier (Boissier, 1908 220), dans une étude sur *Les écoles de déclamation à Rome*, souligne que l'éloquence romaine, même sous l'Empire et soumise à la pédagogie la plus étriquée, n'avait jamais perdu ses liens avec la profession bien concrète d'avocat. Les rhéteurs les plus abscons «avaient (le souci) malgré tout, de paraître des gens du Forum, *forenses*». Or comme le souligne bien Jean Bayet dans sa *Littérature latine*, «le Forum exige des moyens simples et puissants, des phrases compréhensibles à tous; parfois l'improvisation et l'exploitation directe des incidents.» (Bayet, 1958 169) Le recours à toute la palette des formes de conviction, à l'intelligence, bien sûr, mais aussi à la sensibilité, à la flatterie avec la démagogie, même à la violence avec les attaques *ad hominem*, vont de soi pour défendre une cause. Mais quand, écrit Boissier, «après dix siècles, la Renaissance revint aux exercices scolaires de l'antiquité, qu'on rétablit, dans les classes, le discours, qui remplaçait la déclamation, les conditions étaient changées; l'école n'avait plus avec le barreau les mêmes attaches, il ne s'agissait plus, comme autrefois, d'y faire exclusivement des orateurs, on visait plus haut, dans l'enfant on voulait former l'homme...» (Boissier, 1908 222-223).

John Saul, dans son ouvrage sur *Les bâtards de Voltaire. La dictature de la raison en Occident* (John Saul, 1993), donne une pénétrante analyse de la nouvelle forme de persuasion qui se fait jour avec la Renaissance, mais tout particulièrement à compter de la Contre-Réforme et du *Ratio Sudiorum*. Il s'agit, dit-il d'une «dialectique technocratique» (Ibid. 128). Reportons-nous à l'énumération que s'approprie à faire Comenius dans le *De Cultura*. Les traits qu'il y prête aux peuples cultivés sont la contrepartie de ceux qu'il attribue aux Barbares. Mais les Barbares dont il parle n'ont ni le courage et la vigueur que leur reconnaissent en toute prudence et en tout respect les Romains, malgré la haine qu'ils leur portaient (Rops, 1950), ni la faculté d'adaptation à leur milieu que leur ont attribué les esprits observateurs d'hier - y compris ceux du temps de l'auteur - et l'anthropologie scientifique d'aujourd'hui. Ils sont démunis de tout, on les dirait non existants.

C'est précisément ce que Saul appelle la technique d'argumentation à partir «de zéro, sur son propre terrain (...), en faisant une entrée violente, irrationnelle.» (Ibid. 129). Il ne s'agit pas de dialoguer, de discuter ni d'explorer, mais, explique-t-il un peu avant, «de convaincre, c'est-à-dire d'argumenter de manière à contrôler l'échange, d'où une supériorité inéluctable de l'initiateur de la conversation.» (Ibid. 127). Dès le départ, les paramètres de la discussion théorique sont établis. «L'auditoire visé accepte sans réfléchir le cadre qui lui est imposé. Après quoi, il se laisse prendre dans le tourbillon de la logique qui en découle», totalement absorbé par le processus, indissociable de la structure préétablie de l'échange. (Ibid. 127) L'argumentation moderne, poursuit Saul, «ne repose pas sur les modulations de la voix, pas plus qu'elle ne cherche à séduire» à la façon des discours antiques. «Il ne s'agit pas d'artifice. [...] En réalité, elle est le plus souvent rébarbative et ennuyeuse.» (Ibid. 128). Et l'auteur de conclure que «la rhétorique domine toujours nos vies. Immuable depuis le XVII^e siècle, elle a simplement inversé son style, substituant la laideur à l'élégance». (Ibid. 128).

Laide ou non, la rhétorique de Comenius n'est plus celle de la République de la Louve. Elle a plutôt les airs de cette rhétorique jésuite que l'auteur du *De Cultura* connaissait bien et en laquelle Saul voit justement l'une des sources principales de la logique technocratique. Le *De Cultura*, discours de technocrate? C'est peut-être sous cet angle qu'il est le plus révélateur.

23. On imagine mal aujourd'hui l'importance qu'a représenté la conquête de la mesure du temps en Occident et celle de la place symbolique qu'y a prise l'instrument qui l'a permise, l'horloge à balancier. Outil de mesure des régularités de la nature, donc à la base même des avancées des sciences exactes, occasion de raffinements et de prouesses mécaniques, l'horloge est devenue aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'image de la perfection de l'univers en même temps que le modèle à partir duquel le comprendre, lui et les êtres qui le peuplent, homme compris. DIEU même n'y échappait pas, rappelons-nous Voltaire

«L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.»

24. L'activité minière était intense en Hongrie au XVII^e. Voyons dans cette évocation, qui réapparaît à diverses reprises dans le *De Cultura*, le souci de Comenius de s'adapter à son auditoire.

25. Il faudrait lire «*irruptiones*», comme le fait P, sans quoi le parallélisme et le sens disparaissent.

26. «*Tellerantur*» : il faudrait plutôt lire «*tollerantur*», ce que font d'ailleurs l'*Exemplar Patikinum* et l'*Exemplar Amstellodamense*.

27. Il s'agit du verset «*Intelligite, insipientes in populo; et stulti, aliquando sapite*». ODO et E en donnent comme source le psaume 94, ce qui correspond bien à la version des Massorètes, privilégiée dans le protestantisme. Mais curieusement, P donne y réfère comme au psaume 93, qui correspond à la numérotation des Septantes. Peut-être faut-il voir là une preuve de plus que Comenius s'alimente à plusieurs versions de la Bible. Peut-être aussi s'agit-il plus simplement d'une distraction de l'auteur ou d'une erreur de typographie.

28. Jef. Il ne s'agit pas de Jérémie, mais bien d'Isaïe, aux mêmes chapitre et versets cependant : «*(...) et auferet Dominus DEUS lacrymam ab omni facie, et opprobrium populi sui auferet de universa terra (...).*»

3. LA TRADUCTION DU ***DE CULTURA INGENIORUM ORATIO*** À LA LUMIÈRE DE LA TRADUCTOLOGIE

3.1 Introduction

La traduction du *De Cultura Ingeniorum Oratio*, discours prononcé par Johannes Amos Comenius à Saros Patak, en 1650, devant un aéropage de nobles et de personnages influents dont il sollicitait l'appui en vue de la réforme des écoles de la Hongrie protestante, nous a posé, en plus des difficultés de microcontexte (i.e. lexicales, grammaticales et autres) habituelles à toute traduction, une question de macrocontexte à laquelle il fallait, avant même d'aborder le travail de traduction, répondre. Cette question est la suivante.

Le *De Cultura* est, de par son allure, une pièce de rhétorique latine. Il en suit le plan, son auteur connaît fort bien Quintilien et les lois qui régissent le genre et il puise à pleines mains dans la culture de Rome. Mais le *De Cultura* est, indiscutablement aussi, précurseur, comme son auteur, de la pédagogie scientifique moderne. Le principe fondamental que défend Comenius est en effet l'adaptation de l'enseignement aux capacités de l'enfant et à sa propension au jeu. Si l'on voit dans le *De Cultura* un discours - genre suprême de la littérature romaine - il sera difficile de ne pas le traduire comme s'il s'agissait d'un texte littéraire. Si l'on y voit au contraire un texte précurseur des sciences humaines, il faudra en faire une traduction en conséquence.

Or entre l'une et l'autre traductions, les différences, à la lumière de la traductologie, sont fondamentales ou en tous cas assez importantes pour qu'un traducteur compétent ne puisse y passer outre. Depuis Goethe et l'aube du

romantisme allemand, en effet, les trois aspects de l'étrangeté, du lectorat et du sens d'une traduction ont été de plus en plus considérées, par bon nombre de traductologues, comme des variables changeant de valeur selon que le texte-source est littéraire ou technique. Plus elle a pour objet une grande œuvre, plus la traduction devrait se faire étrangéïsante et quitter le monde du sens familier pour s'approcher du pur langage dont parle Walter Benjamin (1923), au risque de perdre des lecteurs. À l'inverse, plus son monde est celui de la technique – c'est-à-dire de la transmission des message - plus elle doit se faire claire et compréhensible pour le lecteur.

La traduction étant un geste social et donc concret (Holz-Mänttari, 1984), il fallait trancher et nous l'avons fait.

Mais avant d'exposer nos choix stratégiques, nous croyons nécessaire de donner une idée plus précise des enjeux que la traductologie - et, dans un moindre degré, la philologie et la théorie des sciences – font ressortir relativement à la traduction du *De Cultura*. On aura ainsi une meilleure idée des raisons qui ont motivé ces choix.

3.2 Le macrocontexte théorique

Le problème, pour ne pas dire l'impossibilité, aux yeux de certains - Quine, (1960) a parlé de l'indétermination de toute traduction, d'autres d' «objection préjudicielle» rendant futile toute tentative de traduire, *a fortiori* de la poésie - de donner de solides assises théoriques à l'existence de l'interprétation et de la traduction n'a de pair que la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité pour l'homme de se passer de celles-ci. Comme le remarque en effet Michel Ballard (1992) dans *De Cicéron à Benjamin*, l'existence d'interprètes est confirmée dès le III^e millénaire av. J.C. sur les parois des tombes des princes d'Éléphantine en Haute-Égypte et les premiers glossaires bilingues remontent

aux Sémites akkadiens qui occupèrent Sumer et en adoptèrent les idéogrammes. Depuis, l'histoire n'a fait que confirmer l'importance du rôle des interprètes et traducteurs.

3.3 La traductologie jusqu'au XIX^e siècle

Pour cruciale qu'ait pourtant été l'activité traductive au cours des siècles, ses praticiens, comme l'a entre autres remarqué Lawrence Venuti dans *The Scandals of Translation* (1998), n'ont pas, dans l'histoire, fait souvent part de leurs réflexions sur leur travail. Sans doute faut-il y voir, comme le fait cet auteur, une manifestation de l'effacement du traducteur devant l'auteur et du texte d'arrivée devant le texte source. Toujours est-il qu'il faudra, en Occident en tous cas, attendre la Renaissance et Estienne Dolet pour qu'apparaissent en France, en 1540, après les quelques lignes de Cicéron, d'Horace et de Pline et des lettres de saint Jérôme à ce sujet, un premier traité, *La manière de bien traduire d'une langue dans une autre*. C'est d'ailleurs cette même année qu'un autre français, Robert Estienne, aurait lancé le mot «traduire», en remplacement de la *translation* médiévale, qui correspondait à une sorte de transfert quasi-physique de la culture *ab oriente ad occidentem*, pour reprendre l'expression d'Otto von Freising, c'est-à-dire de Babylone aux Mèdes, puis aux Perses, aux Grecs, aux Romains et finalement aux Français et qui épousait le mouvement de la *translatio imperii*, c'est-à-dire du pouvoir (Le Goff, 1984; Stierle, 1996).

Sans doute serait-il exagéré de dire que ce changement de terme a marqué les débuts d'une nouvelle réalité en Occident et que la traduction s'y serait libérée de l'impérialisme politique ou religieux pour se mettre au service du texte. Mais il y a du vrai dans l'affirmation. Moyen d'appropriation culturelle, la traduction avait été, sous les Romains, l'occasion d'imiter très

librement les textes grecs - «Je les ai mis en latin non pas en traducteur, mais en orateur», écrira par exemple, de ceux qu'il a traduits, Cicéron. Son élite continuant d'être formée au latin de l'Antiquité, le Moyen-Âge avait peu traduit, sinon vers sa fin, avec Charles V. Et quand il l'avait fait, ç'avait été - sans doute à l'imitation de saint Jérôme et de sa traduction des Livres Saints - souvent de façon très littérale, comme l'a souligné Kelly (1979), ce qui peut être une autre façon d'asservir l'original, autrement dit d'en contrôler le destin. Avec la Renaissance et surtout la Réforme, le texte à traduire commence à apparaître dans son altérité et son pouvoir subversif. De «vertical», comme le dit Karlheinz Stierle (1996) dans son texte *Translatio Studii and Renaissance*, l'axe de la traduction devient alors «horizontal.» Les traductions de la Bible faites par Luther et les réformés d'Angleterre ou de France ébranlent en effet non seulement le pouvoir de Rome, mais celui du Saint-Empire. Bien sûr, nombre de traductions restent fort éloignées de l'original, comme en font foi par exemple ces «belles infidèles» qui pullulent dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles; après tout, la naissance des états-nations marque un déplacement du pouvoir, non sa fin. Mais de plus en plus de voix discordantes se font entendre pour rappeler l'importance du texte-source : celle, par exemple, du nouvel académicien Bachet de Méziriac, qui dans son discours d'acceptation - l'un des textes fondateurs de la traductologie, estime Ballard (1992) - critique la traduction de Plutarque faite par Amyot (il y voyait deux mille erreurs, des étoffements inutiles, des omissions, des contresens et *tutti quanti*) et affirme le principe de la fidélité. Après lui, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende, Campbell, Tytler iront dans le même sens. L'attitude envers la traduction, constatent Rainer Schulte et John Biguenet (1992) dans l'introduction à leur ouvrage *Theories of Translation*, - la traduction considérée comme exploitation du texte source - a changé de façon marquée

au milieu du XVIII^e siècle. «Translators and writers began to see other languages as equals and not as inferior forms of expression in comparison to their own languages. (...) Respect for the foreign in the original source-language text emerges as a guiding principle, and with that change of perspective, a desire to adjust and adapt to the foreign.» (p. 3)

Il y aurait sans doute un parallèle intéressant à faire entre, d'une part, l'affirmation progressive, depuis la fin du Moyen-Âge, ce qu'on appelle aujourd'hui les droits de la personne et le développement, d'autre part, de la traductologie. Dans un cas comme dans l'autre, on voit des avancées avoir lieu dès la Renaissance et des pas décisifs être franchis avec la fin du XVIII^e siècle.

Mais si c'est en France, qu'avec la Révolution, l'affirmation des droits s'est faite la plus forte, c'est d'abord en Allemagne qu'on a vu la réflexion traductologique poser des axes qui restent encore fondamentaux aujourd'hui.

Pourquoi l'Allemagne? Pour bien des raisons sans doute. Mais deux frappent particulièrement : une intense activité de la pensée y régnait - Kant venait d'y faire sa révolution, Hegel arrivait - en même temps qu'une paralysie et une décadence sur le plan politique, l'Empire germanique achevant de se dissoudre en une quarantaine d'États. Vue de loin, l'Allemagne paraissait vivre en pensée la révolution dont, ailleurs, on faisait l'expérience dans la réalité. Le héros et sa solitude - John Saul (1992), dans ses *Bâtards de Voltaire*, a de très belles pages là-dessus - la primauté du sentiment, l'attrait de l'infini - de l'Autre, somme toute - : autant de marques du romantisme qui naît en Allemagne alors qu'en France apparaissent Bonaparte, les espérances surhumaines mises à vif par 1789 et l'intérêt pour l'étranger, dont témoigne par exemple l'expédition d'Égypte.

3.4 Friedrich Schleiermacher

Goethe, von Schlegel (August Wilhelm), Schleiermacher, von Humboldt (Wilhelm) et Schopenhauer, à peu près contemporains, ont tous contribué à donner son impulsion à la nouvelle école allemande. Mais le plus ancien d'entre eux, Goethe (1749-1832), est aussi celui qui a publié le plus tardivement, dans un ouvrage complet sur ce sujet (le *West-Östlicher Divan*, paru en 1819), sa pensée sur la traduction. Plus jeune que lui de vingt ans, Schleiermacher l'avait fait six ans avant lui - et trois avant von Humboldt en introduction à sa traduction d'Agamemnon - dans *Methoden des Übersetzens* (trad. : Méthodes du traduire). C'est donc à cet ouvrage qu'on réfère naturellement qui veut connaître les principaux fondements de l'école allemande des débuts du XIX^e.

Schleiermacher fondait entre autres ses réflexions sur les traductions que Schlegel avait faites de Shakespeare, mais aussi sur les remarques de Schopenhauer et de Goethe.

August Wilhelm Schlegel, frère de Friedrich - l'un des fondateurs de l'école romantique allemande -, avait dit avoir voulu, dans ses traductions, rendre la nature de l'original d'après l'impression qu'il avait eu sur lui et éviter d'en diminuer les aspérités ou l'embellir, ce qui aurait eu pour effet de le détruire (Schulte et Biguenet, 1990 : p. 4).

Dès 1800, Schopenhauer avait, dans *Über Sprache und Worte* (trad. Des langues et des mots) clairement dévoilé les limites de la traduction en montrant que les mots d'une langue sous-tendaient des concepts différents de l'une à l'autre, de sorte qu'il arrivait rarement «qu'une phrase caractéristique, concise et claire puisse être transplantée d'une langue à l'autre et y produire

* C'est nous qui traduisons.

exactement le même effet.»* (Ibid. : p. 33) Autrement dit, «chacun pense différemment dans chaque langue, et notre pensée est modifiée et teintée de manière nouvelle par l'apprentissage d'une langue étrangère (...).»* (Ibid. : p. 34)

Le Goethe du «dualisme» (*Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 1998 : p. 98) - ou le traducteur va vers l'auteur, ou il va vers le lecteur - c'est-à-dire le Goethe d'avant *West-Öslicher Divan*, a également influencé Schleiermacher. En fait, c'est d'abord cette influence - et la formulation célèbre qu'il en a donnée - qu'on retient d'abord dans *Methoden des Übersetzens* (trad. : Les différentes méthodes de traduction) : «Ou, écrit-il, le traducteur laisse autant qu'il se peut l'écrivain tranquille et fait avancer le lecteur vers lui, ou alors il laisse autant qu'il se peut le lecteur tranquille et fait avancer l'auteur vers lui.»* (Schulte et Biguenet, 1990 : p. 42) Un peu plus loin, Schleiermacher affirme l'aspect premier et indépassable de cette dichotomie : «Ainsi, écrit-il, peu importe ce qu'on a dit des traductions qui suivent la lettre ou l'esprit, de celles qui sont fidèles ou libres (peu importe les termes qu'on a pu choisir), on doit, même si elles prétendent procéder de méthodes différentes, toujours les ramener aux deux mentionnées précédemment.»* (Ibid. : p. 43)

Arrive cependant ensuite, dans le texte de Schleiermacher, une autre affirmation qui enlève toute validité théorique à la deuxième démarche - qui aboutirait, par exemple, à faire écrire Tacite comme s'il était allemand - et assigne comme champ d'action à la première la traduction des grandes œuvres littéraires ou philosophiques : celles de Tacite, Cicéron, Platon. «L'idée de traduire comme si l'auteur avait dès le départ écrit dans la langue de traduction est non seulement inatteignable, mais également futile et vide (...), écrit-il, car l'ensemble de la connaissance que possède chaque grand écrivain, et la

possibilité qu'il a de l'exprimer, se sont formés dans et par le langage; personne ne colle à sa langue de façon mécanique, comme à quelque chose qui se rattache à lui de l'extérieur.»* (Ibid. : p. 50). On peut, bien sûr, «tout comme on change d'attelage»*, choisir une autre langue pour exprimer sa pensée, «mais un écrivain ne peut produire d'œuvre originale que dans sa langue maternelle» (Ibid. : p. 50).

Ces propos de Schleiermacher ferment l'univers de ce qui est la vraie traduction à tout ce qui est tentative de «naturalisation», vocable sous lequel il regroupe tout ce qui est paraphrase et imitation, et qui englobe à peu près tout ce qui s'est fait jusque-là dans la science et dans les arts, tout spécialement en France. «Les anciens, écrit-il, ont peu traduit dans le sens décrit, pas plus que les peuples modernes, découragés des difficultés que pose la vraie traduction. Qui pourrait dire que quoi que ce soit ait jamais été *traduit* en français, ou bien à partir des langues classiques ou germaniques?»* (Ibid. : p. 53) Il y a la nouvelle traduction ou autre chose que la traduction : ce que Schleiermacher appelle l'interprétation et qu'il laisse au «monde des affaires».

L'étrangeté que veut voir se manifester Schleiermacher dans la traduction se fonde sur la constatation, très claire à son époque, que les systèmes de concepts et de signes sont «entièrement différents»* (Ibid. : p. 45). L'auteur des *Methoden* saisit en même temps ce que peut avoir de périlleux le transfert de l'altérité. «C'est, dit-il, qu'il faut faire du langage d'arrivée une similitude étrangère qui peut être risible, ce qui est peut-être la plus grande forme d'humiliation qu'un traducteur doué d'une bonne plume doive surmonter.»* (Ibid. : p. 46) Permettre l'incursion d'une langue dans une autre implique qu'on fasse faire à cette dernière des «contorsions» qui ne lui sont pas naturelles, comme des parents qui mettraient leurs enfants entre les mains d'acrobates. Jusqu'où aller sur ce chemin? Schleiermacher répond à la

question en faisant appel à des qualités humaines plutôt qu'à des normes techniques. Le traducteur doit agir «habilement et avec modération», sans désavantage pour sa propre langue ou pour soi, «ce qui est peut-être la plus grande difficulté qu'un traducteur puisse surmonter.» (Ibid. : 46) Notons que quelques années plus tard, von Humboldt répondra à la même question de façon très similaire dans l'introduction de sa traduction d'Agamemnon : «(...) une traduction devrait, bien sûr, avoir une saveur étrangère, mais jusqu'à un certain degré seulement. La ligne au delà de laquelle on tombe dans l'erreur est facile à tracer. Aussi longtemps que l'on ne ressent pas l'étrangeté mais que l'on sent l'étranger, une traduction a rejoint son plus haut but; mais dès que l'étrangeté apparaît, obscurcissant en toute probabilité l'original, le traducteur laisse voir son inaptitude.»* (Ibid. : p. 58).

Traduire, dans la perspective de Schleiermacher, demande du traducteur qu'il ait une très bonne connaissance de la langue de départ afin de saisir ce qu'auront de nouveau, dans la langue d'arrivée, les formes, les structures de phrases, le contenu, les associations de mots ou d'images, les expressions, l'étrangeté linguistique qu'il y importera. Mais à l'inverse, ce travail exige qu'il soit très au fait des capacités et limites de la langue d'arrivée - sa propre langue - qu'il sera sans cesse amenée à éprouver. En fait, Schleiermacher pose la nécessité de la compétence linguistique du traducteur (une nécessité que Schlegel avait d'ailleurs vue, lui qui désirait voir se faire le lien entre traducteur et spécialiste des lettres, artiste et savant) : «Seul celui qui a acquis l'art de comprendre par les soins les plus assidus apportés à la langue, par une connaissance exacte de l'ensemble de l'histoire d'une nation et par la plus rigoureuse interprétation des travaux individuels et de leurs auteurs, seul celui-là, écrit-il, peut désirer faire partager à ses compatriotes et à ses contemporains

la même compréhension des grands chefs-d'œuvre de l'art et de la connaissance.»* (Ibid. : p. 39).

Notons, en passant, que cette exigence de rigueur se développait en même temps que prenait son envol la philologie, cette science des textes et de leur transmission qui, justement, contribuait à rendre possible l'expertise du traducteur.

Schleiermacher était très conscient que la conception de la traduction qu'il mettait de l'avant aurait vraisemblablement pour effet de restreindre le lectorat des ouvrages traduits «à ce qu'on appelle, au meilleur sens du terme, l'amateur ou le connaisseur»* (Ibid. : p.44), c'est-à-dire celui auquel la langue étrangère est déjà familière sans que celle-ci ait pourtant perdu pour lui son caractère étranger, celui qui, délaissant la léthargie et la médiocrité (Ibid. : p. 47), fait l'effort de l'accueil. Une élite, somme toute.

Respect des grandes œuvres, qui sont seuls l'objet de la véritable traduction; respect du texte source, que l'on invite à féconder la langue d'arrivée; respect de la connaissance des langues, du traducteur qui la possède, et de la langue d'arrivée, sur laquelle il faut intervenir avec modération; respect du lecteur cultivé, à qui l'on demande un effort, voilà, en gros, ce que propose Schleiermacher.

Une centaine d'années plus tard allait paraître, d'un autre Allemand, Walter Benjamin (1892-1940), un texte qui, dans la foulée, entre autres, des traductions d'Antigone et d'Œdipe-roi par Hölderlin, exigerait qu'on passe outre à cette modération, amènerait le sens au point de rupture en privilégiant un rendu littéral de la syntaxe du texte-source et ferait du mot, pour le traducteur, l'élément originaire.

3.5 Walter Benjamin

Dans un texte célèbre de 1923, *Die Aufgabe des Übersetzers* (*L'abandon du traducteur*. Nous suivrons la traduction française faite par Laurent Lamy et Alexis Nouss et parue dans TTR, Vo. X, no 2, 1997. D'autres ont traduit *La tâche du traducteur*.), Walter Benjamin radicalisait l'idée de traduction en posant que le rôle du traducteur d'une œuvre littéraire n'était pas d'en communiquer le contenu à un récepteur, justement parce que le but d'une telle œuvre n'était pas de donner de l'information : «Que 'dit', en effet, une œuvre poétique? Que communique-t-elle? Très peu à qui la comprend. Son essentialité n'est ni communication, ni déclaration. Par contre, telle traduction qui entendrait communiquer ne saurait communiquer rien d'autre que la communication - quelque chose d'inessentiel donc.» (Ibid. : p. 13) Qu'est-ce donc que cet essentiel? L'insaisissable, le mystérieux, le «poétique»? Non. En abordant son rôle sous cet angle, le traducteur ne réussirait qu'à donner «une transmission inexacte d'un contenu inessentiel» (Ibid. : p. 16) C'est la marque des traductions qui veulent servir le lecteur. Or si ce n'est pas pour lui que l'original a été écrit, pourquoi en serait-il autrement de la traduction?

La traduction est une forme, c'est-à-dire la qualité essentielle de certaines œuvres, et la traductibilité, ce qui leur est, par essence, propre. Les traductions qui sont « plus que des courroies de transmission de l'original» (Ibid. : p. 16) voient le jour quand, dans sa survivance, «l'œuvre atteint l'époque de sa gloire» (Ibid. : p. 16) Quel est leur but? «(...) exprimer le rapport le plus intimes des langues entre elles.» (Ibid. : p. 17) Car «les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres mais, a priori et abstraction faite de toutes relations historiques, trahissent une affinité mutuelle en ce qu'elles veulent dire.» (Ibid. : p. 17) À quoi tient cette parenté? «Au fait qu'en chacune, prise chaque fois comme un tout, quelque chose en son même est visé, lequel

toutefois n'est accessible à aucune d'entre elle prise isolément mais uniquement à l'ensemble de leurs intentions mutuellement complémentaires : le pur langage.» (Ibid. : p. 19)

Par la traduction, donc, l'original «croît et s'élève dans une atmosphère en quelque sorte plus haute et plus pure (...) au sein de laquelle il ne peut sans doute pas s'assurer une vie durable, de même qu'il ne l'atteint pas, et de loin, dans toutes les composantes de sa figuration, mais vers laquelle néanmoins il ne laisse de faire signe avec une prodigieuse insistance, comme vers le royaume promis.» (Ibid. : p. 20). La tâche du traducteur «consiste à repérer dans la langue appelée à traduire l'intention à partir de laquelle l'écho de l'original est éveillé en elle.» (Ibid. : p. 22)

Difficile parce qu'elle demande au traducteur d'«abandonner» les rivages familiers du sens - celui du lecteur et de l'original - pour tenter un difficile ancrage dans un *Ur-Sprache*, un *Λόγος* qu'il doit tenter de laisser apparaître dans sa traduction comme - reprenons les mots de Steiner (1998) dans *After Babel* - «le Kabbaliste recherche les formes de l'obscur dessein de DIEU dans le regroupement des lettres»* (p. 68), la pensée de Benjamin ouvre sur une conséquence bien concrète : le rendu littéral de la syntaxe, autrement dit la littéralité complète. «Car la proposition est le mur, la littéralité, l'arcade» (*L'abandon du traducteur*, p. 25), écrit-il.

Benjamin voit très bien que cette fidélité dans la traduction du mot isolé ne pourra presque jamais restituer le sens qu'il a dans l'original. «De fait, constate-t-il, la littéralité, pour ce qui est de la syntaxe, ruine toute restitution du sens et risque de mener directement à l'inintelligibilité.» (Ibid. : p. 24) Et de citer les traductions de Sophocle faites par Hölderlin. Débris d'une même amphore, original et traduction ne se reconnaissent que comme fragments d'une autre langue, supérieure.

Deux des conséquences de l'approche de Benjamin touchent le statut du traducteur et le type de texte qui se prête à la traduction. Réécriture, différente de l'original, la traduction a une place certaine dans le domaine du langage. Le statut du traducteur est donc plus que celui d'expert, que lui voyaient les romantiques allemands. Mais d'autre part, son champ d'action devient plus restreint que celui - assez englobant puisqu'il comprenait la philosophie - que lui avaient assigné ces derniers. «Moins la langue de l'original a de valeur et de dignité, plus elle se résume à la communication, et d'autant moins, écrit Benjamin, la traduction y trouve-t-elle son profit, jusqu'à ce que l'emprise totale de ce sens, bien loin d'être le levier d'une traduction accomplie dans sa forme, la voue à la faillite. Plus une œuvre est d'une nature supérieure, plus elle reste, même dans le plus fugitif contact avec sens, encore traduisible.» (Ibid. : p. 29)

3.6 Antoine Berman

Comme le veut une loi du monde physique qui semble bien avoir sa contrepartie dans celui des idées, les positions extrêmes de Benjamin rendaient quasi inévitable une réaction d'égale force. Les fonctionnalistes l'assurèrent. Mais avant d'arriver à eux, il nous apparaît important de parler d'Antoine Berman. Traducteur français de textes latino-américains et allemands et auteur de deux ouvrages de traductologie, *L'Épreuve de l'étranger* et *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, qui synthétisent l'apport allemand tout en l'éclairant d'études de cas pris dans la tradition française, Berman aide à saisir plus concrètement la portée des idées de Schleiermacher, Benjamin et des auteurs qui sont dans leur mouvance et, partant, prépare naturellement à la prise de décision.

Paru en 1985, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, donne un bon aperçu de sa pensée. Reprenant Schleiermacher, Berman estime qu'un pourcentage écrasant de traductions se sont «depuis des siècles et des siècles» effectuées selon deux formes de traduction : la traduction «ethnocentrique» et la traduction «hypertextuelle» (p. 29) La première - «qui ramène tout à sa propre culture» (Ibid. : p. 29) - est née à Rome, ce qui n'a rien que de naturel, la culture romaine étant une culture de traduction (Ibid. : p. 31) Il s'agit d'une entreprise fondamentalement annexionniste (Ibid. : p. 32) dont saint Jérôme donne un bon exemple. Pour celui-ci, l'essence de la traduction est, en effet captation du sens, qui devient «un être en soi». (Ibid, p. 33) Cette fidélité au sens qui est infidélité à la lettre «affirme toujours la primauté d'une langue», constate Berman, et entraîne deux conséquences. La première est de contenir la traduction dans une langue normative qui ne heurte pas «par des étrangetés lexicales ou grammaticales» (Ibid. : p. 35). La deuxième est de faire qu'elle donne au lecteur de la langue cible la même impression qu'au lecteur du texte dans sa langue source. On aboutit ainsi à «faire de la traduction une opération où intervient massivement la littérature.» (Ibid. : p. 35). Et c'est alors que la traduction ethnocentrique devient hypertextuelle. «Une œuvre qui, en français, ne sent pas la traduction, c'est une œuvre écrite en 'bon français', c'est-à-dire en français classique» et qui a en quelque sorte un lien ludique avec l'original, constate Berman. (Ibid. : p. 35) Le pastiche, l'imitation et la variation en sont en effet les formes, et elles aboutissent souvent en une accommodation de la source, autrement dit à une acclimatation filtrante du texte étranger. Et Berman de prendre comme exemple la traduction qu'a faite Voltaire du fameux vers de Shakespeare «To be or not to be, that is the question» : «Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant De la vie à la mort et de l'être au néant.» (Ibid. : p. 38)

La traduction ethnocentrique et hypertextuelle, qui n'a pourtant pas cessé de se développer aux XIX^e et XX^e siècles, a été, écrit Berman, de plus en plus remise en question. Car elle néglige le contrat fondamental qui lie une traduction à sa source. «Ce contrat - certes draconien - interdit tout dépassement de la texture de l'original.» (Ibid. : p. 40)

La remise en question passe par une évaluation de la part qu'occupent la captation du sens et la transformation littéraire et montre que cette part est seconde, «que l'essentiel du traduire est ailleurs et que la définition de la traduction comme transfert des signifiés et variation esthétique a recouvert quelque chose de plus fondamental, avec pour conséquence que la traduction s'est trouvée sans espace et sans valeur propres.» (Ibid. : p. 41) Et Berman de souligner que l'intraduisibilité est tendanciellement une valeur. «Certes, dit-il, on exalte aussi la traduisibilité comme un indice de haute rationalité. Tout écrit tient cependant à préserver en lui une part d'intraduisible : très élevée pour la poésie, réduite, mais réelle, dans un texte technique ou juridique. L'intraduisibilité est l'un des modes d'autoaffirmation d'un texte.» (Ibid. : p. 42)

Mais l'accès à une telle vérité n'est pas immédiate. «C'est au travers d'une destruction systématique (...) des tendances déformantes qui opèrent dans toute traduction que nous pourrions nous ouvrir un chemin vers l'espace positif du traduire et tout simplement vers son propre.» (Ibid. : p. 47) Ces tendances déformantes, dont Berman a constaté le jeu dans la prose littéraire, sont au nombre de treize : la rationalisation (c'est-à-dire les réarrangements), la clarification (la substitution du défini à l'indéfini), l'allongement (l'ajout qui n'ajoute rien), l'ennoblissement (la ré-écriture), l'appauvrissement qualitatif (la perte de puissance iconique), l'appauvrissement quantitatif (la diminution du nombre de signifiants), l'homogénéisation (le «peignage»), la destruction des

rythmes (les attaques, par exemple, à la ponctuation), la destruction des réseaux signifiants sous-jacents (l'utilisation non respectée de certains verbes, adjectifs et substantifs privilégiés dans l'original), des systématismes (la traduction est incohérente), des réseaux langagiers vernaculaires (seules les langues cultivées peuvent se traduire) et des locutions, l'effacement des superpositions de langues.

Mais existe-t-il une méthode pour traduire autrement? Non, répond Berman. Point de «recettes anti-déformantes» (Ibid. : p. 69). Ce qu'il faut - Benjamin a les mêmes termes - c'est cerner la visée du traduire. Si la traduction relevait d'une méthodologie, elle ferait un message du texte technique et de l'œuvre littéraire. Or si un texte technique - mais peut-on alors parler de texte - est certainement un message visant à transmettre de manière (relativement) univoque une certaine quantité d'informations, une œuvre n'en transmet aucune, même si elle en contient; «elle ouvre à l'expérience d'un monde.» (Ibid. : p. 70) Les messages relèvent d'une méthodologie; les textes, pas.

Quelle est la visée du traduire? Sur le plan de l'éthique, le premier, c'est de «recevoir l'Autre en tant qu'autre» (Ibid. : p. 74), dans sa corporéité charnelle, c'est-à-dire à s'attacher «à la lettre de l'œuvre». (Ibid. : p. 77). C'est, souligne Berman, ce qu'a fait Hölderlin en proposant une version archi-littérale de Sophocle faite en vieil allemand et qui se permettait de modifier le texte l'auteur, le tout afin de retrouver le ton de base ou *Grundton* de l'œuvre. Suivent des analyses des traductions d'Hölderlin, puis de celles - faites dans le même esprit - du *Paradise Lost* de Milton par Chateaubriand et de l'*Énéide* par Pierre Klossowski, sur laquelle Berman termine son ouvrage.

3.61 *Ibant obscuri sola sub nocte*

Pour achever de prendre la mesure du changement de perspective demandé, après Benjamin, par l'auteur de *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, arrêtons-nous un instant sur la traduction qu'a faite Klossowski d'un des vers de l'Énéide de Virgile et sur les commentaires qu'en a faits Berman.

«*Ibant obscuri sola sub nocte per umbram/perque domos Ditis vacuas et inania regna*», donne le texte du livre sixième. Klossowski rend le premier vers par «Ils allaient obscurs sous la désolée nuit à travers l'ombre» (Ibid. : p. 127) En explication générale, Michel Foucault, cité par Berman, explique que l'ordonnancement des mots, en latin, s'exprime à la fois par les déclinaisons et «un ordre plastique toujours libre mais jamais gratuit» (Ibid. : p. 124). Le français, en revanche, prescrit l'ordre. On a donc, explique Berman, donné - c'est le cas par exemple de Perret dans la collection des Belles Lettres - du «*sola sub nocte*» la traduction traditionnelle «sous la nuit solitaire». Le génie de Klossowski, aurait été, en adoptant «sous la désolée nuit», plutôt que le mot-à-mot «désolée sous la nuit», d'avoir poussé le français à la limite de ses possibilités, mais sans pour autant en provoquer la rupture. «Mais l'ordre des mots latins n'est pas, non plus, respecté», pourrait-on objecter. «Peu importe, répond Berman. La traduction de Klossowski donne l'impression d'être littérale.» (Ibid. : p. 129. C'est nous qui soulignons.)

En attirant, comme il en a parfaitement le droit, notre attention sur l'expression «*sola sub nocte*», Berman la détourne sans le vouloir d'«*obscuri*», le mot qui précède immédiatement cette expression. Il mérite pourtant qu'on s'y arrête, parce qu'en apposition, comme il l'est, au sujet de «*ibant*» - des personnes - , il fait problème. Car il en va un peu d'*obscurus* en latin comme

de l'adjectif «obscur» en français : il n'est à peu près jamais cooccurent de «*homo*». À part ce passage de Virgile, en effet, Quicherat ne cite aucune autre occurrence et Gaffiot, une seule, dans Cicéron, mais dans le sens fort différent d'«homme dissimulé», *obscurus homo*.

En y regardant de plus près, le «*sola*» du «*sola sub nocte*» ne soulève-t-il pas le même genre de problème? «*Solus*» a à peu près la même acception que notre «seul» : il veut dire d'abord et avant tout «unique», «sans compagnie». Les dictionnaires donnent là aussi, à part Virgile dans son vers, très peu d'exemples d'auteurs l'ayant utilisé dans le sens de «désert».

Faudrait-il penser à une figure de style? C'est, en tout cas, cette hypothèse que retenait Henri Petitmangin (1960) dans sa *Grammaire latine complète* à la règle 350 sur l'hypallage : «Fréquemment, chez les poètes latins, un adjectif est rattaché à un nom autre que celui auquel il semble convenir naturellement dans la phrase. *Ibant obscuri sola sub nocte* au lieu de *ibant obscura soli sub nocte*, ils avançaient seuls dans l'obscurité de la nuit (Virgile).» (p. 163) Fréquente aussi en français et en anglais, l'hypallage est une figure de style que le locuteur d'origine ne remarque parfois pas, tant elle peut être usée : «J'ai passé une nuit agitée» dira-t-on par exemple, signifiant par là que l'on a été soi-même agité pendant la nuit, aucune nuit n'étant en elle-même agitée. Rares et poétiques, d'autres hypallages frappent par ailleurs avec une force non négligeable, comme celle-ci de Roethke, citée par Arthur Quinn (1982) dans ses *Figures of Speech* : «Once upon a tree/I came across a time» (p. 43). «*Ibant obscuri sola sub nocte*» était - les dictionnaires le montrent en ne relevant à peu près pas de cooccurrence pour ces termes - fort probablement de cette magnitude. Si c'est le cas, le traducteur se devait de marquer de quelque manière le lien entre «obscur» et «nuit», d'une part et

entre le sujet de «*ibant*» et «*sola*» de l'autre, seul moyen de rendre perceptible le choc.

«Ils avançaient seuls dans l'obscurité de la nuit» diffère assez substantiellement d'«ils allaient obscurs sous la nuit solitaire», on en conviendra. Sans doute peut-on reprocher à l'hypertextualité de la traduction de Petitmangin d'occulter complètement l'hypallage latine et de nous plonger dans le confort tout ethnocentrique du français courant. Mais la littéralité de Klossowski nous prive, en ce cas précis, de l'une comme de l'autre. On peut opter pour une traduction littérale et qui privilégie le mot, mais il est bon d'avoir à l'esprit les conséquences qu'elle a non seulement sur la langue d'arrivée, mais sur l'original. Dans le vers qu'il cite et commente, Berman ne le réalise d'ailleurs peut-être pas tout à fait, lui qui donne, comme «mot à mot» d'«*Ibant obscuri sola sub nocte*», «Ils allaient obscurs solitaires sous (la) nuit», alors que, double hypallage ou pas et peu importe la grammaire considérée, «*sola*» ne peut être dans un tel rapport à «*obscuri*». Les règles de flexion l'empêchent, tout simplement.

3.7 Christiane Nord

À l'opposé complet des vues de Schleiermacher, et surtout de celles de Benjamin et Berman sur la traduction, s'en sont développées d'autres, dans les pays anglo-saxons et plus récemment (depuis 1965, avec une nette poussée depuis 1985), que l'on pourrait globalement qualifier de fonctionnalistes car elles considèrent la traduction comme un acte social, plus précisément comme une fonction de communication. Des noms comme ceux de d'Hönig et Kussmaull, Holz-Mäntari, Reiss, Vermeer et Nord sont à rattacher à ce courant (*Routledge Encyclopedia*, op.cit. : p. 31).

On pourrait dire de cette approche qu'elle retient le modèle classique de la transmission d'information, avec son émetteur, son récepteur, son message, mais qu'elle l'immerge dans la réalité sociale, en prenant en compte, comme le dit Firth (1968), ce que les gens, à chacune des deux extrémités du schéma, pensent, projettent, font ou ne font pas.

Faire l'approche d'une situation communicationnelle de traduction - d'une commande de traduction - en utilisant la formule popularisée par de Temnos, au II^e siècle avant notre ère «Qui transmet quoi à qui dans quel but par quel moyen où quand pourquoi» est, comme le montre Christiane Nord (1991), dans son ouvrage *Text Analysis in Translation*, une excellente façon d'en dégager les caractéristiques. Il faut cependant dire que pour elle, deux de ces questions méritent une attention particulière, celles qui touchent la raison et le but (ou σκοπός). Car ce qu'entend faire d'une traduction son utilisateur est - comme pour n'importe quelle autre action humaine - primordial.

Dans la préface de son ouvrage, Nord, qui représente bien l'école fonctionnelle, indique que c'est à la suite de vingt ans d'enseignement qu'elle a produit son livre. Son but, explique-t-elle, était d'en arriver à une méthodologie applicable à tous les textes et qui fournirait aux étudiants un outil pour préparer des traductions pour les fins des classes mais peut-être aussi plus tard, dans leur vie professionnelle, et qui soit autre que les modèles dominants, littéraires, linguistiques ou théologiques.

Nord ramène les principes de base de sa méthode aux douze suivants* :

- 1- Le texte source et le texte d'arrivée sont déterminés par la situation de communication au sein de laquelle ils servent à transmettre un message. (p. 7)

- 2- C'est l'initiateur - le donneur d'ouvrage, pourrait-on-dire - qui lance le processus de communication interculturelle parce qu'il désire un outil de communication particulier : le texte d'arrivée. (Ibid. : p. 9)
- 3- La fonction du texte d'arrivée ne se déduit pas automatiquement de l'analyse du texte source. Elle est pragmatiquement définie par l'objectif de la communication interculturelle. (Ibid. : p. 9)
- 4- La réception qu'un traducteur a d'un texte est déterminée par les besoins de communication de l'initiateur ou du récepteur du texte d'arrivée. (Ibid. : p. 10)
- 5- Le traducteur n'est pas l'expéditeur du message du texte source, mais le producteur de texte dans une culture d'arrivée. Il adopte les intentions de quelqu'un d'autre afin de produire un instrument de communication destiné à cette culture, ou un document, en provenance d'une communication dans la culture source, dans une culture d'arrivée. (Ibid. : p. 11)
- 6- Un texte est une action de communication qui peut s'accomplir à partir d'une combinaison de moyens verbaux et non verbaux. (Ibid. : p. 15)
- 7- La réception d'un texte dépend des attentes individuelles du récepteur, attentes qui sont déterminées par la situation dans laquelle il reçoit le texte ainsi que par ses origines sociales, sa connaissance du monde et ses besoins de communication. (Ibid. : p. 17)
- 8- Produit de l'intention de l'auteur, le texte demeure provisoire jusqu'à ce qu'il soit reçu par son récepteur. C'est sa réception qui complète la situation de communication et définit la fonction d'un texte : le texte comme acte de communication est «complété» par un récepteur. (Ibid. : p. 17)

9- Les règles touchant les formes textuelles ne sont pas universelles, mais liées à la culture et au temps. (Ibid. : p. 19)

10-Grâce à un modèle englobant d'analyse de texte prenant en compte les facteurs intra comme extratextuels de celui-ci, le traducteur peut établir «la fonction-dans-la-culture» d'un texte source, puis comparer celle-ci avec la fonction-dans-la-culture (prévue) d'un texte d'arrivée commandé par l'initiateur, et identifier ces éléments du texte source qui doivent être préservés ou adaptés dans la traduction. (Ibid. : 21)

11-Sauf cas exceptionnel où la valeur du facteur «changement de fonction» égale zéro, l'équivalence fonctionnelle entre un texte source et un texte d'arrivée n'est pas le σκόπος «normal» d'une traduction. (Ibid. : p. 23)

12-La traduction est la production est la production d'un texte d'arrivée conservant une relation à une source donnée déterminée selon la fonction prévue ou exigée du texte d'arrivée (*skopos* de la traduction). Elle permet à un acte de communication d'avoir lieu, acte qui, à cause de barrières linguistiques ou culturelles existantes, n'aurait par été possible sans elle. (Ibid. : p. 28)

Ces principes, qui parlent d'eux-mêmes, inféodent la traduction au message. Sur le plan éthique, leur principale conséquence est de remplacer la traditionnelle notion de fidélité au texte-source par celle de loyauté à l'expéditeur du message (ou à l'initiateur) et au récepteur du texte d'arrivée; dans ce contexte, la fidélité n'est qu'une «relation plutôt technique» entre deux textes. (Ibid. : p. 29)

Pour qui voit les choses de cette façon, la production d'une traduction sans grand lien avec la forme ou le fond de l'original devient non seulement théoriquement possible, mais défendable.

Alors que l'école allemande restreignait le domaine de la véritable traduction aux grandes œuvres, abandonnant du champ de ses considérations les textes pratiques, censés relever d'un domaine autre, l'école fonctionnaliste estime que ses règles s'appliquent à tous les textes, littéraires compris. Pour Nord, par exemple, ce genre de texte ne représente qu'une configuration spéciale des facteurs entrant dans une situation de communication. L'émetteur d'un texte littéraire est habituellement un auteur unique, qui a produit le texte lui-même et à qui l'on reconnaît, dans le milieu littéraire, le statut d'«écrivain». Son intention n'est pas de décrire la réalité mais de faire surgir des vues personnelles sur elle en peignant un monde fictif. Ce qui fait attribuer la caractéristique de «littéraire» à un texte ne tient pas tant à ses aspects intratextuels qu'à «l'interprétation qu'en fait le récepteur de par des attentes particulières liées à sa culture, attentes qui sont éveillées par certains pré-signaux extratextuels (par exemple le nom de l'auteur, des appellations comme celles de «roman» ou de «nouvelle», etc)» (Ibid. : p. 71)

3.8 *Le De Cultura*

Fatalement située en un point du continuum allant du modèle de Benjamin à celui de Nord, toute traduction du *De Cultura* prendra aussi position sur le statut même de ce texte. Est-il littéraire - même après la lettre, puisqu'il s'agit de rhétorique - ou scientifique - même avant la lettre, ce qualificatif n'ayant été accolé aux principes pédagogiques qu'assez récemment? C'est maintenant le temps d'aborder ce problème.

Les recherches actuelles le réaffirment (Dominik et al., 1997), la rhétorique était, dans la culture latine, beaucoup plus que l'ensemble des règles du discours. Comme le faisait déjà remarquer Boissier (1908), l'influence de la rhétorique sur les «genres» de l'Antiquité romaine - théâtre, épopée, poésie,

satire, histoire - fut telle qu'on finit par placer sous le terme d'*eloquentia* «non seulement la littérature en prose opposée à la poésie, mais toute la littérature en général.» (p. 59). Bayet (1958) tente d'expliquer le fait en disant que la langue latine est d'abord une langue parlée et que les grands écrits étaient faits pour être lus à haute voix (p. 23). Toujours est-il que la rhétorique était la littérature latine : «*Non est genus quod absolutissimum non possit eloquentissimum dici*» dit Pline (*Epist.* VI, 21) (trad. : La perfection d'un genre est en même temps perfection de son éloquence*). Cette adéquation ne s'est d'ailleurs complètement effacée de la littérature française qu'assez récemment. Bossier rappelle qu'au tournant du XX^e siècle, on appelait encore, dans certaines facultés de lettres de France, professeur d'«éloquence française et latine» celui qui enseignait ces littératures. (Ibid. : p. 59)

Or la forme du *De Cultura Ingeniorum Oratio* est celle d'une pièce de rhétorique antique. Après un bref exorde expliquant pourquoi il se trouve à Saros Patak, Comenius annonce succinctement le plan de son discours il y dira ce que sont les dispositions naturelles, pourquoi les développer, comment le faire pour un peuple et pourquoi passer sans plus tarder aux actes en Hongrie. L'orateur terminera son allocution par une péroraison où il recommandera son projet de réforme scolaire à Dieu et aux autorités en place.

Dans la grande tradition - on se rappellera le «Πρωτον μὲν, ὧ ἀνδρες Ἀθηναῖοι τοῖς θεοῖς εὐχομαι πᾶσι καὶ πάσαις...» (trad. : D'abord, Athéniens, je prie les dieux et les déesses, tous et toutes... *) qui ouvrait le discours de la Couronne de Démosthène - Comenius fait dans l'introduction de son discours abondamment appel à la divinité. Le corps de son argumentation est clair, comme il va de soi dans le développement d'un sujet bien compris - «*rem tene, verba sequitur*» (trad. «comprends le sujet, les mots suivront»*) disait Caton dans ses *Libri ad M. Filium*. Sa péroraison est appel au

changement, comme il est coutume dans la culture latine, qui subordonnait l'éloquence à l'action (Carcopino, 1939 : p. 140). L'auditoire même de Comenius - des nobles et des gens en place - rappelle celui des grands orateurs latins, qui ne parlaient pas devant le peuple entier, mais les décideurs.

Mais le *De Cultura* est-il un grand discours latin, une œuvre dont «l'équilibre de pensée, de sensibilité et de forme», pour reprendre l'expression de Bayet (p. 288), assurerait l'intérêt humain et une diffusion universelle? Nous ne le pensons pas. La sensibilité y manque trop. Là où Cicéron préconisait de prouver (*docere*), de plaire (*delectare*), d'émouvoir (*movere*) (Ibid. : p. 188), Comenius démontre. La numérotation des arguments (dix-huit dans un cas, huit dans deux autres!), leur enchaînement par déductions serrées, l'hypertrophie, somme toute, de la raison préférée aux autres modes de conviction est trop évidente. On peut invoquer à la décharge de Comenius qu'il vivait à une époque charnière et que de telles époques sont propices aux ruptures d'équilibre, les mots y changeant de sens et les images de portée. Et l'argument vaut. Comme nous l'avons par exemple montré dans deux notes de notre traduction, les notions de culture et de barbarie, centrales dans le texte, s'appliquent mal, dans leur sens latin - celui que Comenius même leur prête et leur reconnaît - aux nouvelles réalités qu'il décrit. On peut aussi souligner qu'étant à l'aube du siècle des lumières, il était tout naturel pour l'auteur du *De Cultura* de privilégier la raison. Reste que si ce texte est bien d'une pièce de rhétorique latine, déséquilibre il y a.

On peut par ailleurs vouloir avancer que le *De Cultura* est un écrit précurseur des sciences humaines contemporaines et que son traducteur devrait le traiter comme tel. Il a été dit de Comenius qu'il s'intéressait aux sciences et il est vrai qu'à la fin de ses études en Allemagne, il a acheté, de la veuve du doyen Hartmann, même si ses maigres moyens ne le lui permettaient

pas, un exemplaire du *De revolutionibus orbium cælestium libri VI* de Nicolas Copernic. Mais les calculs du révolutionnaire chanoine ne semblent pas l'avoir marqué au point de lui faire renoncer à la cosmologie traditionnelle, comme on le constate d'ailleurs dans le texte qui nous occupe. À strictement parler, d'ailleurs, l'œuvre pédagogique de Comenius n'est ni scientifique, ni même préscientifique au sens strict du terme puisqu'on n'y constate bien sûr pas la présence de démarches partant d'hypothèses et passant par des expérimentations systématiques et modélisées mathématiquement pour aboutir à la formulation de lois puis d'une théorie. La pensée pédagogique de Comenius se veut au contraire déductive, comme il l'exprime bien dans sa *Didactica Magna*, rédigée entre 1627 et 1632 : « Mais j'ose promettre, moi, une grande didactique, c'est-à-dire un art universel qui permet d'enseigner tout à tous avec un résultat infaillible : d'enseigner vite, sans lassitude ni ennui chez les élèves et chez les maîtres, mais au contraire dans le plus vif plaisir; de donner un enseignement solide, surtout pas superficiel et formel, en amenant les élèves à la vraie science, à des mœurs aimables et à la piété de cœur. Enfin, je démontre tout cela a priori, c'est-à-dire en le tirant de la nature immuable des choses; comme d'une source vive coulent sans cesse des ruisseaux qui s'unissent finalement en un seul fleuve, j'établis une technique universelle qui permet de fonder des écoles universelles. » (cité par Prévot, 1981 : p. 36) C'est nous qui soulignons.) Comenius était, c'est certain, doué d'un sens très fin de l'observation. Autrement, il n'aurait pu, comme il l'a fait, mettre de l'avant le principe de l'apprentissage par le plaisir, proposer l'enseignement par l'image ou défendre un cursus qui débouche sur la vie pratique. Mais en faire un homme de sciences serait mal le saisir. Il est d'ailleurs intéressant de constater que c'est un spécialiste du développement de la connaissance qui ne se sentait pas tributaire de la méthode scientifique au sens strict, le pédagogue Jean

Piaget, qui a signé la préface du recueil de Comenius publié sous l'égide de l'O.N.U. en 1956.

3.9 Traduction et prise de décision. Stratégie de traduction

Le macrocontexte et la dimension des grands enjeux étant exposés, le moment est venu de faire porter la réflexion sur la prise de décision. La nécessité d'une prise de décision s'impose chaque fois qu'un choix s'offre. Mais la réflexion sur le processus même de la prise de décision est relativement récente puisqu'elle s'est amorcée avec la théorie des jeux, d'où elle a rayonné vers des champs de pratique professionnelle comme la gestion d'abord, puis la médecine, le travail social et la traduction.

L'un des premiers à avoir réfléchi sur la décision en traduction est Jiri Lévy, dans un texte publié en 1967 et intitulé *Translation as a Decision Process* «Du point de vue téléologique, y écrit Lévy d'entrée de jeu, la traduction est un processus de communication : l'objectif de la traduction est de transmettre la connaissance de l'original à un lecteur étranger. Mais considérée à partir de la situation de travail même du traducteur et en tout temps pendant ce travail, la traduction est un PROCESSUS DE DÉCISION.» (p. 148. In : Venuti, Lawrence ed. (2000). *The Translation Studies Reader*. London et New York : Routledge.) Pour illustrer sa pensée, Lévy applique à des situations de traduction le modèle élémentaire de jeu dans lequel le joueur dispose de la connaissance complète des choix précédents et de la situation qui en a résulté. C'est celui, par exemple, du jeu d'échecs. Lévy en arrive à la conclusion que dans les faits, la stratégie de jeu choisie par les traducteurs est celle «qui promet le maximum d'effet avec le minimum d'effort. Autrement dit, ceux-ci optent intuitivement pour ce qu'on appelle la STRATÉGIE MINIMAX.» (p. 156) En contexte de traduction, une solution minimax est

celle qui - même dans le cas des réactions les plus défavorables de la part des lecteurs - ne descend pas en dessous d'une certaine limite minimale admissible par le traducteur en fonction de ses propres normes linguistiques ou esthétiques. Il n'y a pas de doute, écrit Lévy, que la traduction d'un vers qui préserve la rime de l'original mérite la préférence. «Mais le prix qu'un traducteur devrait payer en se compliquant ainsi la tâche serait toutefois si grand que les traducteurs modernes préfèrent renoncer. De façon moins évidente, la même politique est adoptée par les traducteurs de prose, qui sont satisfaits de trouver pour une phrase une forme qui, plus ou moins, exprime tous les sens et valeurs stylistiques nécessaires, bien qu'il soit probable qu'après des heures d'expérimentation et de réécriture, une meilleure solution puisse être trouvée.» (Ibid. : p. 156)

On a critiqué Lévy en mentionnant, entre autres, que l'application, à la traduction d'un modèle de jeu avec connaissance certaine était simpliste et que l'utilisation d'une matrice probabiliste aurait été plus indiquée, position qui a son tour a été critiquée, de telles matrices se prêtant mal à l'analyse d'un processus aussi complexe que celui de la traduction (*Routledge Encyclopedia*, op. cit. : p. 92). Il reste que son apport est à notre avis essentiel en ce qu'il souligne que les choix de traduction antécédents limitent les choix ultérieurs - on ouvre ici la porte à la notion de stratégie de jeu - , et qu'ils se prennent en situation réelle, c'est-à-dire en ce lieu où les absolus perdent leur statut et où les résultats expriment un équilibre entre intérêts divers dont, évidemment, ceux du traducteur.

Très proche du modèle utilisé couramment par les professionnels des sciences pratiques, le modèle de prise de décision plus récent proposé par Wolfram Wills (Ibid. : p. 60) laisse deviner en toile de fond l'image du traducteur gestionnaire de son champ d'activité et des cas qui s'y présentent.

On y retrouve des phases d'analyse du problème (identification, clarification, collecte d'information), de choix (délibération, option) et d'évaluation subséquente des résultats de la décision.

La partie qui suit, qui clôt notre commentaire, fait état de la stratégie que, comme professionnel de la traduction, nous avons suivie dans le cas du *De Cultura*.

Avec Nord, nous sommes d'avis que tout acte de traduction est un acte de communication où l'initiateur et le destinataire occupent une place prépondérante. Nous n'avons pas retenu l'approche de Benjamin dans le traitement du texte non par principe (nous croyons qu'elle peut avoir une valeur heuristique pour un lectorat très spécialisé; comme Platon dans *Le Cratyle*, nous ne la rejetons pas, mais n'abandonnons certainement pas l'autre!) mais parce que le *σκοπός* ne s'y prêtait pas et que, s'y eut-il prêté, le texte même, qui n'est pas de la grande littérature, ne s'y prêtait pas. Nous avons pensé que la lecture d'une traduction d'un opuscule comme le *De Cultura* pourrait intéresser certains spécialistes et étudiants de la pédagogie, de l'histoire et de la traduction. Nous avons estimé que ses lecteurs exigeraient d'une telle traduction d'une part une forte fidélité, c'est-à-dire un niveau élevé de préservation des éléments du texte source, et, d'autre part, un texte d'arrivée d'une relative facilité d'abord. En nous inspirant des conseils de Schleiermacher, nous avons conservé dans notre traduction du *De Cultura* divers éléments qui en rappellent le caractère étranger,

C'est ainsi que nous avons traduit intégralement le texte du *De Cultura* en serrant d'aussi près que possible le style de l'auteur de manière à conserver à l'œuvre l'aspect qui est le sien en latin. Constatant que Comenius ne citait pas ses sources *ad litteram*, nous avons nous-même traduits tous les passages cités plutôt que d'en donner des versions communément acceptées, celle de la

Bible de Jérusalem dans le cas des Livres Saints, par exemple. Nous avons aussi été très soucieux de rendre partout par les mêmes termes les mots importants (les «systématismes» de Berman) - ceux d'*ingenium*, de *res* et de *cultura*, par exemple. Notre traduction est en français rappelant le français classique, ce qui permet une relative facilité de lecture tout en aidant à un rendu serré du texte source, le français classique étant, comme l'a montré Claude Duneton (1999) dans *La mort du français*, une langue «de traduction, tirée de la lecture assidue d'Ovide et de Virgile», une langue «pensée en latin» et «moulée» sur le latin. (p. 45) C'est ainsi que nous avons pu conserver presque totalement dans le texte d'arrivée les nombreux points-virgules de l'original, répéter l'italique partout où celui-ci y avait recours, négliger l'emploi des guillemets, absents à l'époque, et reprendre en majuscules tous les mots typographiés ainsi au complet dans le texte latin. Nous avons aussi indiqué en latin, comme c'était la coutume, les sources bibliques et conservé la numérotation massorétique des Psaumes utilisée par l'auteur et qui était propre aux réformés, même si elle ne correspond pas à celle qu'utilise l'immense majorité du public français. Le nom latinisé de Jan Amos Komensky – Johannes Amos Comenius – a, enfin, été gardé dans la version française.

L'une des rares concessions que nous ayons faites et que nous aurions pu éviter a été de faire appel au Vous de politesse pour rendre le *Tu* latin.

4. BIBLIOGRAPHIE

Baker, Mona ed. (1998). *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. London and New York : Routledge.

Bachelard, Gaston (1967). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.

Bailly, M. A. (1901). *Abrégé du dictionnaire grec-français*. Paris : Librairie Hachette.

Ballard, Michel (1992). *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Lille : Presses Universitaires de Lille.

Bayet, Jean (1958). *Littérature latine*. Paris : Librairie Armand Colin.

Beer, Jeanette and Lloyd-Jones, Kenneth, ed. (1995). *Translation and the Transmission of Culture Between 1300 and 1600. Studies in Medieval Culture, XXXV* - Medieval Institute Publications. Kalamazoo : Western Michigan University.

Berman, Antoine (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Seuil.

Boissier. Gaston (1908). *Tacite. 3^e ed.* Paris : Librairie Hachette et Cie.

Bossuat, Jean (1956). *Le Moyen Âge*. Paris : Hatier.

Cantaloube, C. (1951). *La Réforme en France vue d'un village cévenol*. Paris : Les Éditions du Cerf.

Casalis, Georges (1976) . *Protestantisme*. Paris : Librairie Larousse.

Caravolas, Jean (1994). *Comenius en Hongrie (1650-1654)*. Conférence non publiée prononcée à l'Université de Montréal.

Carcopino, Jérôme (1939). *La vie quotidienne à l'apogée de l'empire*. Paris : Hachette.

Carcopino, Jérôme (1968). *Les bonnes leçons*. Paris : Presses universitaires de France.

Char, René éd. (1968) *L'endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*. Paris : Plon.

Coppleston, Frederick (1953). *A History of Philosophy. Volume 3 : Late Medieval and Renaissance Philosophy. Part II : The Revival of Platonism to Suarez*. New York : Doubleday & Company.

Démosthène (1956). *Discours de la couronne*. Paris : Librairie Hatier.

Dominik, William J. ed. (1997). *Roman Eloquence. Rhetoric in Society and Literature*. London : Routledge.

Duneton, Claude (1999). *La mort du français*. Paris : Plon.

Gaffiot, Félix (1934). *Dictionnaire illustré latin-français*. Paris : Librairie Hachette.

Jarry, E. (1948). *XVI^e et XVII^e siècle*. Paris : Éditions de l'École.

Ignace de Loyola (1967). *Constitutions de la Compagnie de Jésus*. Paris : Desclée de Brouwer. Tomes I et II.

Kozik, Frantisek (1958). *Johan Amos Comenius*. Translation Sylvia E. Fink-Myhre. Prague : SNTL.

Kozik, Frantisek (1959). *La Vie douloureuse et héroïque de Jean Amos Comenius*. Prague : Éditions pédagogiques de l'État.

Le Roy Finch, Henri ed. (1963). *The Complete Essays of Francis Bacon Including the New Atlantis and Novum Organum*. New York : Washington Square Press.

Meschonnic, Henri (1999). *Poétique du traduire*. Paris : Éditions Verdier.

Nord, Christiane (1991). *Text Analysis in Translation. Theory, Methodology, and Didactic Application of a Model for Translation Oriented Text Analysis*. Amsterdam : Rodopi.

Petitmangin, Henri (1960). *Grammaire latine complète*. 40^e ed. Paris : J. de Gigord.

Platon (1967). *Protagoras, Euthydème, Gorgias, Ménexène, Ménon, Cratyle*. Trad. Émile Chambry. Paris : Garnier-Flammarion.

Prévot, Jacques (1981). *L'Utopie éducative. Comenius*. Paris : Belin.

Quicherat, L. et Daveluy, A. (1929). *Dictionnaire latin-français*. 55e éd. Paris : Librairie Hachette.

Quinn, Arthur (1982). *Figures of Speech*. Salt Lake City : Gibbs M. Smith.

Rice, Eugene F. Jr. (1970). *The Foundations of Early Modern Europe*. New York : W.W. Norton.

Saul, John (1992). *Les bâtards de Voltaire. La dictature de la raison en Occident*. Paris : Éditions Payot & Rivages.

Schulte, Rainer and Buguenet John ed. (1992). *Theories of Translation. An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*. Chicago and London : The University of Chicago Press.

Spinka, Matthew (1943). *John Amos Comenius That Incomparable Moravian*. New York : Russell & Russell.

Steiner, George (1998). *After Babel. Aspects of language and translation*. 3rd ed. Oxford : Oxford University Press.

Turner, G. W. (1973). *Stylistics*. Harmondsworth : Penguin Books.

Venuti, Lawrence, ed. (2000). *The Translation Studies Reader*. London : Routledge.

Venuti, Lawrence (1998). *The Scandals of Translation. Towards an ethics of difference*. London : Routledge.

Venuti, Lawrence (1995). *The Translator's Invisibility. A history of translation*.
London : Routledge.

Venuti, Lawrence ed. (2000). *The Translation Studies Reader*. London :
Routledge.

Young, Robert Fitzgibbon (1971). *Comenius in England*. New York : Arno
Press.